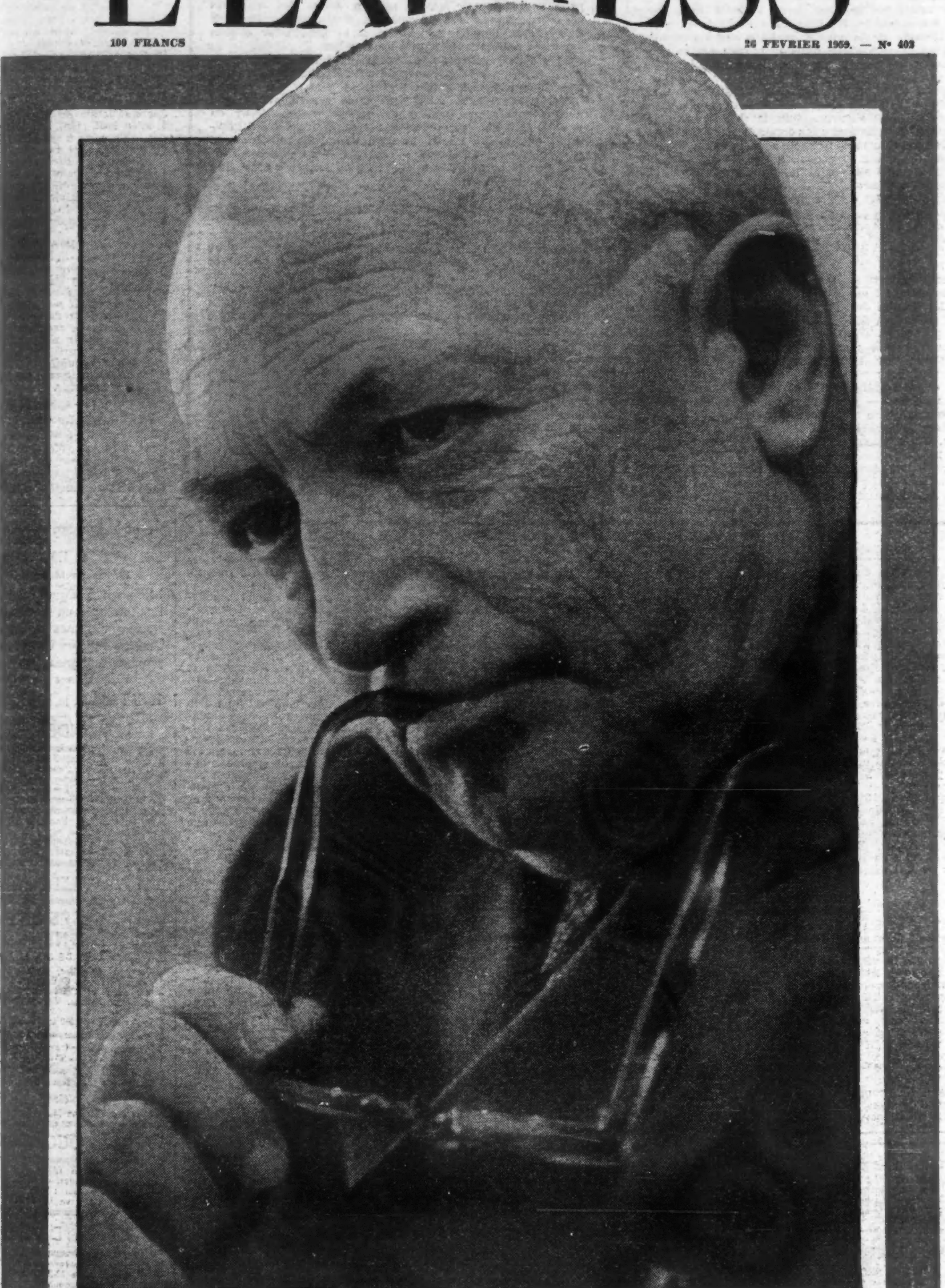
Le texte exclusif des entretiens des 3 :

NENNI - BEVAN - MENDÈS

L'EXPRESS

100 FRANCS

26 FEVRIER 1959. — N° 402



PIETRO NENNI, VU PAR HENRI CARTIER-BRESSON

« Il faut juger à froid et agir à chaud. Mais rien de plus rare à obtenir des circonstances et de soi. »
(Paul VALÉRY.)

Courrier

La lettre de « L'Express »

QUE se passe-t-il donc autour de l'opération dont nous avons publié la semaine dernière le récit, effectuée sur une petite fille leucémique que nous continuerons à appeler ici Françoise T... ?

S'il ne s'agissait d'une affaire aussi grave, il y aurait de quoi sourire. Un jour, nous pourrons peut-être dire pourquoi il convenait à certains de la tenir secrète, et d'où vient la mauvaise humeur avec laquelle ceux-là ont accueilli notre article. Un jour, on saura peut-être pourquoi la réussite de la greffe, réalisée sur les atomistes yougoslaves et considérée dans le monde entier comme un remarquable exploit français, n'a pas fait plaisir à tout le monde.

Rassurons en tout cas dès à présent nos confrères imparfaitement informés qui s'alarment, tel le chroniqueur médical du « Figaro », telle la chroniqueuse médicale du « Monde », devant « les commentaires fantaisistes, les articles plus ou moins exacts », et qui réclament que « l'on permette aux hommes de science de poursuivre des essais dans le silence et la dignité ». Et rassurons surtout leurs lecteurs.

Le récit publié par « L'Express » était d'une exactitude rigoureuse. Au cours de sa conférence de presse, le professeur Jean Bernard a répondu à quelqu'un qui lui demandait :

— Enfin, cet article comporte-t-il des erreurs, oui ou non ?

— Il en comporte sûrement !

Et allez donc ! Nous attendons que l'on nous dise lesquelles. La dignité des journalistes a autant de prix que celle des médecins, des mineurs ou des comptables.

Nous possédons d'autre part une lettre du père de Françoise T... nous remerciant « de n'avoir laissé subsister aucune indication permettant d'identifier les personnes en cause ».

Enfin, c'est à croire qu'ils n'ont jamais eu un enfant — ou un adulte — gravement malade, ceux qui osent parler du « calvaire qu'impose l'espoir ».

N'espérez pas, surtout ! Désespérez. Le plus tôt sera le mieux. C'est tellement plus simple, vite fait, et moins coûteux !

Ah ! qu'il est donc aisé de se résigner au malheur des autres...

Mais l'espoir, aussi ténu soit-il, la lutte, aussi inégale soit-elle contre la mort, c'est justement ce qui le rend tolérable, ce calvaire !

Souhaitons aux inventeurs de cette belle formule de n'avoir jamais à s'entendre dire qu'il n'y a plus d'espoir pour ceux qu'ils aiment.

IL nous reste à préciser certains détails à propos de l'opération tentée sur Françoise T..., qui, pour expérimentale qu'elle soit, a donné des résultats assez satisfaisants pour que les médecins de l'hôpital Saint-Louis n'aient pas hésité à la renouveler depuis sur deux petites leucémiques de cinq ans.

1) Des injections de plaquettes sont nécessaires pour prévenir le risque d'hémorragie chez les malades irradiés, en attendant que la greffe prenne.

Or, il n'existe à Paris que trois centrifugeuses qui permettent la préparation de ces plaquettes. Pour en user, il faut que les médecins courent à travers les hôpitaux, obtiennent ici ou là d'un camarade un tour de passe-passe, et emploient — en bref — le système D.

Est-ce là ce que l'on appellerait en France « travailler dans la dignité » ?

2) Les services où la petite Françoise T... a été hospitalisée sont si pauvres en personnel que, quel que soit le dévouement de celui-ci, il fallut que la mère de la petite fille fasse elle-même plus de trente fois la navette entre la chambre de l'anesthésiste et celle de la malade, pour transporter les seringues contenant la moelle de la donneuse.

Est-ce là « poursuivre des expériences dans le calme » ?

Les conditions dans lesquelles vivent et travaillent les chercheurs français sont et demeurent scandaleuses. Le professeur Jean Bernard, le professeur Mathé nous démentiront-ils ? Est-ce de silence qu'ils manquent pour mener leurs travaux, ou d'argent ? Alors, qu'ils marchent donc avec leur temps ! Nous ne vivons pas sous Louis XIV. C'est de l'opinion publique et d'elle seule qu'ils peuvent attendre l'appui nécessaire pour que des moyens meilleurs leur soient accordés. Et rien ne peut plus sûrement leur attirer cet appui que le prestige d'une expérience scientifique conduite avec maîtrise.

Françoise Giroud.

Ce que j'ai vu

J'ai suivi le général depuis son arrivée à Blagnac jusqu'au soir. Je pense donc d'après ce que j'ai vu que votre écho « de Gaulle dans le Sud-Ouest » est une contre-vérité. Il est vrai que les Toulousains n'ont pas pavoisé. Je suis d'ailleurs persuadé que la majorité d'entre eux ne possèdent pas de drapeaux ! Mais dire que la foule était « celle d'un 11 novembre normal », c'est faux. Il faut avoir vu l'enthousiasme des deux mille étudiants de la Cité Universitaire, les vingt mille personnes qui entouraient la place du Capitole (plusieurs milliers ne purent accéder sur la place à cause des barrières). La vérité est que les Toulousains ont applaudi et cela malgré l'asphyxie entretenue par le seul quotidien de la ville.

J'ajoute qu'âgé de 15 ans en 1944, je n'avais pas applaudi de Gaulle lors de sa venue pour la bonne raison que comme tous les Français moyens de l'époque j'aimais le Maréchal. Je lui suis resté fidèle même si cette fidélité est en contradiction avec ce qui est aujourd'hui mon idéal.

A. BOUÉ.
Toulouse.

Peu d'hommes

A l'occasion de la visite du Président de la République à Auch j'ai voulu, à titre privé, me rendre compte des choses, puis comparer la réalité avec la version radiodiffusée à 13 heures.

Les différences sont criantes. « Place noire de monde » ? Non. La minuscule place de la mairie était à grand-peine à moitié remplie par les nombreux élèves amenés de force, et les femmes (employées libérées pour cette occasion). Peu d'hommes. Beaucoup de C.R.S.

« Ovations délirantes » ? D'abord silence et froid, quelques voix isolées. Puis un moment d'enthousiasme. On n'a enregistré que ce moment-là.

Le mensonge s'étend jusqu'au domaine de la température. « Le soleil tape dur », dit le reporter. Il faisait beau mais très froid. Détails, bien sûr, mais la propagande les utilise si bien !

Mme A. G.
Gers.

Après de Gaulle

Votre manchette « Après de Gaulle quoi ? » a bien entendu attiré mon attention.

Ma vue des choses politiques est sans doute quelque peu simpliste, mais si le régime actuel ne réussit pas à s'affirmer, une démocratie populaire me paraît inéluctable. Et ce sera bien entendu la disparition de votre journal, je le crains.

LÉONCE DE DOUZON.
Vence.

Double commande

Profondément affectée par la constante contradiction et dualité de notre politique à l'égard de la guerre d'Algérie je me permets de vous proposer l'idée d'un dessin humoristique : une auto sort d'un garage. En face s'ouvre la rue de la Paix. Au-dessus du plafond de la voiture une pancarte : « Char de l'Etat. Auto-Ecole. Double commande ».

A l'un des volants, le chauffeur professeur, personnage reconnaissable pour être le général de Gaulle.

Au second volant, l'élève en conduite reconnaissable pour être Michel Debré.

A la porte du garage, le garagiste : Soustelle qui regarde la voiture, immobile et avec un sourire ironique et perfide, déclare :

« Ils n'arriveront jamais. Dès que Charles embraye, Michel débraye ».

CLAUDINE WYNNE,
Saint-Lunaire.

Quatorze ans après...

C'est avec beaucoup d'attention et d'intérêt que nous avons suivi la polémique qui s'est déroulée dernièrement dans les colonnes de « L'Express » à propos de l'antisémitisme en Allemagne. Nous avons estimé nécessaire de préciser le point de vue de l'Union des Etudiants Juifs de France (...).

Nous luttons sans répit contre la tentation qui consiste pour nos adhérents et pour les jeunes en général à vouloir oublier ce qui s'est passé durant la période hitlérienne ou à considérer cette période comme un passé révolu d'un intérêt purement historique (...).

Il se peut que les récentes et scandaleuses manifestations qui se sont produites en Allemagne — et particulièrement à Hambourg — ne soient le fait que de quelques « demi-sel » irresponsables. Il se peut que d'autres manifestations en sens contraire soient plus fréquentes et plus significatives de l'opinion générale. Il se peut que l'antisémitisme ne soit pas le fait des seuls Allemands et que l'on trouve des croix gammées dans les chambres de certains étudiants d'Alger... Est-ce là une raison pour en faire abstraction ? Le fait que quatorze ans à peine après la fin de la seconde guerre mondiale le nazisme puisse s'exprimer en Allemagne ouvertement et sans honte peut-il être négligé et passé sous silence sous prétexte qu'il s'exprime aussi ailleurs ? Non ! L'indulgence de M. Grosser — que nous connaissons et estimons beaucoup, par ailleurs — est difficilement admissible (...).

GEORGES BENGUIGUI,
Secrétaire général
de l'Union des Etudiants
Juifs de France.

Sahara, domaine miracle

Je trouve que M. Roger Priouret aurait dû insister dans son analyse sur le point suivant. C'est en 1955, alors qu'on pouvait commencer à apercevoir que nous allions persévérer une fois de plus dans une guerre sans fin que, comme par hasard, on s'est rendu compte que le Sahara était le domaine-miracle du pétrole. C'est à partir de cette année qu'on s'est mis à investir dans les recherches pétrolières sahariennes des sommes colossales (spécialement si on les compare à celles qui ont été consacrées à l'école ou au développement rural en métropole), qu'on a fait spectaculairement appel au grand public par la voie d'émissions de « certificats pétroliers » et d'actions de sociétés « REP ». L'idée s'est ainsi facilement instaurée que garder l'Algérie était nécessaire pour pouvoir profiter du pétrole saharien. Et cette idée a d'abord été adoptée par les milieux touchant à l'industrie du pétrole, c'est-à-dire par des éléments particulièrement dynamiques de ce que M. R. Priouret appelle « la force ascendante » du pays. C'est là le drame, car s'il n'y avait que les classes « déclinantes » pour être partisans de la continuation de la guerre en Algérie, même avec pour alliés les Européens d'Algérie et l'armée, on peut penser qu'elle serait aujourd'hui terminée.

M. P. O.
Neuilly-sur-Seine.

Totalement objectif

Jacques Sallebert, sous-directeur de l'Actualité Télévisée, a été peiné par un raccourci qu'il ne trouve pas « totalement objectif » dans le texte de l'émission à laquelle nous faisions allusion la semaine dernière (dans la lettre de « L'Express ».)

Ce texte a été cité de mémoire. Jacques Sallebert nous communique celui qui a été relevé d'après la bande sonore de l'émission. Nous n'y voyons qu'une phrase à laquelle on conçoit que l'auteur attache de l'importance. La voici :

Guy Verdot disait : « Certain procès très important se déroule actuellement devant le Tribunal Militaire. On a dit que l'un des accusés avait parlé de prétendues tortures. Pourquoi, cher Sallebert, est-ce que votre collaborateur a éprouvé le besoin de dire « prétendues » ? Il n'en sait rien, il anticipe sur la suite des débats, ce n'est pas faire œuvre d'informateur, c'est faire œuvre de partisan.

Et Jacques Sallebert a répondu : « Mais justement. Lorsque la réalité de ces tortures n'a pas été prouvée par des instructions judiciaires, elles sont quand même « prétendues » !

Nous n'avions pas noté cette réponse.

En même temps que la lettre de Jacques Sallebert, nous en recevions une autre nous apprenant que l'un des journalistes collaborant au journal télévisé (et dont il ne paraît pas opportun, pour le moment, de donner ici le nom) était démis de ses fonctions sur ordre du Directeur des Informations à la suite d'une émission de 23 heures où il avait omis d'accorder aux déclarations d'un ministre la place convenable.

CARNET

M. Michel Rachline et Madame, née Marie - Françoise Bleustein - Blanchet, sont heureux d'annoncer la naissance de Nicolas, leur fils, petit-fils de M. et Mme Marcel Bleustein-Blanchet et de M. et Mme Lucien Rachline-Rachet.

LES FORUMS REGIONAUX

Le jeudi 26 février, à 20 h. 30, à Mulhouse, Claude Bourdet parlera, salle de la Société Industrielle, sur : « Les choix économiques et sociaux de la Ve République ».

Vendredi 27 février, à 21 heures, à Montluçon, Paul Lemerle parlera, salle du Vieux-Château, sur : « Le Marché commun et l'économie française ».

La Mission Climatologique Française

a pris le départ à ORLY pour TOKIO par la célèbre ligne polaire PARIS-ANCHORAGE-TOKIO de la Compagnie AIR FRANCE le 19 février dernier sous la direction de M. Jules E. DESPATURE.

Cette mission, qui effectuera un merveilleux périple par TOKIO, MANILLE, HONG-KONG, SAIGON, PNOM-PENH, BANGKOK, CALCUTTA, KARACHI, TEHERAN, ISPAHAN, ISTAMBUL, ATHENES, ROME et retour à Paris, a pour but non seulement d'étudier le comportement humain en présence de climats difficiles et diamétralement opposés mais aussi l'intérêt d'un tissu nouveau, le THERMOLACTYL, employé déjà avec succès en France contre les algies rhumatismales, fabriqué à Roubaix par les usines DAMART.

GANTS — TETINES
+ « OLLA » +
marque mondiale sans rivale
TOUTES PHARMACIES

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces

Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)

Tarif : 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

DEMANDES D'EMPLOIS

SECRETAIRE STENO-DACTYLO, excellentes références, connaiss. anglais, cherche trav. à dom. secrétariat, courrier, manuscrits, rewriting, etc. Ecrire nº 2665 L'Express, 29, rue Marignan, Paris

J. Fille 26 ans, licenciée lettres, anglais, russe, dactylo, cherche place temps complet ou mi-temps, secrétariat littéraire, traduct. ou autre. Ecr. nº 2417 L'Express, 29, rue Marignan, Paris-8e

VILLÉGIATURES

VACANCES DE PAQUES en MONTAGNE pour ENFANTS

DE 8 A 16 ANS

Garçons et filles, hôtel très confortable à Ehrwald (Tyrol). Cours de ski. Patinage. Encadrement par prof. Education physique appliquant méthodes actives. Voyage couchettes Paris-Paris 2 semaines

Tout compris 37.000 fr. Tél. Avr.54-75 de 16 à 21 h.

APPARTEMENTS (Location)

Collab. de L'Express demeur. imm. en voie démol. cherche urg. log. à louer 2 ou 3 p. Ecr. nº 2605 L'Express, 29, r. Marignan

OCCASIONS

VENDS occasion TAPIS KHORASSAN 3,65X4,90 prix : 95.000 francs, et PETIT MEUBLE transition, hauteur : 130, largeur : 59
BRUN, 115, rue La Fayette - PARIS (10e)

DIVERS

Désire contacter inventeur se trouvant dans train Bruxelles-Paris le 13-2 et ayant rendez-vous Elys.-Matignon. Message bureau 5 h. Ecrire L'Express nº 2678, 29, rue de Marignan, Paris-8e

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

26 FEVRIER 1959 — L'EXPRESS — 6e ANNEE. — N° 402

LES ENTRETIENS DES « 3 »

LES Français, nous tous, nous sommes malades. A force de loucher sur les mêmes problèmes, autour desquels nos gouvernants tournent en rond, à force de rabâcher les mots choisis ou les silences d'un homme, nous perdons le sens de la réalité extérieure. Nous sommes intoxiqués.

En mettant le nez dehors on le ressent aussitôt. On constate que si le problème de notre pays, dominé par la guerre d'Algérie, est le plus aigu, il n'est pas isolé. La remontée spectaculaire de la droite, sa prise du pouvoir, a été plus vertigineuse, plus humiliante, en France — mais elle s'est faite partout ailleurs aussi. Le retour des « experts » financiers du XIXe siècle, discrédités depuis longtemps, et remis à la mode, fait la « une » des journaux en France, et accélère la récession — mais partout ailleurs aussi.

Et ainsi de suite. Le spectacle de la politique étrangère occidentale réduite au souffle de M. Dulles dans un lit d'hôpital, n'est pas non plus un hasard. Il n'y a personne, dans les ministères, qui ait la moindre idée à avancer, la moindre initiative efficace à suggérer. Bien sûr, pas à Paris. Mais à Londres, à Bonn, à Rome, non plus.

En bref l'Occident est incapable de résoudre ni ses problèmes intérieurs ni ses problèmes extérieurs. Incapable d'adapter aux techniques modernes la création politique, de faire avancer les peuples vers « quelque chose », de sortir de l'ornière de l'anticommunisme obsessionnel pour proposer une marche vers une société meilleure. L'Occident — et pas seulement la France — est aux mains des conservateurs, des empiristes, des myopes.

CELA peut durer encore un peu ; mais pas très longtemps sans doute. La stagnation économique, la régression du bien-être vont paraître insupportables, et à juste titre. Alors les conservateurs sauteront. Une expérience de progrès pourra commencer. La marche en avant, peut-être, pourra reprendre. Il est donc temps, pour les quelques hommes qui sont en état d'aider les peuples à trouver leur voie, de se concerter.

Parmi ces hommes, les trois plus connus actuellement en Europe sont Aneurin Bevan, Pietro Nenni et Pierre Mendès France. Chacun à sa manière ils représentent, avec leurs alliés politiques, le noyau d'une relève possible.

Nous avons pris l'initiative d'inviter d'abord M. Nenni à Paris, au lendemain du congrès de son parti (le parti socialiste italien) où il a marqué son indépendance, calmement, à l'égard du parti communiste et posé sa candidature au pouvoir pour les prochaines élections. Il a bien voulu venir à Paris où il a pu rencontrer plusieurs leaders de gauche. Il a engagé alors un entretien sur le socialisme démocratique, les raisons de ses échecs depuis la Libération et sa situation actuelle, avec Pierre Mendès France. Cette première conversation, enregistrée à « L'Express », est publiée dans ce numéro (pp. 8, 9, 10, 11, 12, 13).

Les deux leaders, l'Italien et le Français, ont accepté ensuite, à notre demande, de rejoindre en Angleterre le leader travailliste anglais, M. Bevan, qui, grippé, ne pouvait quitter sa ferme du Buckinghamshire. Là-bas, deux longues séances de travail les ont réunis tous les trois. « L'Express » en publiera le texte dans son numéro de la semaine prochaine.

Au long de ces rencontres et de ces voyages le célèbre photographe Henri Cartier-Bresson était avec nous. Ce qu'il a vu illustrera les documents que nous publions.

J.-J. S.-S.

ÉLECTIONS

Enquête à La Rochelle

● ***Trois élections partielles, dimanche, ont permis de prendre la température politique de la France. Politique ou plutôt économique. A La Rochelle, où Jean Cau vient d'enquêter, les mesures de M. Pinay paraissent avoir effacé la gloire du général de Gaulle.***

(G. Moinard)

UN GROUPE DE DOCKERS DE LA PALLICE
« Chiche qu'ils ne m'auront pas deux fois ! »

BELLE, grande et noble ville que La Rochelle... comme dirait notre président de la République qui use toujours de trois adjectifs pour qualifier les hommes ou les choses. Belle : avec ses tours qui se dressent à l'entrée du port, ses rues aux basses arcades, son admirable hôtel de ville et ses jardins. Grande : elle s'étend jusqu'à La Pallice qu'elle absorbe. Noble ? Oui, si l'on en juge par le nom de son député invalidé et indépendant-paysan (M. Alain de Lacoste de la Reymondie) qui, ce 22 février, affronte une fois de plus les électeurs de la première circonscription de la Charente-Maritime.

« Affectueusement. Salan »

Assis dans un petit salon, j'attends sagement mon tour. De temps en temps, la porte s'ouvre et un faux jeune homme démesurément grand et osseux ouvre la porte et reçoit les uns après les autres les visiteurs dans un cabinet attenant. On se croirait chez le dentiste. C'est mon tour.

— Oh, oh !

Stupeur du grand faux jeune homme, alias M. de Lacoste de la Reymondie. Puis, protecteur :

— Non, mon vieux, je ne vous dirai rien. Vous comprenez que je n'ai aucune sympathie pour votre journal...

Je laisse passer l'orage. M. de Lacoste reprend ses esprits :

— D'ailleurs, vous connaissez mon programme. Et puis, ici, nous sommes en province et il n'est pas question de faire de la technique politique. L'Algérie ? Je pense que l'Algérie c'est la France et qu'il suffit de le dire et de le proclamer. Mon invalidation : eh bien ! je pense que le Comité constitutionnel l'a décidée pour des raisons de moralité politique et électorale. Pourquoi mon adversaire M. Noël n'a pas obtenu cette fois l'étiquette U.N.R. ? Sans doute pour des raisons de prudence... Voilà, mon cher, ne m'en veuillez pas...

M. de Lacoste est nerveux. Le 30 novembre, avec 16.942 voix, il l'avait emporté sur MM. Noël (U.N.R.), 15.384 voix ; Georges Gosnat (communiste), 8.470 voix, et René Baroton (S.F.I.O.), 3.865 voix. Les radicaux, le M.R.P. et le Centre Républicain se partageaient le reste.

M. de Lacoste avait tout pour plaire et pour faire un fringant député : le nom, l'âge (38 ans), les titres : maître des requêtes au Conseil d'Etat et ancien chef du cabinet du général Salan, en Algérie, après le 13 Mai. Malgré cela et les vœux télégraphiques — abondamment rendus publics — du général Salan : *« Je forme des vœux chaleureux pour votre succès dimanche prochain. Affectueusement. Salan. »* (26 nov. 58), M. de Lacoste avait eu chaud, en novembre, et, à 1.550 voix près, la vague U.N.R. sur laquelle était perché M. Noël avait bien failli le submerger.

Comme tout le monde, il s'était réclamé du général de Gaulle mais, surtout, il avait bénéficié de l'appui total de la grosse bourgeoisie d'affaires et d'armateurs, protestante et catholique.

La famille Delmas-Vieljeux

En province, il existe — insoupçonnées des Parisiens — des dynasties bourgeoises de mythique origine et de redoutable puissance. Souvent, elles sont familiales.

A La Rochelle, il est ainsi un nom que l'on prononce avec du sacré dans la voix : celui de la « famille Delmas-Vieljeux » qui, propriétaire de la première compagnie de navigation française non subventionnée, « tient » depuis des lustres le port de La Pallice, la mairie, la Chambre de commerce. Bref, la ville dont les rues portent volontiers le nom de ses ancêtres.

Or, bien que « les Delmas-Vieljeux » eussent fait de M. de Lacoste leur poulain, celui-ci avait senti le vent de la défaite siffler à ses oreilles. Ouf ! il l'avait tout de même emporté contre l'U.N.R. de M. Noël, rassemblement hétéroclite d'électeurs venus de tous bords (classes moyennes, fonctionnaires, paysans, poujadistes, employés et même ouvriers et

(Suite en page 5) →

VOUS qui désirez un vêtement d'une coupe impeccable, qui affirme votre personnalité, adressez-vous au

bj tailleur

pour hommes ou pour dames.
Ses coupeurs de grande classe le réaliseront pour vous dans les plus beaux tissus anglais, italiens ou français.

belle Jardinière
2, RUE DU PONT-NEUF, PARIS — Métro : Pont-Neuf ou Châtelet

CORRESPONDANCES EXPRESS

ELECTIONS PARTIELLES : LA FRANCE BOUGE... UN PEU

● A l'occasion de trois élections législatives partielles à Romans (Drôme), Huningue (Haut-Rhin) et La Rochelle (Charente-Maritime), 181.081 électeurs étaient appelés à se rendre aux urnes dimanche dernier. Il n'y en a eu que 108.310 qui se soient dérangés.

Trois mois après le raz de marée gaulliste et l'engouement de novembre 1958, c'est cette apathie du corps électoral qui frappe d'abord.

L'abstention est traditionnelle dans le cas d'élections partielles mais jamais elle n'avait atteint de telles proportions.

De 1956 à 1958, il y avait eu neuf consultations de ce genre. Au premier tour l'abstention moyenne avait été de 36,9 %. Dimanche dernier, dans les trois circonscriptions concernées, elle s'est élevée à 40,4 %.

De 1956 à 1958 le record des abstentions avait été établi à Lyon, en mai 1957, avec 44,9 %. Dimanche, à Huningue, il a été porté à 45,7 %. M. Ulrich, M.R.P., a été réélu avec 15.616 voix. Il y avait 27.045 abstentionnistes.

Cette indifférence ne suffit pas, cependant, à masquer certaines évolutions. La France bouge un peu.

1) Au sud, à l'est et à l'ouest le parti communiste regagne du terrain. Partout il récupère nettement par rapport à novembre 1958. A La Rochelle, il dépasse même son pourcentage de 1956 (28,6 % au lieu de 25,5).

2) Un grand parti comme l'U.N.R., qui avait pourtant un fort vent en poupe il y a trois mois, ne s'est présenté sous son vrai visage que dans une seule circonscription, celle de Huningue. Il y a perdu 7.375 voix et son pourcentage est passé de 41,5 à 30,9 %.

Le parti socialiste est le grand perdant de ces trois élections partielles. A La Rochelle, il s'était effacé. A Huningue, il passe de 7,9 à 6,5 %, et à Romans, de 15,5 à 10,6 %.

PETITE « RELANCE » CONTRE LA RECESSION

● Devant la gravité des signes de récession économique, une « petite relance » a été mise à l'ordre du jour d'un Conseil interministériel de jeudi. Si « petite », en vérité, que les professionnels mettent en doute son efficacité.

Deux ordres de mesures figurent au programme : un « petit plan » d'équipement complémentaire et le desserrement du crédit à moyen terme.

Le « petit plan » d'équipement porte sur des réalisations spectaculaires (aciérie de Dunkerque, pipe-line Méditerranée-Strasbourg, pose accélérée du feeder de Lacq...), mais les crédits publics prévus sont limités : 22 milliards, dont 12 seulement n'étaient pas inscrits au budget.

L'augmentation des crédits publics est donc de l'ordre de 1 % seulement.

Le gouvernement, il est vrai, parle de « stimuler les investissements privés » (mais non la consommation) en facilitant aux petites entreprises les emprunts à moyen terme.

Mais rares sont les entreprises qui, devant le rétrécissement du marché, cherchent à emprunter — surtout à moyen terme — pour s'équiper.

Il y a moins d'un an, le taux de l'intérêt était de 10, voire 12 %, et la demande de crédits insatiable. Aujourd'hui, les chefs d'entreprise peuvent trouver de l'argent à 4 %, mais très rares sont ceux qui en demandent : le déstockage met leur trésorerie à l'aise et leurs disponibilités restent en sommeil dans les banques. En somme, la France a soudain beaucoup d'argent, mais cet argent reste inemployé. C'est bon signe pour la santé du franc ; c'est mauvais signe pour celle de l'économie.

L'INSTALLATION DE BEN BELLA A L'ILE D'AIX

● Après la décision prise le mois dernier d'assigner à résidence Ben Bella et ses compagnons, le choix se posa du lieu où seraient transférés les cinq détenus de la Santé.

Finalement, le gouvernement décida que le fort Liedot, situé dans l'île d'Aix, au large de la côte charentaise, et construit par Vauban au XVII[e] siècle, serait restauré à cet usage.

Le génie militaire évalua les frais de restauration: 65 millions. Mais, après que les bulldozers eurent rasé pinèdes et bosquets d'alentour, après qu'on eut aménagé les appartements, il apparut que la force électrique dont disposait l'île était insuffisante. D'où nouveaux frais.

Aujourd'hui, le dernier bosquet a été arraché, le dernier coup de pioche donné, et 200 gardes mobiles, qui cantonneront en permanence dans l'île, attendent les futurs hôtes du fort Liedot.

Le transfèrement devrait s'effectuer la semaine prochaine. A cette occasion, il avait été envisagé d'autoriser les femmes des détenus à s'établir au fort Liedot. Après enquête, on apprit que, sur les cinq détenus, trois sont mariés. Mais les épouses de Khidder et Aït Ahmed vivent au Caire, et celle de Boudiaf en Algérie.

EXPULSIONS D'ALGERIE : SURSIS

● Sursis au projet d'expulsion d'une cinquantaine de personnalités françaises d'Algérie. Motif : une « fuite » a eu lieu. Certains ministères, des députés musulmans algériens et des chefs militaires sont intervenus en leur faveur. En outre, certaines des personnalités visées sont parvenues à se procurer leur dossier. Elles ont pu ainsi — en vue d'y parer — connaître les faits qui leur sont reprochés.

Déclaration d'un ministre :

« Puisqu'on ne peut rien faire à Alger, on fera tout en métropole. Des poursuites seront engagées contre les policiers qui seraient coupables de séquestration arbitraire ou de tortures sur les Algériens en France. »

PREMIERE PARUTION DE « L'EXPANSION SCIENTIFIQUE »

● Le premier numéro de « L'Expansion Scientifique », bulletin trimestriel de l'Association d'études pour l'Expansion de la Recherche Scientifique, créée en juin 1958, vient de paraître.

Cette association a pour origine la constitution, au printemps 1956, du comité national pour l'Expansion de la Recherche Scientifique qui comprenait de nombreux parlementaires, auxquels vinrent se joindre à l'automne suivant des universitaires et des industriels qui formèrent le comité permanent pour l'Expansion de la Recherche Scientifique.

Ce comité organisa plusieurs colloques, à Caen en novembre 1956, à Grenoble en octobre 1957, à Toulouse en mai 1958, qui eurent un grand retentissement et qui posaient nettement les problèmes de la science française.

En juin 1958, pour renforcer son action et l'étendre à d'autres domaines, le comité constitua l'Association d'études pour l'Expansion de la Recherche Scientifique, dont le conseil de direction compte 37 membres, parmi lesquels MM. Lichnerowitz, Ponte, Giscard d'Estaing, Piganiol, délégué général à la Recherche Scientifique.

L'association — qui groupe aujourd'hui les personnalités les plus diverses : universitaires, chercheurs, industriels, hommes politiques, médecins, journalistes et étudiants — veut être un agent d'information et de propagande en faveur de l'enseignement scientifique et de la recherche.

Le bulletin qui vient de paraître sera la tribune de cette association.

L'ESPAGNE REVENDIQUE UNE AVANCE DE 20 ANS

● Commentant le voyage à Paris de M. Solis, ministre espagnol du « mouvement national », M. Juan Aparicio, ex-directeur général de la presse, remarque que l'Espagne, en 1936, a fait avant la France l'expérience d'un Front Populaire et qu'en 1939, elle a devancé de vingt ans le régime français actuel.

Après avoir comparé M. Solis à un homme politique de la jeune équipe du général de Gaulle, tel M. Chaban-Delmas, par exemple, M. Aparicio ajoute : « Solis, ministre d'un mouvement post-libéral, à qui la France Résistante ferma ses frontières en 1946, est accueilli aujourd'hui à Paris aussi bien par M. Pinay, représentant de l'esprit modéré français, que par MM. Debré et Frey, symboles du gaullisme du 18 juin en face desquels José Solis est l'Espagnol du 18 juillet. » (1)

(1) 18 juillet, date du soulèvement franquiste.

LE LIVRE DU LIEUTENANT RAHMANI SAISI EN ALGERIE

● Le livre du lieutenant Abdelkader Rahmani : « L'Affaire des officiers algériens », qui a dépassé en métropole le tirage de 14.000 exemplaires, vient d'être saisi en Algérie.

Après plusieurs semaines d'hésitations, les Messageries Hachette, en Algérie, en avaient demandé 200 exemplaires à l'éditeur. Aussitôt (de Bône, de Philippeville et de Constantine en particulier) les commandes, émanant très souvent de militaires français, avaient afflué : instruites de ce « succès », les autorités militaires d'Alger décidèrent d'y mettre un terme.

LE « FRANCE » SERA LANCE DES MAI 1960

● M. Gilbert Grandval, secrétaire général de la Marine marchande, et M. Jean Marie ont confirmé tous deux que les travaux de construction du paquebot « France » étaient en avance sur le rythme prévu et que le transatlantique serait lancé en mai 1960. Le « France » remplacera, sur la ligne de l'Atlantique Nord, les paquebots « Ile-de-France » (vendu aux Japonais) et « Liberté » dont le « temps de service » arrivera dans les prochaines années à expiration.

M. Grandval a indiqué en outre qu'il userait de toute son influence pour que les paquebots « Provence » et « Bretagne », assurant la ligne de l'Amérique du Sud, soient maintenus en service. Le gouvernement — malgré les difficultés que soulève l'exploitation de ces navires — renoncerait à les vendre à l'étranger.

Lorsqu'il était sénateur, M. Michel Debré avait mené une violente campagne contre la vente du « Pasteur » à l'Allemagne par le gouvernement de M. Guy Mollet qui, à l'époque, recherchait « des recettes de poche ».

LE « RASSEMBLEMENT DES FORCES DEMOCRATIQUES » PREND DE NOUVEAUX CONTACTS

● Les militants syndicalistes ruraux, ouvriers et patronaux, promoteurs du Rassemblement des Forces Démocratiques, s'étaient adressés, le 31 janvier, à huit formations politiques pour exposer leurs objectifs : établir des contacts plus étroits entre milieux syndicaux et milieux politiques, et assurer à tous les échelons une représentation majoritaire des milieux populaires.

L'Union des Forces Démocratiques avait demandé quelques précisions au R.F.D. : quelle était sa position au sujet de la guerre d'Algérie, quelle serait son attitude à l'égard du nouveau régime ?

Dans une nouvelle lettre en date du 20 février, le Rassemblement des Forces Démocratiques n'a répondu à aucune de ces deux questions essentielles.

Son comité national provisoire — composé de MM. Roger Lavialle, Michel Debatisse, Henri Fabre, Rémy Montagne, député, et Guy Raclet — a décidé, en revanche, de prendre contact « dans les jours qui viennent » avec la S.F.I.O., le parti radical, l'Union pour une Démocratie nouvelle récemment fondée par MM. Pleven et Claudius-Petit, et le M.R.P.

(Suite de la page 3)

dockers) mais brassés par le tourbillon gaulliste.

Et, patatras !... c'est l'invalidation qui tombe de Paris... Tout est à recommencer, mais dans des conditions qui ne sont plus celles de novembre 58.

La taille et la gabelle

Dévaluation, hausse de tous les prix, continuation de la guerre d'Algérie, chômage total ou partiel et, surtout, en province, ceci dont tout le monde parle, ceci qui prend des proportions *inouïes*, ces deux grelots que les princes qui nous gouvernent se sont accrochés au pourpoint : la suppression de la retraite des Anciens Combattants et l'institution de la franchise de 3.000 fr. pour la Sécurité sociale.

Si, comme l'affirme un historien, la taille et la gabelle firent plus pour abattre la monarchie que les guerres ruineuses du XVIII[e] siècle, les modernes tailles et gabelles de M. Pinay risquent — et compte tenu de l'accélération de l'histoire... — de préparer à notre gouvernement des lendemains qui hurlent.

A M. de Lacoste, ses contradicteurs rappellent qu'au sein du gouvernement toutes les responsabilités économiques et financières sont assumées par des indépendants-paysans : M. Pinay est aux Finances, M. Giscard d'Estaing au Budget, M. Fléchet à l'Economie nationale et M. Houdet à l'Agriculture... Quant au général de Gaulle, outre que son prestige se lézarde, d'autres raisons empêchent — dit-on — M. de Lacoste d'utiliser son nom.

Alors, que faire ? M. de Lacoste a trouvé : il ne se réclame plus de personne, jette un nuage de fumée sur son appartenance aux « indépendants-paysans » et mène sa campagne en se proclamant martyr. Il va même jusqu'à ajouter : *« Vous pouvez compter sur moi pour faire face à des mesures trop brutales qui ont indisposé ou meurtri. Certaines ont heurté le bon sens. D'autres ont porté atteinte à des droits éminemment respectables. Elles devront être corrigées. »*

Que ces « brutaux » soient justement ses amis, motus ! M. de Lacoste ne fait pas, *« en province, de la technique politique »*... Pourtant, il est nerveux.

Noël ? présent !

M. Michel Noël (U.N.R.), lui, est moins gai encore. Il serre des mains à travers la foule de midi qui grouille sur le marché et entre dans le café.

Nous nous asseyons devant deux verres de fameux pineau. Deux yeux de myosotis éclairent le visage tout rose de M. Noël. Aucune colère n'y brille mais quelque chose comme une infinie tristesse, il faut dire !...

M. Noël est un « gaulliste » de toujours. R.P.F., il l'a été ! républicain-social, il l'a été ! l'U.N.R. se forme ? *« Présent ! »* répond M. Noël. Elections : M. Noël — enfin le jour se lève !... — se présente et obtient 15.384 voix. Il est battu ! Non. Son rival est invalidé ! M. Noël respire, va pour se précipiter tête baissée dans la bataille, lorsque soudain... *l'U.N.R. lui refuse l'investiture !* « *Ces choses-là sont rudes*, comme dit Victor Hugo, *il faut, pour les comprendre, avoir fait des études.* »

— *De Lacoste*, me dit l'infortuné ex-candidat U.N.R., *est un ultra. En Algérie, au cabinet du général Salan, il interprétait à sa manière les ordres et consignes du général de Gaulle. Cette conduite a exaspéré de Gaulle qui a fait pression pour qu'il soit invalidé. Voilà la vérité. Oui, il y a eu aussi des lacérages et truquages d'affiches, mais la vraie raison de l'invalidation c'est la colère de de Gaulle. Mais de Lacoste a des amis très puissants à Paris et du coup l'U.N.R. m'a laissé tomber. A cela s'ajoute que l'U.N.R., à la veille des élections municipales, a peur d'un échec, car ces élections ont valeur de test. Voilà !...* soupire M. Noël abandonné des hommes mais qui continue à se réclamer bien haut de Dieu, c'est-à-dire du général de Gaulle. Il ajoute :

— *Jusqu'au dernier moment, l'U.N.R. m'a fait mariner. Puis, « ils » m'ont lâché. Ça ne leur portera pas bonheur. Primo, l'U.N.R., avec ce coup « de haute politique », se grille dans le département. Secundo : si je suis élu, je l'aurai été sans leur secours, et si je suis battu, à travers moi, ex-U.N.R., l'U.N.R. sera tout de même battue.*

Pour garçons de 9 à 18 ans
VACANCES DE PAQUES EN SUISSE
SKI - DÉTENTE
OXYGÉNATION
•
Renseignements :
OFFICE DE RENSEIGNEMENTS SCOLAIRES
6, avenue Van-Dyck - PARIS (VIII[e])
CAR. 26-66 WAG. 28-33

Tout à l'heure, devant les électeurs de Châtelaillon, bourgade d'alentour, j'entendrai M. Noël développer un programme que le Père Ubu aurait pu, sans rougir, faire sien. Effroyable mélange : l'association capital-travail (*« En effet, on n'a pas assez remarqué que sans le capital le travail n'est rien, et que sans le travail, eh bien ! le capital n'est rien non plus ! »*), la réalisation du « Grand Port » de La Pallice contre Bordeaux, la télévision, la création, à La Rochelle (pourquoi ?) d'un Institut universitaire européen (?), la défense de l'ostréiculture et de la mytiliculture, le Marché commun (*« Ainsi, tout homme aura deux patries, la sienne et puis la France ! »*) et, enfin, pour couronner le tout, la réalisation de l'axe Océan-Suisse (*« qui est en réalité l'axe Marché commun et qui deviendra une artère apportant un sang nouveau à notre arrondissement ! »*).

L'œil rond, les électeurs regardent l'orateur que patronne le colonel Cives (ex-responsable U.N.R. de la Charente-Maritime resté solidaire du candidat) chevaucher des nuées. Lorsqu'il redescend sur terre pour déclarer *« scandaleuses »*, *« malhonnêtes »* et *« dangereuses »* les mesures économiques et sociales du gouvernement, ils approuvent.

Une triple houlette

En effet, le miracle est là : En novembre, pour être élu, il suffisait de crier très fort — plus fort que les autres autant que possible — le nom du général de Gaulle. Aujourd'hui, pour ramasser des voix, c'est à qui tapera avec le plus d'acharnement sur M. Pinay, promu bouc émissaire, et ce n'est plus le spectre des paras et des guerres civiles qu'on agite mais celui de la feuille d'impôts ou de salaires.

Seul, M. de Lacoste — encore qu'il déclare *« brutales »* les mesures du gouvernement — fait un peu exception à cette règle car les électeurs auxquels il s'adresse n'appartiennent pas précisément au « peuple » et, entre tous les périls, savent établir des urgences. Nul doute que *toute la bourgeoisie* rochellaise — sous la triple houlette de l' « intégriste » Mgr Morilleau, de la famille Delmas-Vieljeux et des banques d'affaires protestantes — ne fasse bloc sur son nom.

Du moment qu'il y a poussée à gauche (ce sont des choses qui se flairent...) le drapeau de la droite sera plus solidement brandi par M. de Lacoste que par M. Noël, produit trop fantaisiste d'un parti trop frais. Car on pressent ici ce phénomène : la France court vers une division nette de son électorat entre une droite classique de type Pinay-Rueff, toute hantée par des nostalgies de pétainisme et dont le « Vichysme » fut l'éclatant triomphe, et l'extrême-gauche.

Entre ces deux extrêmes (et bien que sur le plan parlementaire existe une U.N.R. gonflée comme la grenouille de la fable), entre ces deux noyaux solides, il n'y a — la récession s'accentuant — que des troupes incertaines.

Ce désarroi, l'U.N.R., pour qui nombre d'ouvriers et de dockers — à La Rochelle et à La Pallice comme ailleurs — avaient voté, l'a décelé. Plutôt que d'en faire les frais d'une démonstration, en Charente-Maritime, elle a froidement laissé tomber son candidat et procédé à une sorte de sabordage. Cette fois, ses dirigeants le savaient, les ouvriers et dockers allaient regagner le bercail communiste et les électeurs de droite revenir à leurs premières amours.

« Oui, j'avais voté U.N.R. »

De ce désarroi, l'union du candidat socialiste, M. Lapeyre (qui a voté *oui*) et du candidat radical, M. Crépeau (qui a voté *non*) est une illustration.

A Ars-en-Ré — petit village de l'île de Ré — devant un auditoire de paysans en béret et de marins en casquette à visière de cuir bouilli, MM. Lapeyre et Crépeau s'efforcent de marier leur opposition au gouvernement. Tâche ingrate. M. Lapeyre, portrait vivant du « brave homme », s'acharne contre M. Pinay et dresse le bilan *« catastrophique »* des mesures du gouvernement : *« Dans tous les domaines, électeurs, vous avez été victimes d'un abus de confiance politique. »*

Mais que faisait donc Guy Mollet, de ce temps ? Mystère ! Le bulletin de M. Lapeyre se contente de déclarer : *« Quant à la participation de Guy Mollet au gouvernement du général de Gaulle, on pourrait répondre qu'il a eu soin de préciser que son attitude n'engageait que lui-même. »*

M. Crépeau, dynamique avocat et radical de gauche, s'en tire avec un talent politique qui ne sommeillera pas longtemps en province. Carrément, il met les pieds dans le plat et découpe en tranches, avec une joyeuse éloquence, toute la politique gouvernementale. Lorsqu'il freine, c'est à la limite : celle que lui impose son union avec le candidat socialiste.

A la même heure, près de 4.000 personnes, salle de l'Oratoire, à La Rochelle, acclament Jacques Duclos et le candidat communiste, M. Gosnat. Les communistes que je vois le lendemain sont tranquilles. D'abord, ils ont fait *« du bon travail »*. 90 réunions : de villages, de quartiers, d'entreprises. Et Henri Martin qui est venu s'adresser à la jeunesse, et Jeannette Vermeersch aux femmes, et Duclos à tous les électeurs et militants. Des réunions aux auditoires de trois à cinq fois plus nombreux qu'en novembre ; des électeurs reconquis ; et, enfin, le meeting de vendredi : un triomphe.

« Nous regagnerons au moins 2.000 voix, me dit Georges Gosnat. *Allez dans les quartiers ouvriers, allez sur les docks, vous constaterez le changement d'atmosphère. »*

J'y vais. Et, un docker :

« Oui, j'avais voté U.N.R. (il rit.) Chiche qu'ils ne m'auront pas deux fois ? »

Et un ouvrier des chantiers navals :

« Ça t'intéresse de savoir ? Je revote coco, un point c'est tout. »

Le verdict

« Eugène Fromentin, ce Rochellais illustre, a écrit cette admirable phrase : « La mer rugissait au pied des falaises ». Eh bien ! vous, électeurs, dimanche prochain, vous ferez rugir les urnes ! »

C'est ainsi que M. de Lacoste de la Reymondie terminait tous ses discours. Les urnes ont donc rugi.

D'un côté, M. de Lacoste, indépendant : 14.256 voix. De l'autre, M. Gosnat, communiste : 10.617 voix. L'un et l'autre, à ce premier tour, enregistrent une augmentation de 10 % de leurs voix sur le premier tour de novembre 1958. Au milieu, la déroute : socialiste et radical, 5.225 voix (contre 8.186 en novembre), M.R.P., 1.403 (contre 2.623). Quant à M. Noël, U.N.R., ex-U.N.R. et toujours U.N.R. — il avait baptisé sa liste *U*nion *N*ationale *R*épublicaine — il perd très exactement 50 % de ses voix.

Le verdict est rendu. M. de Lacoste sera élu dimanche prochain. Pour le battre, il faudrait que les socialistes et les radicaux portassent leurs voix sur M. Gosnat. Ils s'y refusent et en face de M. de Lacoste, le P.C. dressera sa tenace solitude. Ce jeu risque de durer longtemps : entre M. de Lacoste de la Reymondie et le camarade Gosnat, c'est le désert.

JEAN CAU.

FORUM

PATRIOTISME ET LOYAUTÉ

par JEAN-MARIE DOMENACH

● ***L'affaire des techniciens français des P.T.T. accusés d'espionnage en Tunisie pose un problème moral et politique. Comment des fonctionnaires détachés auprès d'une nation étrangère peuvent-ils concilier leur patriotisme et la loyauté qu'ils se sont engagés, par contrat, à respecter à l'égard du pays qui les emploie ?***

BOURGUIBA a fait arrêter sous l'inculpation d'espionnage treize fonctionnaires français qui travaillaient dans les P.T.T. de Tunis. Le Quai d'Orsay, selon une note de l'A.F.P., a répondu que *« dans l'hypothèse où des ressortissants français avaient pu recueillir des informations sur les activités des rebelles algériens, c'est un légitime sentiment de patriotisme et non un esprit d'hostilité à l'égard de la Tunisie qui les aurait inspirés. »*

Quand on ignore les motifs, il est de bonne méthode de les supposer respectables. Supposons donc que c'est par patriotisme que ces techniciens du téléphone écoutaient pour le compte de l'ambassade de France les conversations des ministres tunisiens.

Ils croyaient ainsi se rendre utiles à leur pays, engagé dans une guerre en Algérie, et ils étaient confirmés dans cette attitude par certains responsables français. Quand un pays est en guerre, recueillir des renseignements sur l'adversaire peut, en effet, constituer un acte patriotique.

Mais la situation de ces techniciens n'était pas celle d'un agent d'ambassade. Ils étaient *détachés* — arrêtons-nous sur ce mot — détachés au service d'un gouvernement : non point certes déliés de leur nationalité française, ni même de leur statut de fonctionnaires français, mais de leur fonction précise dans l'Etat français. Leur manière de servir l'Etat français, celui-ci la leur avait désignée officiellement : c'était de servir correctement l'Etat tunisien.

Citoyens français servant l'Etat tunisien, ils relevaient à la fois de deux nations : ils avaient à l'égard de la France un devoir de patriotisme, mais à l'égard de la Tunisie un devoir de loyauté. Et de cette loyauté même, l'Etat français s'était porté garant.

En faillant à leur engagement, même au nom du patriotisme, c'est la parole de la France qu'ils mettent en cause : un gouvernement responsable ne saurait l'admettre.

NATURELLEMENT les difficultés surgissent lorsque les politiques des deux nations entrent en conflit. La Tunisie abrite et soutient le F.L.N. qui, en Algérie, mène la guerre contre l'armée française.

Un fonctionnaire français en Tunisie peut se demander s'il n'est pas amené à servir indirectement les ennemis de sa patrie, il peut être tenté d'utiliser son poste pour leur nuire. Mais si, en conscience, il lui paraît impossible de concilier son patriotisme de Français avec son loyalisme de fonctionnaire tunisien, alors qu'il renonce à être fonctionnaire tunisien et qu'il demande son reclassement en France.

Car trahir la confiance d'un gouvernement étranger, pour des raisons si hautes qu'elles soient, est un geste qui est personnellement déshonorant et politiquement catastrophique.

Les principes doivent être affirmés d'autant plus nettement que les situations sont plus délicates, et cette double allégeance devrait être reconnue, délimitée et protégée.

L'affaire de la motion des 481 Français du Maroc, bien qu'elle soit sans commune mesure, en est une preuve supplémentaire. Pas plus qu'il ne convient à des fonctionnaires français détachés en Tunisie de se faire les instruments de la politique française, pas davantage des fonctionnaires français au Maroc ne peuvent adopter la politique du pays qu'ils servent : ils ont le droit d'avoir leurs opinions et, dans une certaine mesure, de les exprimer publiquement, mais traiter le F.L.N. comme un gouvernement, c'est se substituer au propre gouvernement de leur pays, à qui seul cette reconnaissance appartient.

L'ASSISTANCE technique et culturelle est la base de la coopération entre la France et les jeunes Etats du Maghreb. Si elle devait servir de Cheval de Troie aux mal repentis du colonialisme, l'avenir de la France là-bas serait terminé et une grande œuvre humaine aurait avorté.

On parle beaucoup de patriotisme. Est-il patriotique de sacrifier la chance de demain pour le profit douteux de la politique d'aujourd'hui ? Oui, douteux, si l'on songe que le déroutement de l'avion de Ben Bella, l'écoute téléphonique, tous ces vilains tours n'ont pas, jusqu'à présent, rapporté de grandes victoires.

En Afrique du Nord, passer aussi vite de la colonisation à la coopération n'était pas commode, surtout pour les Européens, qui y avaient pris leurs habitudes. Dans ces conditions difficiles, n'oublions pas qu'à côté de quelques espions, un grand nombre de Français ont servi efficacement le Maroc et la Tunisie.

J'en connais un qui danse de joie lorsqu'il pleut dans les régions désertiques : ce blé qui va pousser nourrira le peuple de pauvres auquel il consacre toutes ses heures, c'est presque son blé. Il y a là-bas des professeurs, des ingénieurs, des médecins français qui donnent l'exemple du dévouement et de l'intégrité. Il y a aussi des officiers ; l'armée marocaine sait ce qu'elle leur doit.

Lorsque des agités nous accusent de travailler contre la France, nous avons à leur opposer mieux que des arguments, cette réalité : tant de nos camarades qui sont partis volontaires pour soigner, enseigner, conseiller, se faisant les serviteurs de ceux que les colonialistes veulent asservir, aidant à construire ces lendemains de l'indépendance qui sont moins aisés — l'Istiqlal est en train de s'en apercevoir — que les veilles de libération.

C'est eux qui portent la chance de la France, c'est eux qui continuent à la manière moderne la grande tradition française, celle des émancipations fraternelles.

Il faudrait qu'on ne les place pas dans le cas de devenir des traîtres ou des otages. C'est une règle chère aux moralistes, qu'il faut d'abord éviter de créer des situations où l'on ne peut remplir son devoir sans être un héros.

Ce qui se passe en Algérie met la France en contradiction avec elle-même et fait éclater les consciences, mais aussi les politiques. On le voit dans cette affaire comme dans tant d'autres : si la guerre d'Algérie se prolonge encore, notre vocation nationale s'effritera en même temps que notre puissance.

J.-M. D.

AFRIQUE DU NORD

M. S... « informe » la presse

● ***Après une semaine d'incidents franco-tunisiens, Jean Daniel est remonté aux sources. Voici ce qu'il a découvert.***

DANS les couloirs de la Chambre des députés, le mercredi 18 février, vers 16 heures, un journaliste parlementaire se vit remettre un document officieux par M. S..., du cabinet de M. Michel Debré. Voici les principaux passages de ce document :

« Parmi les ressortissants français arrêtés le 31 janvier 1959 à Tunis, figuraient deux ressortissants français d'origine algérienne : Shaï Beddera et Guellaty. L'argumentation officielle de M. Bourguiba est que le gouvernement tunisien ne peut reconnaître à ces deux personnes la nationalité française, car Bourguiba a reconnu le G.P.R.A. (1)

« On peut se demander si cette argutie juridique ne cache pas plutôt une atroce réalité. D'après certains bruits, Shaï Beddera et Guellaty auraient déjà été remis au F.L.N. Ils auraient été torturés par les bourreaux du F.L.N. dans les locaux mêmes de la Sûreté tunisienne. Il n'est même pas exclu qu'ils aient été exécutés sans jugement. Même si cette hypothèse extrême n'était pas exacte, sa réalisation ne serait qu'une question de jours. On peut s'expliquer alors pourquoi le consul général de France n'a pas été admis à voir Beddera et Guellaty (les colis envoyés à leur nom ont été refoulés par la prison de Tunis qui déclare ne pas les connaître). Les allusions contenues dans le discours prononcé par Bourguiba le 12 février s'éclairent également d'un jour singulier quand il évoque notamment les « traîtres » dont l'activité a causé la mort de leurs frères algériens. Cette thèse prouverait alors à quel point Bourguiba, malgré ses assurances verbales d'apaisement, est aux mains du F.L.N... »

Ce document explosif était déjà parvenu à Alger lorsque les agences de presse, avant de le prendre en considération, voulurent obtenir une confirmation de Tunis. Dans le climat passionnel qui était celui des premiers jours de la semaine dernière, une telle information mettait le feu aux poudres et les journalistes parisiens étaient circonspects.

M. Lagaillarde accélère

Le lendemain, jeudi matin, ce fut « L'Echo d'Alger » qui la publia sous une forme incendiaire. L'opinion était déjà sensibilisée. Le général Boyer de La Tour avait exigé que l'on traitât Bourguiba « en ennemi déclaré plutôt qu'en faux allié ». M. Lagaillarde avertissait que si l'on ne se montrait pas ferme à l'égard de la Tunisie, « de frein qu'il avait été, il pourrait devenir accélérateur ».

On avait exploité les circonstances de la mort de M. Gondolo, agent technique des P.T.T., impliqué dans l'affaire d'espionnage. Pour porter à son comble la fureur des foules, voici que deux musulmans qui avaient choisi l'Algérie française étaient livrés au F.L.N. par le sinistre Bourguiba...

Il faut vivre à Alger pour comprendre de quelle manière une information de cette nature peut retentir sur les sensibilités. Personne ne s'en est ému à la Délégation générale où l'on est parfois si prompt à saisir les journaux. Et les associations d'anciens combattants, d'étudiants et d'ultras de toutes sortes firent des motions, envoyèrent des télégrammes, projetèrent des manifestations. L'agitation recommençait.

Cependant, dans la nuit du mercredi au jeudi, l'ambassade de France à Tunis démentait : il n'y avait aucune raison de penser que les deux détenus musulmans étaient aux mains du F.L.N. Il n'y avait aucune raison de penser qu'il était dans les intentions des Tunisiens de les remettre au F.L.N. *Ce démenti ne fut pas divulgué.* On attendit que le document de M. S... fît son effet.

A Paris, une effervescence nouvelle régnait à la Chambre, dans les milieux de droite, dans certains ministères. Un grand invalide menaçait l'ambassadeur de Tunisie à Paris de massacrer toute sa famille si la confirmation arrivait de la mort des deux Français musulmans arrêtés à Tunis.

Les deux musulmans

Le jeudi soir, à 5 heures, l'ambassadeur de Tunisie, M. Habib Bourguiba junior, de retour de Suisse où il se reposait, venait informer le ministre des Affaires étrangères, M. Couve de Murville, que, *« sensible au message personnel du général de Gaulle, le Président de la République tunisienne avait décidé de considérer comme Français les deux musulmans de l'ambassade de France et que le consul de France pourrait les visiter quand il le voudrait. »*

On était à la veille du Conseil des ministres du vendredi 20 février. M. Couve de Murville respira. A l'Elysée, à Matignon, dans les ministères, certains furent soulagés. D'autres, non.

Un haut fonctionnaire déclara que si les Tunisiens n'étaient pas revenus sur leur première thèse concernant les deux musulmans, nul n'aurait pu dire ce qui serait survenu en Algérie, sur la frontière tunisienne, et peut-être même en France. Tout s'était passé comme si un complot avait été à la fois avorté et découvert. A la faveur de l'incident tunisien, les autorités pouvaient dénombrer les personnalités qui sont à l'affût du prétexte à un nouveau 13 mai. Depuis jeudi, de hauts personnages se regardent d'un autre œil. M. Michel Debré a été, dit-on, très inquiet : M. S... a fait preuve d'un zèle désavoué...

Voilà pour l'exploitation. Mais l'incident lui-même était-il sans gravité ? Certes, non.

Les Tunisiens avaient été d'abord en position de force. Ils avaient découvert un réseau français d'écoutes téléphoniques. Selon eux, les tables d'écoute étaient branchées non seulement sur les communications du F.L.N., mais sur celles des membres du gouvernement tunisien. Leur indignation était d'autant plus grande que les espions présumés faisaient partie des cadres de l'assistance technique. La protestation tunisienne provoqua en France un malaise : l'opinion publique approuvait la Tunisie.

Puis les Tunisiens décidèrent de traiter différemment les Français de confession musulmane et d'origine algérienne des autres : MM. Shaï Beddera et Guellaty, fonctionnaires de l'ambassade de France à Tunis et détenteurs d'un passeport diplomatique français.

Lorsque les noms des inculpés ont été connus de l'opinion tunisienne, ces deux noms arabes ont provoqué une certaine stupeur. Les deux fonctionnaires apparurent comme apostats, rénégats, traîtres à l'arabisme en général et à la cause algérienne en particulier. On considéra au surplus que, puisque la Tunisie avait reconnu le gouvernement F.L.N., les musulmans algériens ne pouvaient être considérés comme citoyens français.

Cette thèse sur la citoyenneté algérienne est indéfendable. Non seulement vis-à-vis de la France, mais à l'égard du droit des Algériens à disposer d'eux-mêmes, de la possibilité pour un musulman d'opter pour la nationalité de son choix, et même pour le respect de la charte F.L.N. de la vallée de la Soummam qui n'a jamais fait reposer la qualité d'Algérien sur la confession islamique.

Le général de Gaulle réagit avec une vigueur particulière. Il déclara à l'un de ses collaborateurs :

« La citoyenneté française est un honneur qui ne supporte pas de contestation. On la revendique, on ne la désavoue pas. Si des individus en choisissent une autre, c'est leur affaire. Mais s'ils s'en réclament, alors il convient de les défendre jusqu'au bout. »

Une prophétie de Bourguiba

M. Couve de Murville transmit ce message et M. Bourguiba, contre sa propre opinion publique égarée, non seulement céda sur ce point mais fit à la presse des déclarations particulièrement conciliantes.

Cependant, pour injuste qu'ait pu être un moment la thèse tunisienne, il serait déshonnête de ne pas la situer dans son contexte réel. Que M. Bourguiba ait été contraint de choisir la collaboration étroite avec le F.L.N., il nous en a avertis depuis des années. A vrai dire, le recueil de ses avertissements est aujourd'hui bien édifiant à relire. En fait, il nous avait prévenus de tout et même de ceci : qu'il cristalliserait un jour les haines suscitées dans l'opinion publique française par les échecs de la pacification en Algérie.

Peu à peu, encouragé par nos alliés occidentaux qui souhaitaient le voir décrocher de l'Egypte, le F.L.N. a pris pied en Tunisie, et solidement. Et il est vrai que les Algériens de Tunisie réclament la citoyenneté algérienne, font partie d'organisations de jeunes, de femmes, de métiers, sous l'autorité du F.L.N. Il est vrai qu'il y a une véritable République algérienne en exil avec ses cadres et sa hiérarchie sociale, que le ministère des Armées F.L.N. a pignon sur rue à Tunis et que les Algériens ne peuvent pas sortir de Tunisie sans une autorisation de « leur gouvernement » et qu'une police algérienne impose discipline à ses ressortissants.

Comme si...

A ce degré d'organisation, le glissement a été facile pour les Tunisiens : les Algériens qui entrent en Tunisie, il apparaît naturel qu'ils soient considérés comme dépendant du F.L.N. ! Enfin les Tunisiens ne peuvent ni ne veulent être neutres : c'est une vérité d'évidence.

On fait semblant aujourd'hui, à Paris, de découvrir tout cela. Regrettables ou pas, ce ne sont que les conséquences d'un seul fait : en cinq années la France n'a pas réussi à en terminer avec le conflit algérien.

Si bien que les incidents continueront naturellement de survenir. Et qu'il ne faudra pas feindre la surprise s'ils se situent à nouveau en Tunisie. On continuera d'être impatienté par tel propos, telle saute d'humeur ou telle maladresse de M. Bourguiba.

En Conseil des ministres, vendredi dernier, le Président de la République française s'est courageusement attaché à défendre l'assistance technique et a préconisé une détente — ce jour-là impopulaire — avec la Tunisie et le Maroc. Aussitôt survenait l'affaire des étudiants tunisiens arrêtés en métropole pour collusion avec le F.L.N. et tout recommençait...

La guerre d'Algérie va continuer, immanquablement, de provoquer des attitudes devant lesquelles il sera de plus en plus difficile de ne pas réagir, sous peine de paraître capituler. Le dernier discours de M. Bourguiba, qui va jusqu'à mettre en cause les collaborateurs du Président de la République, est une mauvaise réponse — déclare-t-on à l'Elysée — à l'évacuation des troupes et des aérodromes, à l'aide financière, etc. On s'enlise dans le procès des hommes parce qu'on a renoncé à l'analyse des situations. On voudrait que les Etats étrangers nous imitent et fassent comme si la guerre d'Algérie n'existait pas. Cela n'est pas possible.

JEAN DANIEL.

L'AFFAIRE DES POSTIERS FRANÇAIS ACCUSÉS D'ESPIONNAGE PREND UN TOUR TRAGIQUE

L'ÉCHO D'ALGER

PARIS : 2, rue Chauchat - C.C.P. 19-25 Alger - ALGER : 20, rue de la Liberté. Tel. 373-80 à 85

Vive inquiétude sur le sort des deux Français musulmans *incarcérés à Tunis*

Bourguiba les a-t-il livrés au F.L.N. qui s'apprêterait à les exécuter ?

Cette attitude intolérable risque de provoquer une intervention énergique de la France

La conférence de presse « M.N.A.-F.L.N. » n'a pas eu lieu...

Avion habituel du président Eisenhower

Le premier bimoteur "Aero-Commander" arrivé en Algérie a été présenté hier à Chéragas

OPÉRATION PRÈS DE L'ALMA

● LES HARKIS METTENT 5 REBELLES HORS DE COMBAT

● Le lieutenant Schoen tué à la tête de sa harka

21 fellagha abattus dans le Constantinois

LA PREMIÈRE PAGE DE « L'ECHO D'ALGER », LE 19 FÉVRIER
Par fil direct.

(1) Gouvernement Provisoire de la République Algérienne.

ENTRETIEN

La gauche devant l'orage

● Le leader socialiste italien Pietro Nenni, et Pierre Mendès France, se sont entretenus à Paris, avant d'aller rejoindre, ensemble, le leader travailliste Aneurin Bevan à Londres. Voici le texte enregistré de leur conversation.

L'Express. — La dernière guerre s'étant terminée par l'écrasement du fascisme, on pouvait s'attendre, après la victoire, à une évolution vers la gauche des régimes européens. Or, nous assistons depuis quatorze ans à un mouvement régulier vers la droite. En Allemagne occidentale, en Angleterre, en Italie, en France, c'est aujourd'hui la droite qui est au pouvoir. Comment expliquez-vous cette évolution ?

M. Mendès France. — Il y a eu, au lendemain de la guerre, en France et dans les autres pays, une violente réaction contre la droite, parce que celle-ci s'était compromise par sa collaboration avec l'occupant. Bien que beaucoup d'hommes de droite aient été de grands résistants, on peut dire, en gros, que ce sont les éléments réactionnaires et conservateurs des différents pays qui ont apporté leur concours à Hitler et à ses alliés, soit par résignation, soit par sympathie pour le fascisme ou encore par peur de l'Union soviétique. Le régime de Vichy, par exemple, était manifestement soutenu par les éléments de droite.

Discréditée, la droite a donc perdu le pouvoir à la Libération et la gauche — sous des formes diverses — s'en est emparée. Ce fut d'abord, en France, l'époque du « tripartisme », dans lequel gouvernaient ensemble le parti socialiste, le parti communiste et le M.R.P. — qui se présentait alors comme un parti de progrès social. Il y eut ensuite une époque de gouvernements du centre, puis de gouvernements socialistes ou à participation socialiste.

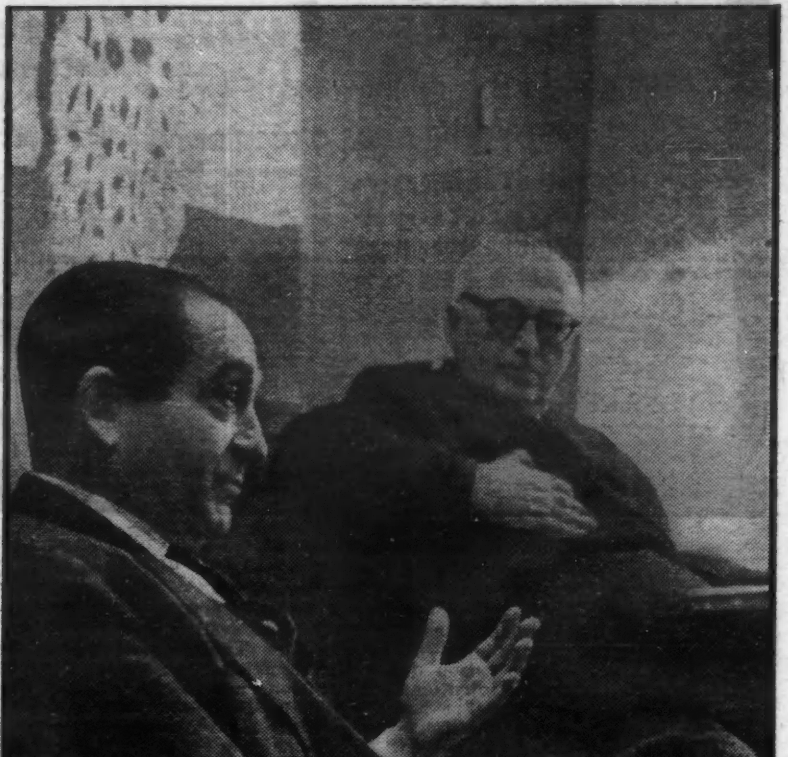
Malheureusement, ce qui a caractérisé les gouvernements de ces formations, c'est leur inaptitude à résoudre les problèmes posés. Les deux grands problèmes français étaient celui de la rénovation économique et celui de la reconversion de nos relations avec les pays d'outre-mer. En face de ces deux problèmes, la gauche au pouvoir s'est montrée inefficace.

Elle était, certes, animée de bonnes intentions, d'intentions généreuses. On voulait faire des réformes profondes — Sécurité sociale, élévation du niveau de vie, etc. — on voulait organiser la fraternité avec les peuples coloniaux. Mais les hommes brusquement appelés au pouvoir se sont révélés inefficaces. Ils n'étaient pas préparés à leur tâche, ils ne connaissaient pas vraiment les questions posées, les conditions du succès. Ils faisaient des déclarations. Ils ont même quelquefois voté des lois. Ils n'ont jamais su exercer une action cohérente, volontaire, courageuse. Alors, après dix ou quinze ans, le pays s'est fatigué des hommes qui gouvernaient et dont les discours ne se traduisaient pas effectivement en actes, en transformations, en réformes, en constructions. Les hommes et les partis ont perdu leur crédit, ce qui a permis à la droite de reconquérir les positions perdues par elle lors de la Libération.

C'est le fait que nous ayons été gouvernés par des hommes qui n'avaient pas étudié les problèmes, qui ignoraient les difficultés concrètes de la situation, qui se fiaient à une inspiration vague et à une sorte de socialisme verbal, c'est cela qui explique l'échec de la gauche et, par contrecoup, la remontée de la droite.

M. Nenni. — Je crois que le schéma italien est assez différent.

Le tournant vers la droite de la politique italienne se place au moment du renversement des alliances de la guerre, c'est-à-dire en 1947-48, avec le déclenchement de la guerre froide entre les Etats-Unis et l'Union soviétique, et la nouvelle course aux armements. Dès ce moment, le renversement des alliances sur le plan mondial a déterminé à l'intérieur de notre pays un renversement analogue des alliances politiques et l'unité antifasciste s'est brisée.



(Henri Cartier-Bresson - Magnum)

Pietro Nenni rencontre P. Mendès France
« Partout la droite est au pouvoir, pourquoi ? »

Toutes les forces économiques et sociales conservatrices et réactionnaires qui avaient été liées au fascisme ont repris force et importance. Dans ces conditions, notre lutte pour la paix a été une des formes concrètes de la lutte pour la démocratie. Aujourd'hui encore, la partie qui se joue entre la droite et nous porte autant sur le plan économique et social que sur le plan international — où il s'agit de recréer l'unité du monde au-dessus des blocs militaires opposés.

La situation ne pourra changer, à mon avis, que lorsque la « guerre froide » aura pris fin. Si l'année 1959 pouvait nous rapprocher, par exemple, d'une solution du problème allemand — qui est au centre de la tension entre l'Est et l'Ouest — je suis sûr que cela aurait une grande répercussion sur l'évolution de la situation intérieure italienne.

M. Mendès France. — L'évolution internationale a également joué son rôle en France. Mais elle n'a fait qu'aggraver une situation déjà compromise. C'est dès le lendemain de la Libération, avant le renversement des alliances internationales de 1948, que les gouvernements français se sont trompés. On augmentait les salaires, on créait la Sécurité sociale, etc., sans se soucier de placer ces décisions dans le cadre d'une politique économique de reconstruction globale. On faisait les nationalisations, mais mal. Si elles n'ont pas donné ce qu'on en attendait, c'est qu'elles ont été mal faites. C'est au même moment qu'on a fait les premières fautes en Indochine. Leclerc l'a vu aussitôt.

Les mauvaises orientations et les fautes qui n'ont cessé de se développer par la suite ont commencé dès la Libération. Après sont survenus les faits dont vous parlez, et ils ont eu aussi leur retentissement en France.

M. Nenni. — En Italie, la tension internationale a certainement activé toutes les forces de droite. Elle a poussé vers des positions de droite des forces qui, du point de vue social, n'avaient rien de commun avec la droite.

M. Mendès France. — C'est vrai, mais chez nous ce n'est pas aussi simple. On constate, par exemple, dans certains éléments de droite français un antiaméricanisme militant. Parfois, il va jusqu'à envisager un renversement des alliances internationales. Au moment des débats sur la C.E.D., on trouvait sur les mêmes tribunes publiques MM. Jacques Soustelle et Jacques Duclos.

M. Nenni. — Nous n'avons rien connu de ce genre en Italie. Nous n'avions aucun des graves problèmes qui se sont posés à la France, de l'Indochine à l'Algérie, et c'est pourquoi les regroupements intérieurs ont été chez nous beaucoup plus solides.

Unité avec les communistes, ou non ?

L'Express. — Le parti socialiste italien, après avoir réalisé pendant quinze ans « l'unité d'action » avec les communistes, vient de marquer une nouvelle orientation à l'occasion de son Congrès de Naples. Que signifie cette décision pour l'avenir de la gauche italienne ? Les idées classiques que l'on se faisait il y a dix ans sur la possibilité de travailler avec les communistes ont-elles été remises en question par l'expérience des quinze dernières années ?

M. Nenni. — Ce que l'expérience italienne a remis en question, à mon avis, c'est la validité politique actuelle d'expériences comme celle du Front populaire ou de « l'unité d'action » politique entre socialistes et communistes.

L'unité d'action chez nous, l'unification organique dans des pays comme la Hongrie et la Tchécoslovaquie (l'exemple de la Pologne est en partie différent), n'ont pas amené la synthèse de la double expérience socialiste et communiste telle qu'elle s'est développée depuis 1920. Front populaire et unité d'action politique n'ont été pour nos camarades communistes, là où ils exerçaient le pouvoir, qu'un détour historique et provisoire, dicté par les circonstances sur le chemin de la dictature de leur parti. Dans ces conditions, la formule du Front populaire et la pratique de l'unité d'action politique ont perdu leur sens historique. Chez nous, elles se sont transformées en un élément d'isolement à l'égard de l'ensemble des forces ouvrières. Elles ont contribué à « geler » les rapports de forces et sont même devenues un facteur de recul. La notion d'autonomie socialiste telle qu'elle a été formulée à notre Congrès de Naples, est la conséquence de cet état de choses.

Au fond, la lutte des communistes contre le « révisionnisme », c'est la

Mots croisés N° 176

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2						■		
3								
4								
5					■			
6				■				
7			■				■	
8		■						
9								
10								

Horizontalement : 1. Ne recouvrait pas le lièvre et pourtant... — 2. Qui fait faire la grimace. Ne saurait être convoqué par le juge d'instruction. — 3. Tout aurait été pour le mieux pour ses victimes, s'il avait eu un grelot. — 4. A autant de dents que Cadet Rousselle. — 5. Se placerait plutôt vers la fin de l'arc-en-ciel. Perce une mère nourricière. — 6. Entre l'ancien nom et le nouveau. Se nourrit sans bifteck ni rôti. — 7. Entre le verbe et lui, il n'y a parfois qu'un pas. Ce que le spectateur de Feydeau fait plus que celui de Montherlant. — 8. Nom interdit à son propre porteur. — 9. Qui rappelle une dépouille d'éléphant. — 10. Ce qu'est la mise non récompensée par le sort.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	P	A	R	A	B	O	L	E
2	A	M	I	R	A	L	A	T
3	R	E	T	I	N	I	T	E
4	A	L	E	A	■	V	E	R
5	P	I	S	■	P	E	N	N
6	L	O	■	P	A	T	T	U
7	E	R	R	A	T	A	■	M
8	G	A	S	T	R	I	T	E
9	I	N	■	T	O	N	I	N
10	E	T	A	I	N	■	R	T

Solution du N° 175

Verticalement : I. Travaille pour les stands de tir et les mauvais cordonniers. — II. Allumée, dit-on aussi. Répété, s'accommode fort bien d'un produit antillais. — III. Souvent nécessaire, pour celui qui veut être compris. Eut le moyen. — IV. Qualifie un sujet, un sol, un esprit. Comment pouvait s'appeler le Vert galant, dans l'intimité. — V. Ce que fait doublement le trop ensoleillé qui mange un fruit. D'un étonné. — VI. Sont en forme d'anneau. — VII. Les touches lui réussirent. Se plaint sous les bois. — VIII. Eût permis aux douze apôtres de jouer, en quelque sorte, aux quatre coins.

Jean VETEMENTS DE LUXE POUR HOMMES
2, rue Léopold-Robert, PARIS-14
(angle 172 boulevard du Montparnasse)
ODE. 52-13

lutte contre l'évolution de la doctrine et des méthodes qui était le véritable but de l'unité d'action. Nous en tirons la conclusion que dans notre pays et dans les pays d'une formation historique et sociale analogue, la lutte démocratique pour le pouvoir a les plus grandes chances de réussir lorsqu'elle est menée par un parti socialiste autonome, qui est l'expression des masses ouvrières et populaires et qui est lié à toutes les forces démocratiques du pays. Nous restons partisans de l'unité syndicale — car le mouvement syndical est par nature unitaire — mais dans le cadre d'un syndicalisme dégagé de toute influence des patrons et de l'Etat, et qui ne soit pas la « courroie de transmission » des mots d'ordre des partis, mais la vivante expression des intérêts des travailleurs.

Notre Congrès de Naples a créé une situation en partie nouvelle dans la mesure où il a créé un « pôle d'attraction » dont l'influence peut être considérable sur l'évolution politique du pays. Cette évolution, bien entendu, demandera du temps, mais je crois que nous aurons ce temps. Je veux dire que je ne prévois pas pour l'Italie de situation catastrophique qui remette tout en cause.

Notre parti a pris à Naples une responsabilité très précise sur les problèmes de la démocratie. Il a tenu à donner à la classe ouvrière et aux classes moyennes (techniciens et intellectuels) la garantie qu'il mènera la lutte pour le pouvoir et entreprendra l'édification du socialisme, *selon les méthodes démocratiques et dans le respect des libertés publiques.*

Ce n'est pas absolument nouveau dans la mesure où le socialisme italien — comme le socialisme international — a toujours proclamé son adhésion aux principes et aux méthodes de la démocratie. Mais c'est nouveau par rapport aux doutes ou, si vous voulez, aux équivoques qu'avait pu entretenir notre alliance avec les communistes.

Cette prise de position très claire nous permet de créer une « alternative » démocratique au pouvoir de la démocratie chrétienne, avec d'autant plus de chances de succès que celle-ci est actuellement divisée et se trouve en présence de problèmes qui ne peuvent être résolus sur la base du monopole du pouvoir qu'elle détient depuis dix ans.

La candidature de M. Nenni

M. Mendès France. — Pour un observateur étranger, comme moi, le changement essentiel semble être le suivant : votre parti, Monsieur Nenni, a posé sa candidature. C'est un fait nouveau. Cette candidature, du moment qu'elle est posée, et quelles que soient ses chances de succès à court terme, crée une alternative. Jusque-là, il n'y avait pas véritablement une « alternative ». De temps en temps, une crise ministérielle pouvait survenir et amener un équilibre ministériel différent, mais c'était tout. Aujourd'hui, il y a clairement une alternative : d'un côté la démocratie chrétienne, de l'autre votre candidature. C'est le fait nouveau.

D'autre part, les forces que vous représentez et que l'on considérait dans le passé comme associées au parti communiste, se présentent nettement dans le cadre de la tradition démocratique.

M. Nenni. — Le fait nouveau, c'est en effet que le parti socialiste pose sa candidature à la direction du pays sans liaisons organiques d'un côté avec les communistes, de l'autre avec les partis bourgeois du centre et notamment avec la démocratie chrétienne.

Autour de cette candidature, il s'est déjà créé un mouvement d'opinion qu'il faudra traduire en un mouvement d'organisation, faute de quoi on n'aboutirait à rien de constructif. La scission du parti social-démocrate de M. Saragat est déjà un signe de l'évolution qui s'accomplit et l'intérêt n'est pas moindre parmi les masses catholiques.

L'Express. — Ce qui nous frappe, c'est que votre position rejoint maintenant celle de M. Mendès France sur un point important. Ce que représente M. Mendès France dans notre pays, c'est la conviction qu'on peut arriver à créer une « alternative » de gauche dans le cadre de la démocratie. Ce que vous représentiez à nos yeux jusqu'ici, c'était justement l'idée que cela n'était pas possible et qu'il fallait s'associer étroitement au parti communiste, et à sa doctrine révolutionnaire. Or, les décisions de votre dernier Congrès semblent montrer que vous croyez maintenant, vous aussi, à la possibilité de porter la gauche au pouvoir et de lui faire gérer le pays tout en respectant les formes de la démocratie.

Pourtant, les événements des dix dernières années peuvent rendre sceptique à cet égard. Il semble en effet que la gauche soit toujours « jouée » lorsqu'elle vient au pouvoir dans le cadre des structures politiques actuelles.

M. Nenni. — Ce scepticisme est justifié sur le plan historique. Néanmoins, nous pensons qu'il est possible de créer dans le cadre de la démocratie parlementaire une situation politique tout à fait nouvelle.

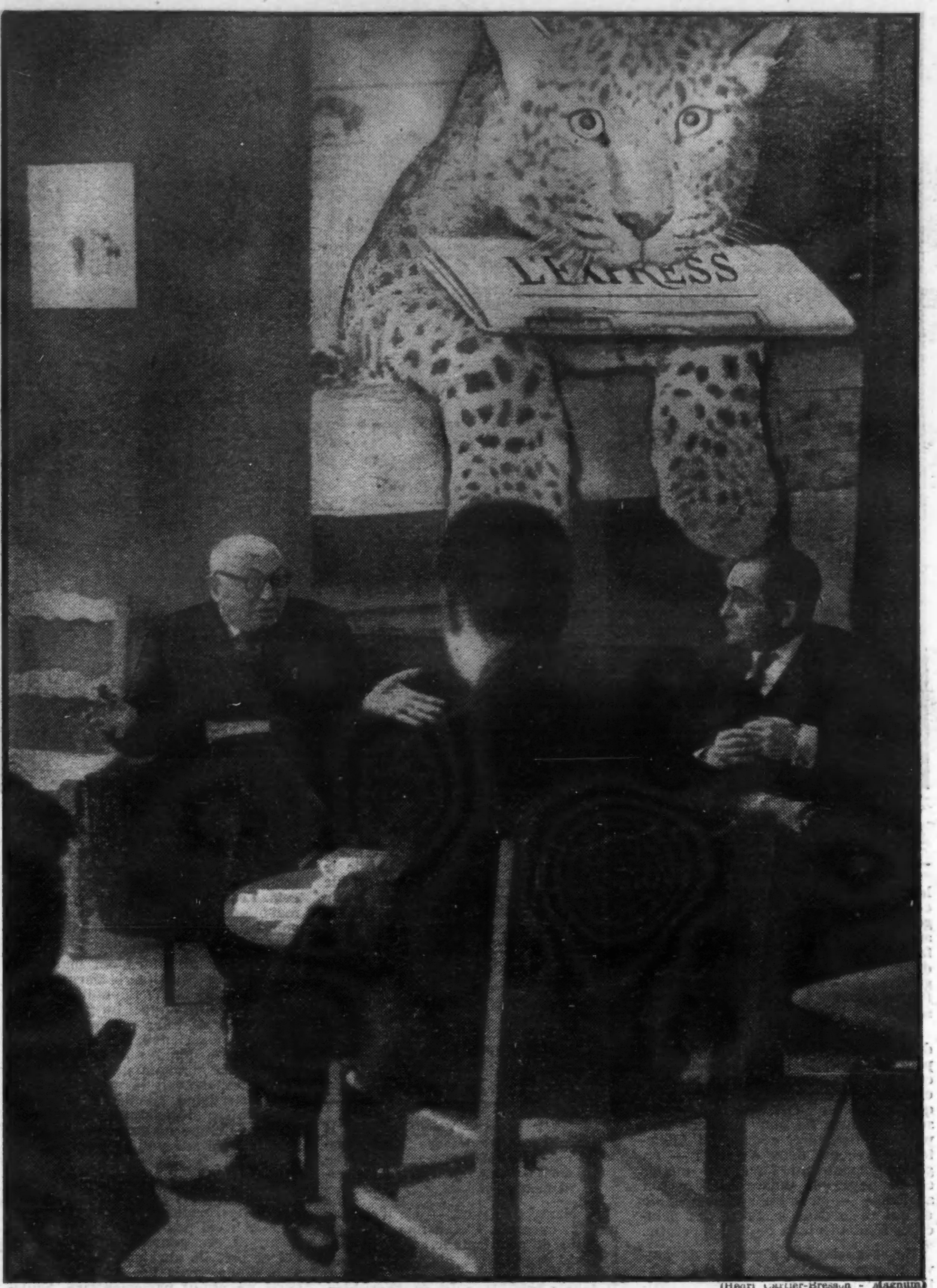
M. Mendès France. — Il y a un point sur lequel il faut éviter tout malentendu. Lorsque les partis de gauche se déclarent partisans d'un système parlementaire, ils ne se réfèrent pas du tout au système de la IVe République. Le fonctionnement de la IVe République n'a jamais été et n'est pas pour nous une forme démocratique acceptable. Nous n'avons cessé d'en dénoncer les terribles défauts. Nous les avons condamnés lorsqu'elle était triomphante. Pas question de les ranimer.

La plus grande faiblesse de la vie politique française pendant la période 1946-58, c'est au niveau du gouvernement qu'elle s'est située, car un gouvernement ne peut vivre et travailler que si l'exécutif joue son rôle moteur. Le mérite du système anglais est de donner au gouvernement la possibilité d'exercer son leadership non seulement dans la conduite des affaires publiques, mais aussi sur le plan parlementaire, puisqu'il a le pouvoir d'en appeler au pays s'il estime que la composition du Parlement doit être révisée ou consolidée (selon les cas).

L'empirisme, c'est la droite

Si nous avions eu des gouvernements conscients de leurs responsabilités et de leur rôle parlementaire,

→



(Henri Cartier-Bresson - Magnum)

Premier entretien a « L'Express »
« L'expérience italienne remet en question le schéma « Front Populaire »

VOYAGES DE PAQUES
en *Autocar de Grand Luxe*

L'ESPAGNE : 15 et 19 jours
L'ESPAGNE et le PORTUGAL : 19 jours
L'ITALIE : 7, 14 et 16 jours
L'ALLEMAGNE et le BENELUX : 7 jours

VOYAGE-CROISIERE de 27 jours

TOUTE L'ÉGYPTE

Départ : 27 mars
Prix : 2.500 fr. (nouveaux francs)

CIRCUITS TRANSCONTINENTAUX
2, rue du 29-Juillet - PARIS (1er)
Tél. : RIChelieu 43-90

C'est une organisation DUBREUIL

FORMULE EXCLUSIVE

38 AVENUE de jack Romoli

LE PARDESSUS 7/8 D'IMPORTATION ITALIENNE - LE VESTON SPORT, TWEED, CHEVIOTTE, ETC. - LE PANTALON SERGE, COTELINE, GRAIN DE POUDRE, ETC.

38.000 francs

38, Av. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

(Henri Cartier-Bresson - Magnum)

DINER A PARIS CHEZ DES AMIS
« Je ne pense jamais à une petite opération parlementaire. »

le Parlement lui-même aurait beaucoup mieux fonctionné. Lorsqu'un gouvernement définit une politique, annonce exactement où il veut aller, fait appel à la majorité qui lui a donné le jour sur la base d'un programme ou d'un contrat très clair, le Parlement doit suivre et, en fait, il suit.

Si un dissentiment apparait au bout d'un certain temps — le Parlement peut changer, le gouvernement peut changer, les circonstances peuvent changer — je pense, pour ma part, que le pays doit être appelé à rendre son arbitrage. Le gouvernement doit pouvoir dissoudre, comme en Angleterre. Avec ces deux éléments — un gouvernement qui fasse son métier et un pays qui puisse exercer son arbitrage — on a un système viable et qui reste dans le cadre des principes fondamentaux de la démocratie.

En revanche, s'il n'y a pas de gouvernement, mais, réunis à l'Hôtel Matignon, une douzaine d'hommes ballottés au gré des événements, sans autre ambition que de survivre, ne sachant pas où ils vont... « le chien crevé au fil de l'eau »... alors, il n'y a pas une démocratie, il n'y a pas un parlementarisme : on peut dire qu'il n'y a même pas un régime.

M. NENNI. — Le problème se pose de façon analogue en Italie. La démocratie chrétienne a la majorité relative — elle a même eu la majorité absolue de 1948 à 1953 — et elle se révèle pourtant incapable de donner une direction politique au pays. Derrière des formules vagues de centre-gauche ou de centre-droite, elle retombe toujours dans l'immobilisme. Qu'elle s'allie à la social-démocratie ou aux conservateurs du parti libéral, c'est toujours pour pratiquer une politique de conservation et de cléricalisation, d'empirisme économique et social, de soumission aux monopoles privés.

M. MENDÈS FRANCE. — L'empirisme n'est pas surprenant, venant d'un gouvernement de droite. En gros, la droite est toujours partisan du « laisser-faire ». Lorsqu'elle intervient, ce n'est jamais en fonction d'un plan préalable, mais pour réparer un accident. Il y a une inondation : on donne des secours aux sinistrés. A la rigueur, on construit un barrage pour que l'accident ne se reproduise plus. Mais cela ne va jamais plus loin.

La gauche, au contraire, veut changer l'état de choses existant. Elle le trouve critiquable, elle pense qu'elle peut l'améliorer. Elle doit donc avoir un plan d'action, savoir ce qu'elle veut changer, comment le faire, quelles sont les conditions de l'opération et quel est son coût.

On ne peut reprocher son empirisme à la droite, puisque c'est sa définition même. Mais on a le droit de le reprocher à la gauche parce que l'empirisme, c'est une trahison par rapport à ses ambitions.

Et votre expérience ?

L'Express. — Vous avez dit tout à l'heure que lorsque le gouvernement était décidé à agir, le Parlement suivait. Mais votre gouvernement...

M. MENDÈS FRANCE. — Ce n'est pas un bon exemple. C'était une situation fortuite et accidentelle. Une Assemblée de droite, très momentanément, acceptait un gouvernement de gauche. Il fallait faire la paix en Indochine et la droite aimait mieux la laisser faire par d'autres. Situation paradoxale !

Votre objection ne serait valable que s'il y avait eu une Chambre de gauche et si cette Chambre avait renversé un gouvernement qui avait l'ambition d'exercer son mandat en tant que gouvernement de gauche. Et encore, je dirai que dans un système comportant ce recours au pays, le gouvernement aurait pu faire appel à l'arbitrage du suffrage universel.

C'est pourquoi l'exemple de 1954-55 n'est pas significatif. Il n'en va pas de même pour la législature suivante. Je ne veux pas faire l'éloge de la Chambre de 1956. Je n'ai jamais eu grande estime pour elle et elle le savait bien. Mais, dans la faillite finale, ce n'est pas à l'Assemblée que le premier reproche doit être adressé. L'Assemblée de 1956 était tout de même un peu moins à droite que celle de 1951 et elle avait été élue pour faire la paix en Algérie. Même les hommes élus à droite ou au centre acceptaient cette idée et savaient que la paix en Algérie impliquait une politique, disons libérale et évolutive, une émancipation. Dans sa déclaration ministérielle, le premier gouvernement de cette législature a indiqué qu'il allait modifier l'orientation politique algérienne, rechercher cette émancipation, renouer le contact avec la population autochtone. C'était une profonde modification par rapport à ce qui avait été fait jusque-là. L'Assemblée a donné la majorité pour cela. Les communistes ont voté pour, mais, on l'a bien dit ce jour-là, le gouvernement avait la majorité même sans les voix communistes.

Deux ans plus tard, en mai 1958, lorsque s'est constitué le dernier gouvernement de la IVe République, celui de M. Pflimlin, auquel on prêtait l'intention de modifier profondément la politique algérienne, l'Assemblée lui a à nouveau donné une majorité. Il a eu les voix communistes, mais même sans elles, il avait la majorité. Ainsi donc, au début comme à la fin de la dernière législature, l'Assemblée comportait une majorité qui eût permis de faire une politique intelligente en Algérie.

Je ne prétends pas réhabiliter cette Assemblée, mais j'affirme que l'échec des gouvernements, spécialement en Algérie, n'est pas imputable au Parlement. Si ces gouvernements avaient agi et osé, ils auraient été critiqués, sans doute, mais ils auraient trouvé aussi un appui parlementaire. Seulement, ils n'ont pas agi et pas osé.

Où est le pouvoir ?

L'Express. — L'action des gouvernements, vous venez de le montrer, bute sur la faiblesse des hommes. Elle bute aussi parfois sur la complexité des problèmes, comme dans le cas du problème algérien. Mais ne pensez-vous pas que la nature des problemes qui se posent actuellement en France comme en Italie montre que le pouvoir politique réel n'appartient ni au gouvernement, ni au Parlement, mais aux représentants des forces économiques ?

M. NENNI. — Cela ne fait aucun doute pour nous. Il y a un pouvoir réel qui est entre les mains des forces économiques dirigeantes, des forces capitalistes et bourgeoises. Pour affaiblir ce pouvoir, il faut au Parlement une majorité de gauche ayant le courage de s'attaquer à certains problèmes de structure et de les résoudre. Alors seulement le combat peut être gagné.

M. MENDÈS FRANCE. — L'hypothèse démocratique est, je crois, la suivante : il existe des forces — économiques ou autres — les unes parfaitement respectables, les autres néfastes et dangereuses. Le pays doit être informé, on doit le mettre en état de décider de la politique à faire à leur égard. Le pays dégage une force politique, un Parlement, un gouvernement qui appliquent la politique choisie et au besoin l'imposent. Encore faut-il, pour que le système fonctionne, que le pays soit loyalement mis en présence des options et qu'une fois sa volonté exprimée, elle ait le dernier mot. On en revient toujours à l'action gouvernementale. Celle-ci sera facilitée d'ailleurs, si elle repose sur la décision populaire toujours présente, toujours informée. Evidemment, ce n'est pas le Parlement qui peut exécuter, agir. L'organe de l'action et parfois du combat, c'est le gouvernement.

Souvenirs de 36

L'Express. — Y a-t-il un exemple que le pouvoir politique, dans le cadre de la République parlementaire, ait réussi à dominer le pouvoir économique détenu par les capitalistes ?

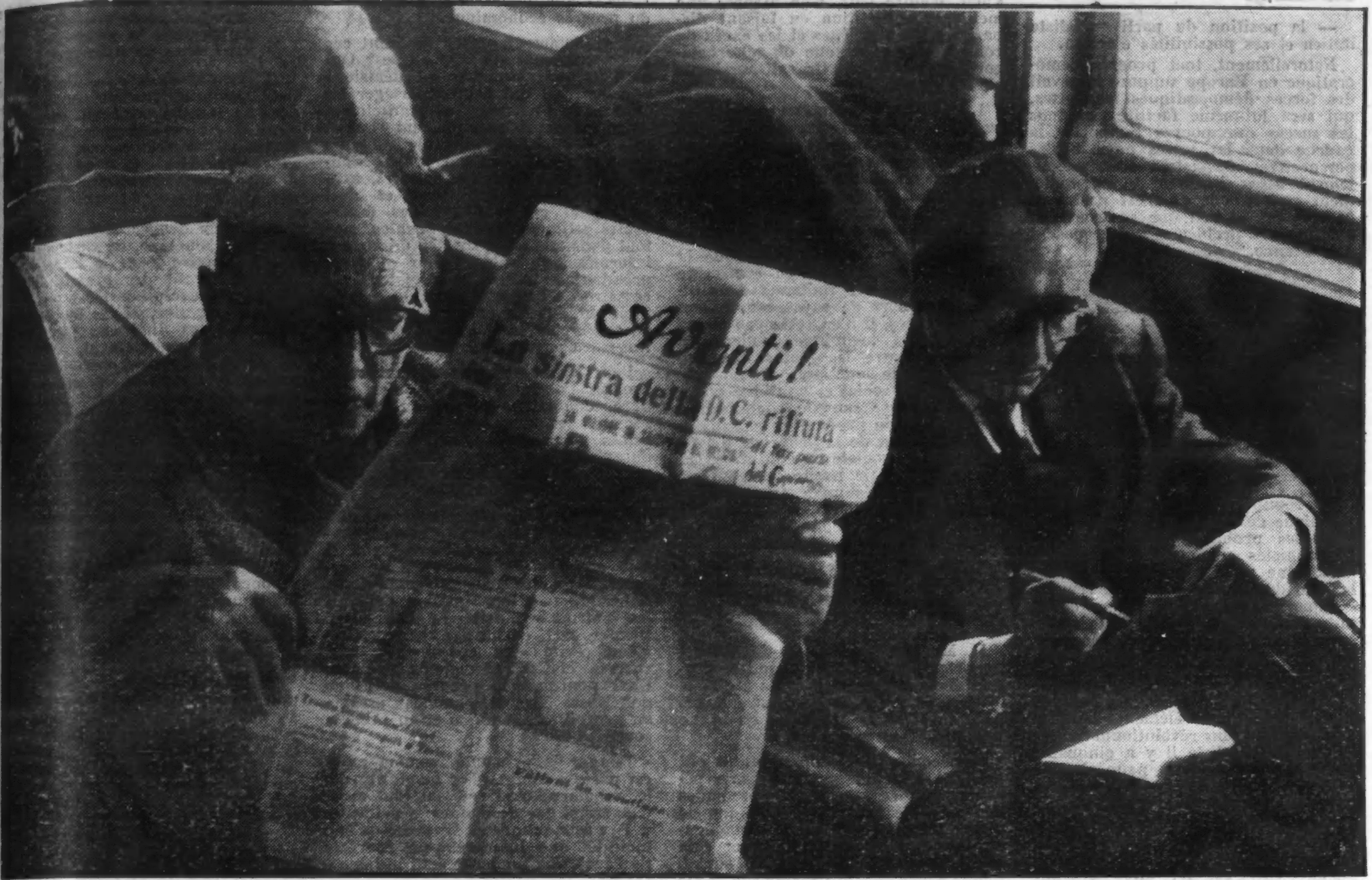
M. MENDÈS FRANCE. — Certainement. Dans les pays scandinaves, en Angleterre et même en France, à certaines époques, on a vu le pouvoir politique imposer des réformes profondes.

L'expérience du Front populaire de 1936 n'est pas aussi concluante qu'on le voudrait, car beaucoup des mesures prises alors ont été reprises ensuite par des artifices divers. Mais il y a une partie non négligeable des réformes de 1936 sur laquelle on n'est jamais revenu. On n'est jamais revenu sur les conventions collectives, le rôle reconnu aux organisations ouvrières, la sécurité sociale, l'impôt sur le revenu, etc. L'indépendance et la dignité du travailleur ont fait un immense progrès en 1936 et on n'est pas revenu là-dessus.

M. NENNI. — J'ai vécu en France en 1936 et je considère que le Front populaire a été un des plus grands événements de l'histoire politique. Il représentait un mouvement de fond qui a entraîné la majorité de la population française sur une voie nouvelle. Il a donné confiance au peuple dans sa force et ses possibilités et il eût pu aller très loin.

L'expérience a malheureusement sombré sur l'obstacle de la guerre d'Espagne, mais elle a amorcé un renouvellement de toute la société.

M. MENDÈS FRANCE. — Il y a eu une émancipation psychologique sur laquelle on n'est pas revenu.



(Henri Cartier-Bresson - Magnum)

DANS LE TRAIN PARIS-CALAIS
« Les progrès techniques ont-ils changé la nature des problèmes ? »

L'Express. — Cette expérience de 1936, que vous considérez comme un exemple de la domination du pouvoir politique sur les forces économiques, vous paraît-elle renouvelable aujourd'hui ?

M. NENNI. — Je ne pense pas qu'elle puisse se reproduire. D'abord, parce que la formule du Front populaire s'est usée, de 1936 à aujourd'hui, à travers toutes les vicissitudes qu'elle a connues dans différents pays. Ensuite parce qu'elle n'est possible que lorsqu'un parti gagne vraiment la confiance de tout un pays. C'est alors seulement qu'il peut effectuer des transformations révolutionnaires qui modifient la société non seulement au sommet, mais à la base. En 1936, c'est cela qui s'est produit.

Le « moindre mal » c'est le pire

M. MENDÈS FRANCE. — Il faut préciser pourquoi la situation politique, en ce qui concerne la possibilité d'un Front populaire, est très différente de ce qu'elle était en 1936.

Pour qu'une coalition politique soit solide et puisse gouverner efficacement, il faut que le centre de cette coalition — appelé, en fait, à exercer le pouvoir — soit puissant, le rôle des ailes étant de le supplémenter, de le cautionner d'un côté et de l'autre, de se faire, dans une certaine mesure, contrepoids. Lorsque Léon Blum gouvernait au nom du Front populaire, le parti socialiste était très fort. Il représentait la moitié de la coalition. Il était flanqué à droite par le parti radical, à gauche par le parti communiste, ce qui assurait un bon équilibre. Le centre de gravité était là où était le gouvernement.

Dans la situation actuelle, le schéma d'un Front populaire serait tout différent. Le parti communiste en serait l'élément le plus important, sa force dépassant à elle seule toutes les autres réunies. Dès lors, le centre de gravité de la coalition se trouverait entre les mains d'un élément extrême et non plus d'éléments du centre. Ceux-ci et à plus forte raison ceux qui sont à l'autre extrémité, redoutent une formation où ils seraient dominés, surclassés et conduits — peut-être — là où ils ne veulent pas aller.

Il faut donc que nous retrouvions une force propre plus grande et pour cela que nous ramenions à nous des hommes qui suivent aujourd'hui le parti communiste et lui apportent un appoint tellement important qu'il est devenu ce qu'il est.

Pourquoi ces éléments sont-ils venus gonfler le parti communiste ? Ce n'est pas, le plus souvent, pour des raisons de conviction doctrinale. Non. Ils sont allés au parti communiste parce que le comportement au gouvernement et à l'action des autres partis de gauche les a déçus. On en revient, là encore, à l'insuffisance et au manque de courage des gouvernements de gauche qui ont exercé le pouvoir au cours des dernières années.

Si les partis de la gauche non communiste sont en état de se reprendre et de ne plus céder à leurs faiblesses passées, on peut imaginer une meilleure évolution. Sinon, ils sont condamnés à disparaître, en tout cas à n'avoir jamais d'autre option que d'être ou bien des otages des formations de droite faisant une politique réactionnaire, ou les satellites du parti communiste qui travaille pour ses propres fins.

M. NENNI. — Le facteur principal, selon moi, de la décomposition de la IVe République française a été la tactique du « moindre mal » et du « moindre effort » suivie par la S.F.I.O. La recherche du moindre mal équivaut en effet souvent, et même presque toujours, à une « course au pire ». Comme l'expérience française l'a montré, elle implique une rupture avec les masses et conduit les socialistes à faire la politique de leurs adversaires de classe.

Si un gouvernement socialiste avait gouverné « socialiste », il aurait exercé une influence déterminante sur cette grande masse de la population qui n'est pas encore acquise à une conception militante de la vie, mais qui pourrait être orientée vers la gauche.

L'Express. — La gauche non communiste, au cours du XXe siècle, a eu trois fois sa chance de faire quelque chose : avec le Front populaire de 1936 et avec la Libération en France ; avec la victoire travailliste de 1945 en Angleterre. Vous avez dit tout à l'heure que l'expérience du Front populaire était le résultat non pas d'une action au sommet, mais d'un mouvement spontané à la base qui avait porté la gauche au pouvoir et lui avait permis de faire quelque chose. Comment pourrait-on recréer ce mouvement de base ?

M. NENNI. — Je crois que cela suppose l'existence d'un parti socialiste étroitement lié aux travailleurs, qui ne perde jamais le contact avec les masses populaires, qui soit fidèle à l'ensemble de sa doctrine, qui ne joue pas le jeu parlementaire du « moindre mal », qui ne cède jamais au conformisme et à l'opportunisme. Tout ce qu'on n'obtient pas par la lutte est presque sans valeur et comporte un risque de corruption qui détruit la force d'expansion d'un idéal ou d'un parti.

Quand je pense à la possibilité pour le socialisme italien d'accéder au pouvoir, je ne pense jamais à une petite opération de caractère parlementaire. Je pense à un mouvement de fond qui aurait la même signification que la victoire des forces populaires en France, en 1936, ou la première grande victoire du Labour Party en 1945.

En Europe, tout se tient

L'Express. — Mais comment créer un tel mouvement de masse?

M. NENNI. — Je pense qu'on peut et qu'on doit le créer par un effort de clarté, d'endurance et d'organisation. Et cela sera possible, à mon avis, lorsque nous aurons éloigné de l'Europe le spectre de la guerre et la réalité de la guerre froide. C'est une chose à laquelle j'attache une énorme importance et qui favoriserait également une évolution intérieure des pays communistes dans le sens démocratique.

M. MENDÈS FRANCE. — Je ne néglige pas l'importance des problèmes internationaux, mais la situation française reste à mon avis dominée par l'affaire algérienne. C'est elle qui passe avant tout et qui conditionne toute la vie du pays, non seulement la vie politique, mais la vie morale et psychologique.

M. NENNI. — Tout se tient, dans le petit continent qu'est l'Europe, et ce qui s'est produit en France depuis le 13 mai a évidemment éveillé de grands espoirs et suscité des velléités réactionnaires dans les milieux de la droite économique et cléricale italienne. Mais c'est précisément pourquoi je pense qu'une solution du problème allemand — qui entraînerait, selon moi, une nouvelle orientation de l'Allemagne unifiée, peut-être dans le sens de la social-démocratie — aurait une énorme répercussion sur tout l'Europe.

En tant que socialiste, j'estime qu'il y a trois positions qui dominent l'avenir du socialisme européen :

— la position du Labour Party et sa possibilité de revenir au pouvoir ;

— la position de la social-démocratie allemande et ses possibilités de renforcement, étroitement liées à la réunification de l'Allemagne ;

→

CROISIÈRE DE PAQUES

vers le soleil de la Méditerranée et de la Côte d'Azur soviétique
sur le « TRANSYLVANIA »

DE L'ALBANIE AU CAUCASE

VENISE - DELPHES - ATHENES - CONSTANTZA - BUCAREST - ODESSA - YALTA
SOTCHI - SOUKKOUM - ISTANBUL - TIRANA - DUBROVNIK - VENISE

16 JOURS, DU 21 MARS AU 5 AVRIL

...L'ITINERAIRE LE PLUS PASSIONNANT
...LA CROISIERE LA MOINS CHERE

Classe touriste	980 francs	PRIX
Classe cabine	1.670 francs	(nouveaux francs)
Première classe	2.210 francs	Excursions comprises

« CROISIERES DE FRANCE »
2, rue du 29-Juillet - PARIS (1er) - Téléphone : RIChelieu 43-90
et dans toutes les agences de voyages françaises
C'est une organisation DUBREUIL

→

— la position du parti socialiste italien et ses possibilités d'action.

Naturellement, tout progrès démocratique en Europe suppose le réveil des forces démocratiques françaises, qui sera lui-même facilité par tous les succès que pourra remporter la gauche dans les autres pays. Si les perspectives françaises sont actuellement assez sombres, il est également certain que ce n'est pas dans la voie du 13 mai que se trouve la solution des problèmes qui se posent à la France.

Les progrès techniques

L'Express. — Estimez-vous que les progrès techniques des vingt dernières années aient changé la nature des problèmes sociaux ? Pensez-vous qu'ils favorisent la prise du pouvoir par les communistes ou, au contraire, qu'ils jouent en faveur du socialisme démocratique ?

M. Nenni. — Le développement technique de la société a évidemment posé des problèmes nouveaux, aux communistes comme aux socialistes. Mais je ne crois pas qu'il ait changé le fond du problème ni qu'il remette en question la notion même de la lutte des classes et de la lutte socialiste pour la conquête du pouvoir.

M. Mendès France. — Pardon ! Je crois qu'il y a une situation nouvelle et jusque dans la conception du socialisme. Un des éléments les plus explosifs, les plus révolutionnaires de la pensée socialiste il y a cinquante ans, était l'idée de la paupérisation — paupérisation absolue croissante, paupérisation relative croissante.

Aujourd'hui, les progrès techniques, le spectacle qu'ils donnent chaque jour à tous (même à ceux qui n'en profitent aucunement) est tel que personne ne croit plus au vieux mythe, et le problème se pose sur des bases modifiées.

Il s'agit, d'une part, d'augmenter massivement le volume des richesses produites, et le plus rapidement possible. On sait maintenant que l'on peut agir utilement dans ce sens. Il s'agit, d'autre part, d'en assurer une meilleure répartition en faisant disparaître les privilèges et les excès de consommation de telle ou telle catégorie de personnes. On sait aussi que c'est possible.

La pensée économique a fait des progrès immenses avec Keynes et après lui. La gauche sait maintenant qu'il existe des moyens, qu'on les a déjà essayés, dans une mesure limitée, certes, mais significative. Elle doit en tirer une conviction beaucoup plus vigoureuse et optimiste.

M. Nenni. — S'il est vrai que la thèse de la paupérisation croissante ne peut plus être soutenue dans un certain nombre de pays économiquement avancés, il n'en reste pas moins vrai que la technique moderne a concentré entre les mains de ceux qui en ont le monopole un pouvoir économique, social et politique qu'on ne peut briser sans la socialisation des moyens de production et sans la transformation de la propriété privée en propriété sociale ou collective. On retrouve donc le même antagonisme dans les sociétés modernes actuelles que dans les sociétés du XIXe siècle entre les forces économiques et les forces politiques de gauche.

L'évolution moderne

M. Mendès France. — Ce qui est important, je crois, c'est que le progrès économique, le progrès social et le progrès politique ne sont que les trois faces d'un ensemble qu'on ne doit pas dissocier.

Les économistes contemporains ont constaté en effet que, dans une période donnée — disons quelques années — le progrès économique ne peut s'effectuer que s'il y a augmentation de la consommation, et cela implique aussi le progrès social. Réciproquement, le progrès social est un moteur, un stimulant, qui rend nécessaire l'amélioration constante de la production et de la productivité. De sorte que le progrès social n'est pas seulement un besoin moral exigé par notre sens de l'équité, par des sentiments de justice et d'humanité : il est devenu un élément indispensable — à la fois la fin et le moteur — du progrès économique.

Mais comment mener de front ces deux exigences du XXe siècle ? Qui peut et doit prendre les décisions nécessaires ? Qui peut départager les tendances parfois contradictoires entre ceux, par exemple, qui veulent investir plus pour obtenir plus de production, et ceux qui veulent donner plus aux réformes sociales, à la consommation ? Qui peut et doit choisir et commander ? Les démocrates estiment que les peuples, surtout dans nos pays, sont suffisamment informés et évolués pour pouvoir prendre eux-mêmes les décisions nécessaires. C'est un élément de la paix intérieure, de la paix civile, que de laisser finalement les grands arbitrages au pays lui-même.

Pour les hommes de la gauche, le progrès politique signifie qu'en matière économique comme en matière sociale, les décisions doivent être prises librement, selon des procédures démocratiques. Ce sont ces procédures qui, en définitive, orienteront le mieux l'évolution.

Cela ne veut pas dire que cinquante et un individus auront toujours raison contre quarante-neuf. Il leur arrivera de commettre des erreurs. Mais, sur une longue période, il semble que leur instinct collectif les entraînera dans le bon sens. D'autre part, l'arbitrage du pays lui-même évite des convulsions, des guerres civiles, des chocs brutaux. C'est pourquoi le progrès politique doit aussi être constamment associé au progrès économique et au progrès social.

Donner la primauté, comme on y est parfois enclin, à ce qu'on appelle le « social », c'est souvent tout aussi dangereux que de donner la primauté à l' « économique ». C'est là qu'une lucidité, une interprétation correcte de l'évolution moderne sont indispensables.

Le Marché commun

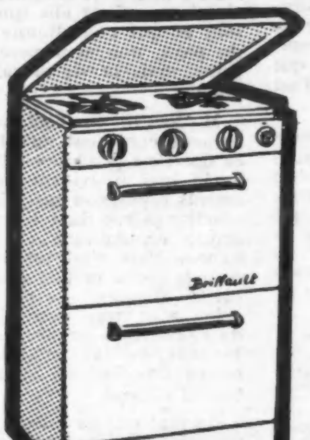
L'Express. — Pensez-vous que l'entrée en vigueur du Marché commun — qui va rendre chaque pays plus sensible à ce qui se passe dans les autres — doive favoriser ou défavoriser une évolution vers la gauche en Italie, en France, en Allemagne ?

M. Mendès France. — Personne ne peut savoir aujourd'hui ce que donnera le Marché commun. Pour l'instant, il est orienté par des technocrates — j'emploie ce mot sans aucun sens péjoratif — et il est impossible de dire quelle orientation ils lui donneront.

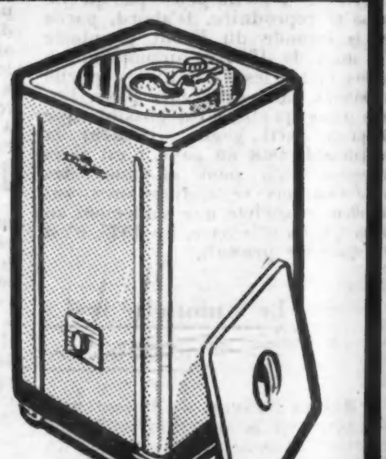
Il y a un danger certain : la création, déjà amorcée, de cartels qui risquent de faire jouer le Marché commun au profit des grands intérêts. Mais cette évolution n'est pas inévitable ni certaine. Si les forces démocratiques des différents pays savent se placer concrètement, techniquement, objectivement devant les nouveaux problèmes du Marché commun, sans sectarisme et sans démagogie ; si les partis de gauche savent se concerter rapidement pour tenter d'obtenir partout des politiques coordonnées et parallèles, alors, on peut voir évoluer le Marché commun dans le sens du progrès. Le Marché commun peut être utilisé demain par les cartels comme par les forces populaires. Les premiers ont pris de l'avance, mais nous ne devons pas renoncer à jouer le jeu au profit d'une politique démocratique efficace. En tout cas, on n'a pas le droit de dire, dès aujourd'hui « C'est forcément mauvais » ou « C'est forcément bon ».

M. Nenni. — Nous avons, pour notre part, donné un avis favorable au principe d'un vaste marché européen. Mais nous avons dit aussi que nous n'avions aucune confiance dans les forces politiques et économiques qui se trouvent actuellement à la tête des pays qui font cette expérience. En effet, à peine ouvert, le Marché commun devient déjà un terrain d'expérience sur lequel les intérêts ouvriers sont sacrifiés à l'expansion capitaliste.

Etant le pays le plus faible de l'Europe des Six, économiquement, l'institution du Marché commun nous pose des problèmes très particuliers. Tout d'abord, il nous faut lutter pour transformer chaque progrès technique en progrès social et empêcher que les



ARTS MÉNAGERS 59



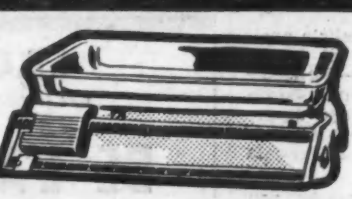
CUISINIÈRE 2 feux, tous gaz. Façade tôle et côtés fonte émaillée blanc. Grand four à circulation avec thermostat **29.000**

MACHINE A LAVER « SAMARYS », semi-automatique, émail vitrifié, lavage par houleur, chauffage multigaz, pompe de vidange, essorage centrifuge, rendement : 3 à 4 kg de linge sec. *En démonstration.*
Haut. 82, larg. 48, pro. 48 .... **63.000**
La même, avec essorage à rouleaux. **59.000**

Samaritaine

BASSINE A FRITURE alu poli, le couvercle sert de plat, panier fil étamé. Diam. 26 .... **895**

CAFETIÈRE 6 tasses, haut alu poli, verseuse porcelaine à feu (fabrication SALAM) **950**



BALANCE de ménage, force 5 kg, plateau nickelé, socle laqué **3.900**

BALAI-ÉPONGE lave sans effort. Sans manche **790**
Jeu de 2 éponges **375**

Coquelle

COQUELLE fonte émaillée « LE CREUSET », cocotte conçue par la Compagnie de l'esthétique industrielle Raymond Lœwy et éprouvée par Raymond Olliver. L'élégance de la « Coquelle » lui vaut de passer directement du feu sur la table où les mets resteront chauds. Ses anses en plastique spécial résistent à la chaleur du four. Vert, pamplemousse, turquoise. Contenance : 3 l. 5 ..... **3.700** 4 l. 5 ..... **3.900**

(Henri Cartier-Bresson - Magnum)

L'EMBARQUEMENT POUR L'ANGLETERRE
« Allons préciser les vues d'avenir avec Bevan... »

ouvriers fassent les frais du rééquilibre de la production à l'échelle européenne.

C'est ce qui se passe déjà dans le Borinage, comme en Italie, où l'ouverture du Marché commun a déjà provoqué une aggravation du chômage. Il est très beau d'envisager pour l'avenir de meilleures conditions de vie. Mais il faut aussi vivre chaque jour, et chez nous, comme dans le Borinage, les ouvriers défendent leur droit à la vie.

M. MENDÈS FRANCE. — Je crois qu'il serait très important que les partis de gauche des pays du Marché commun, d'une manière ou d'une autre, se concertent rapidement sur ce que chacun d'eux doit proposer dans son propre pays pour faire face aux problèmes soit nationaux soit collectifs qui découlent du Marché commun. Si l'on constatait demain que les partis de gauche italiens, français, allemands, belges, néerlandais, etc., étaient d'accord sur un programme commun pour faire face aux difficultés sociales et économiques résultant du Marché commun, cela serait presque irrésistible et la position de chacun d'eux en serait renforcée.

M. NENNI. — Nous avons pris une initiative dans ce sens à notre congrès de Naples en demandant que les partis socialistes de la « Petite Europe » examinent ensemble les problèmes que pose le Marché commun. Il est évident que les solutions ne peuvent pas être purement nationales et doivent être cherchées sur le plan international.

L'affaire du siècle

M. MENDÈS FRANCE. — Je crois qu'il y a un autre problème sur lequel les partis de gauche européens devraient adopter une attitude commune, car il est d'une importance capitale pour l'avenir des démocraties occidentales : celui des pays sous-développés.

M. NENNI. — C'est, en effet, le grand problème de notre siècle, celui qui commande le destin de l'Occident et de l'Europe. Si une Europe moderne et mieux organisée pouvait exercer une influence déterminante en Afrique et dans les pays sous-développés d'Amérique du Sud et d'Asie, elle pourrait sans doute retrouver le rôle mondial qu'elle a perdu avec le réveil des peuples autrefois soumis à la colonisation et à l'impérialisme européens.

Et je crois que l'Europe peut encore animer une politique à l'égard des pays sous-développés, en particulier à l'égard du monde arabe, où son action est encore paralysée, malheureusement, par les contradictions qu'entraîne la survivance des intérêts et des préjugés colonialistes.

M. MENDÈS FRANCE. — Nous assistons aujourd'hui, à l'échelle mondiale, à quelque chose d'absolument comparable à ce qu'on appelle à l'intérieur d'un pays la lutte des classes. Il y a, d'une part, un certain nombre de pays évolués qui continuent à progresser ; de l'autre, une multitude de pays défavorisés qui sont dans une situation matérielle généralement effroyable, et où près des deux tiers de la population mondiale continue à ne pas manger à sa faim. Et ces pays, loin de progresser, fût-ce lentement, régressent, ou en tout cas piétinent.

L'écart entre le peloton des pays évolués et la masse des pays arriérés ne se comble pas peu à peu comme beaucoup le croient : il s'accroît sans cesse. Là, on assiste vraiment à un phénomène de paupérisation croissante.

Une telle situation est explosive et ne saurait durer plus de quelques années. Il n'est pas possible, à la longue, que coexistent des îlots de prospérité et une masse dont la situation sera de plus en plus arriérée.

A cela s'ajoute un nouvel élément psychologique : les peuples qui ont accepté longtemps cette situation misérable sans se révolter ne l'acceptent plus aujourd'hui, tout simplement parce qu'ils en ont pris conscience. Après tout, les plus misérables, les plus asservis à l'intérieur de nos pays ont accepté très longtemps leur condition. Mais, à partir du XIX[e] siècle, ils ne l'ont plus acceptée et ils ont cherché à s'émanciper par la révolte ou par la loi, ou par les deux moyens associés.

De même que les hommes du progrès, les formations de gauche, ont imaginé à l'intérieur de nos pays des mécanismes permettant une meilleure distribution des richesses (et, par conséquent, du pouvoir), de même, sur le plan international, nous devons imaginer des mesures du même ordre.

Si les pays les plus avancés acceptaient demain de consacrer 2 ou 3 % de leur revenu national à aider les pays défavorisés, ce qui serait une charge supportable (la France fait plus que cela, au total, pour ses pays sous-développés), si un tel effort collectif était décidé, cela permettrait de conduire peu à peu les pays arriérés vers le progrès.

Si le monde occidental ne prend pas une initiative à cet égard — et c'est aux partis de gauche qu'il appartient de la suggérer — les offres spectaculaires faites par le monde soviétique seront inévitablement acceptées par les pays sous-développés.

S'il devait y avoir demain, dans ce domaine, entre l'Est et l'Ouest, une compétition ardente, je dirais presque « Tant mieux ! ». Car il s'agira cette fois d'une rivalité pacifique, pour le bien de tous les peuples, qui serait un élément de paix au lieu d'être une cause de tension accrue.

M. NENNI. — A condition, bien entendu, de mener une lutte ouverte contre toute forme de colonialisme, d'expansion militaire ou d'exploitation économique. Si l'on ne partait pas de là, toute tentative dans ce sens serait vaine. C'est une tâche d'une grande importance qui est confiée historiquement aux partis et aux forces sociales qui n'ont jamais lié leur sort aux intérêts colonialistes ou impérialistes.

L'Express. — Il est temps de se préparer pour notre voyage à Londres. La suite de cette discussion, les perspectives d'avenir, vont pouvoir être précisées entre vous-même et M. Aneurin Bevan (retenu chez lui par une forte grippe) dans nos prochains entretiens.

(World copyright « L'Express », représenté par « Mondial Press ». Toute reproduction, même partielle, interdite sauf accord écrit.)

Prochain numéro :

La rencontre de MM. Nenni, Bevan et Mendès-France en Angleterre

Une voiture sous la main...
mais pas sur le dos !
avec une auto louée, sans chauffeur, à la
S.A.L.A.M
Les frais ne courent que lorsque l'on roule
PAS DE FRAIS D'ENTRETIEN, D'ASSURANCE, DE GARAGE, PAS DE DEPRECIATION DE VOITURE, PAS D'IMMOBILISATION DE CAPITAL
toujours le modèle que vous voulez
et SEULEMENT quand vous le voulez
LOCATIONS DE COURTE DUREE et ABONNEMENTS
13, rue Magdebourg (16[e]) - Métro Boissière - Tél. POIncaré 38-58 et 37-94

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

TOKYO

● Les Japonais accueillent poliment le maire de Berlin, mais attendent impatiemment un autre Allemand : Alfred Krupp.

LE maire de Berlin-Ouest, M. Willy Brandt, qui effectue actuellement une tournée à travers le monde pour expliquer la position de l'Allemagne de Bonn dans la crise de Berlin, vient de s'arrêter trois jours au Japon. Averti des coutumes orientales par un télégramme de l'ambassade allemande de Tokyo, il avait laissé sa femme derrière lui, aux Etats-Unis, pour donner un caractère plus officiel aux rencontres qu'il doit avoir en Asie. Il aborde en effet la partie la plus délicate de son voyage.

Au Japon, en Birmanie, à Ceylan, en Inde, il aura affaire, en effet, à des « neutres » ou à des « neutralistes » qui souhaitent qu'on en finisse au plus vite avec l'imbroglio allemand, considéré comme dangereusement explosif.

A Tokyo, où les préoccupations économiques dominent, on estime qu'une solution doit intervenir rapidement — qu'elle soit soviétique, occidentale ou de compromis — *« pour le bien des affaires, sinon pour celui des Allemands »*.

Les Japonais sont trop civilisés pour l'avoir fait sentir à leur visiteur allemand. Ils l'ont accueilli très chaleureusement. Le premier jour, la presse a consacré de longues colonnes en première page à la biographie du maire de Berlin et la radio a beaucoup joué « Lily Marlène ». Le second jour, cependant, M. Brandt était déjà relégué à la seconde page. Le troisième, il n'était plus question de lui, bien qu'il fût encore à Tokyo, son avion ayant été retardé de 24 heures. De ses interlocuteurs japonais, M. Brandt n'a pu obtenir que la promesse d'un « soutien moral ».

Les dirigeants japonais avouent aisément qu'ils attendent avec beaucoup plus d'impatience la visite d'un autre citoyen allemand avec lequel ils parleront d'affaires plus « sérieuses » : M. Alfred Krupp, qui doit arriver d'Essen dans la seconde quinzaine de mars.

(U.P.)

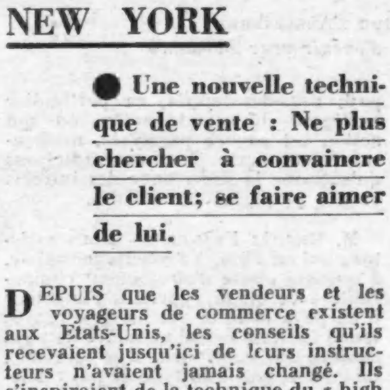
M. WILLY BRANDT (1)
Un compatriote plus important.

(1) A son passage à Honolulu.

NEW YORK

● Une nouvelle technique de vente : Ne plus chercher à convaincre le client; se faire aimer de lui.

DEPUIS que les vendeurs et les voyageurs de commerce existent aux Etats-Unis, les conseils qu'ils recevaient jusqu'ici de leurs instructeurs n'avaient jamais changé. Ils s'inspiraient de la technique du « high pressure selling » (la vente à « haute pression ») : nouer la cravate autour du cou du client, empaqueter d'office son vieux costume pendant qu'il essaie le neuf, coincer le pied dans la porte d'entrée, jeter tout de suite une poignée de farine sur le tapis pour pouvoir démontrer les qualités de l'aspirateur, etc.



(U.P.)

L'AMIRAL RADFORD
Des conclusions inattendues.

La « science des motivations » — qui a déjà bouleversé la publicité américaine en l'orientant vers l'exploitation des désirs et des peurs inconscients du public — est en train de révolutionner également les techniques de la « vente directe ». Les spécialistes ont découvert, en effet, que la vente « à basse pression » (« low pressure selling ») pouvait être infiniment plus efficace que les vieilles méthodes d'intimidation du client.

Dans une récente conférence, le spécialiste Mercer Francisco a expliqué pourquoi :

« Pour que la personne contactée se transforme en acheteur, il faut qu'il se produise en elle un changement. Or, les gens résistent farouchement au changement lorsqu'on les y exhorte. Ils y cèdent volontiers, en revanche, lorsqu'ils ont le sentiment de désirer eux-mêmes ce changement.

« Le vendeur averti doit donc établir une communication à double sens entre lui-même et le client. Lorsqu'on fournit certains éléments à une calculatrice électronique, elle réagit d'une façon déterminée. Dans l'acte de vendre, le vendeur se comporte comme le manipulateur et le client comme la machine électronique : aux « bonnes paroles », il réagira par la « bonne réponse », c'est-à-dire l'achat. »

Pour obtenir cette réaction favorable, il faut jouer, selon M. Francisco — qui invoque ici la psychanalyse — sur le désir de tout individu « d'être aimé ».

« Combien de gens y a-t-il dans le monde, depuis les balayeurs jusqu'aux directeurs, qui ont le sentiment de n'être pas aimés, pas compris, pas estimés à leur valeur... Arrive un vendeur qui leur sourit, cherche à leur plaire, les considère comme importants (et ils le sont, en effet, pour lui), écoute leurs doléances, leur offre une épaule sur laquelle pleurer, sympathise avec eux, bref les aime — du moins le croient-ils. Ils l'aiment donc à leur tour et le manifestent en achetant ce qu'il leur propose. Ce n'est vraiment pas plus compliqué que ça. »

Une difficulté, cependant, pour les vendeurs : la dépréciation du langage parlé comme instrument de vente, due à la saturation publicitaire des programmes de radio et de télévision. Le public a appris à « ne plus entendre » certaines phrases.

M. Francisco cite la thèse de Ruesh et Kees sur *« la communication non verbale »* :

« La commercialisation des moyens de communication de masse a conduit à une dépersonnalisation des relations humaines et à une glorification des clichés et des slogans. L'oreille humaine, dans une dernière réaction de défense, s'est habituée à isoler et à éliminer un nombre considérable de messages verbaux qui sortent des haut-parleurs, avec la même énergie qu'elle mettait autrefois à entendre ce qui se disait. »

● Un comité d'experts recommande l'extension de l'aide militaire au détriment de l'aide économique.

« MOINS *d'aide économique, davantage d'aide militaire.* » Telles sont les recommandations du comité d'experts créé par le président Eisenhower pour étudier les moyens d'adapter le programme américain d'aide à l'étranger à l'offensive économique soviétique dans les pays sous-développés. Après avoir parcouru l'Europe, le Moyen-Orient, l'Extrême-Orient et l'Asie du Sud-Est, les membres du comité — des généraux et des banquiers — ont conclu que l'effort principal devait porter sur l'aide militaire aux pays de l'O.T.A.N., les besoins économiques des pays n'étant pas alliés à l'Amérique devant passer au second plan.

Ces conclusions ont jeté la consternation parmi les diplomates du Département d'Etat qui avaient précisément suggéré la création de ce comité. Ils craignent que la personnalité de ses membres les plus influents — le général William Draper, l'amiral Arthur Radford — n'incite le président Eisenhower à suivre des recommandations qui vont à l'encontre de tout ce qu'ils savent des résultats du programme d'aide américain.

Ils font remarquer que l'aide soviétique aux pays sous-développés est déjà supérieure à celle des Etats-Unis. Alors que l'Amérique y a consacré l'année dernière 400 millions de dollars (200 milliards de francs), les Russes en ont dépensé 550 millions (275 milliards de francs).

Moins importante, l'aide américaine est aussi moins efficace. Selon les experts du Département d'Etat, l'aide militaire aux pays du Moyen-Orient, de l'Extrême-Orient et du Sud-Est asiatique a souvent été plus nuisible qu'utile. Sauf en Turquie, elle a conduit à la création de forces sans valeur militaire et que les pays n'ont pas les moyens d'entretenir.

L'armée du Sud-Vietnam devrait être réduite d'un tiers pour correspondre aux possibilités économiques du pays. L'importance excessive des forces militaires du Pakistan est un facteur essentiel de l'inflation qui ruine son économie. Quant à la Chine nationaliste, on peut se demander à quoi lui sert de maintenir sur pied une armée de 113.000 hommes pour dix millions d'habitants, soit plus que l'Angleterre pour cinquante millions d'habitants.

(A.P.)

GOERING ET Mme GOERING (1)
Victime du nazisme.

Pour faire échec aux propositions du « Comité Draper », le sénateur démocrate Kennedy et le sénateur républicain Cooper viennent de proposer que le Canada, l'Angleterre, l'Allemagne occidentale, le Japon et les Etats-Unis étudient conjointement la situation de l'Inde — dans le cadre de sa rivalité économique avec la Chine — afin de déterminer dans quelle mesure ils pourraient lui accorder une assistance accrue.

BONN

● Mme veuve Gœring réclame les biens de son mari, « victime du nazisme ».

LA veuve du maréchal Hermann Gœring, Mme Emma Gœring (65 ans), réclame à la justice allemande la restitution de biens estimés à 240 millions de francs, qui avaient été confisqués par les alliés au lendemain de la guerre. Motif : le fait que Gœring ait été « démissionné » par Hitler dans les derniers jours de la guerre lui donne droit à la qualité de « victime du nazisme ».

L'affaire sera plaidée dans quelques semaines à Berlin. Le représentant du gouvernement de Bonn, le Dr Alwin Hardtke, a préparé un mémorandum de 68 pages pour justifier le rejet de la demande de Mme Gœring.

(Suite en page 29)

(1) Le Jour de leur mariage, en 1935.

14 AU 29 JUIN
FOIRE
internationale
de
BORDEAUX
GRANDE SEMAINE DE LA MACHINE AGRICOLE
DU 21 AU 29 JUIN

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● ***Sélectionné*** huit accessoires ménagers pour son service Achats directs. (Voir p. III.)

● ***Choisi*** quinze modèles de haute-couture pour vous donner, d'un coup d'œil, la synthèse de la mode de printemps.

Dure semaine de tentation pour les femmes, si elles ont à la fois besoin de matériel pour leur maison et « plus rien à se mettre »... (Voir pp. IV, V, VI, VII.)

● ***Apprécié*** au Salon des Arts ménagers, une idée ingénieuse pour faciliter l'utilisation ménagère du charbon : le distributeur automatique.

L'appareil, situé de préférence dans l'immeuble, sinon chez les négociants, contient, soit du charbon en vrac, soit du charbon conditionné en sacs de papier.

Il suffit de glisser un jeton, à acheter chez la concierge de l'immeuble ou chez le marchand, pour pouvoir se réapprovisionner chaque jour en s'imposant le minimum de manipulation.

Le principe du distributeur collectif élimine le problème du stockage particulier. Il faut souhaiter qu'il dépasse rapidement le stade du matériel d'exposition. (Stand des Charbonnages de France.)

● ***Trouvé*** un excellent ciré noir, élégant, bien coupé, et commode à cette saison, pour un prix raisonnable : 16.900 fr. (Marie-Martine Junior, 78, rue des Saint-Pères.)

● ***Sauvé*** une soirée pour laquelle elle n'avait rien à mettre, avec un petit chandail de jersey noir décolleté, bordé de satin, que l'on peut porter sur une jupe droite ou avec une jupe large. Il y a plusieurs formes de décolletés bien au point. (4.900 fr., chez Corolles, 7, rue de Sèvres.)

● ***Essayé*** la nouvelle margarine « Plauta », dite margarine au lait. Elle l'a trouvée légère et fine. Donnée à un estomac qui supporte mal le beurre cuit, particulièrement dans les omelettes et les « crèmes-beurre » de certains gâteaux tels que les mokas, il s'en est bien trouvé.

● ***Appris*** que l'Ecole de la Métallurgie de Lyon s'est partiellement spécialisée dans le « rattrapage » des jeunes garçons qui s'étaient fourvoyés dans le secondaire, et les reconvertit, en une ou plusieurs années, au niveau du baccalauréat technique. Ce baccalauréat leur permettra de se présenter au concours d'entrée de la plupart des écoles d'ingénieurs.

● ***Vu*** « Mensonges », le premier film éducatif réalisé par l'Ecole des Parents, et commercialisé. Réalisé pour le grand public par un metteur en scène professionnel : J.-P. Le Chanois, avec des conseillers spécialistes et des acteurs non professionnels, le film présente en trois sketches trois types de « mensonges » qui semblent anodins aux parents, mais qui mettent les enfants dans des situations si fausses qu'elles peuvent provoquer un vrai déséquilibre. (Le film passe en complément d' « Asphalte », en soirée seulement, dans les salles d'exclusivités.)

● ***Noté*** que se dérouleront au mois de mai, pour la troisième fois, les épreuves d'admission... spéciale en faculté pour les non-bacheliers.

Cette possibilité d'études supérieures peut être fort intéressante pour ceux qui reprennent des études abandonnées pour diverses raisons, ou qui n'avaient pas eu la possibilité de les continuer au-delà du certificat d'études, et qui ont pu, par un travail personnel, accéder à un niveau général supérieur.

Il y a un examen par faculté. Les épreuves sont du niveau de la première ou de la seconde partie du baccalauréat. Les candidats doivent être âgés de 21 ans s'ils ne se sont jamais présentés au baccalauréat, de 25 ans s'ils ont déjà échoué à la première ou à la seconde partie.

Après deux échecs à l'examen spécial, les candidats sont définitivement éliminés. (Inscriptions du 16 mars au 18 avril, au secrétariat de chaque faculté.)

(Modèle Dior. Photo Dambier)

LES ARTS MENAGERS EXPOSENT, LES COUTURIERS PROPOSENT

Mais peut-on avoir de l'eau chaude et un tailleur ?

MAISON

Premier confort : l'eau chaude

● *Une bouilloire revient plus cher qu'un chauffe-eau.*

L'EAU chaude courante est un élément primordial de confort. Son problème est étroitement lié à celui de l'hygiène et du travail ménager. Il se pose pour tous ceux dont le logement n'est pas alimenté directement en eau chaude par la chaudière de l'immeuble, c'est-à-dire pour l'immense majorité des Français.

Quelle que soit la nature du chauffe-eau utilisé, le prix de revient de l'eau chaude qu'il donnera sera toujours inférieur à l'eau chaude chauffée en bouilloire sur un réchaud.

Le choix d'un chauffe-eau est déterminé à la fois par des questions de convenances personnelles, de place disponible et de combustibles utilisables. Les chauffe-eau se divisent en trois grandes catégories :

- Réservoirs branchés sur appareil de chauffage.
- Appareils à gaz.
- Appareils électriques.

1 RÉSERVOIRS BRANCHÉS SUR UNE INSTALLATION DE CHAUFFAGE

Dans les appareils communément appelés « ballons d'eau chaude », la production d'eau chaude est assurée à partir de l'installation de chauffage des locaux, ou de la cuisinière à feu continu, quel que soit le combustible utilisé, bois, charbon, mazout.

Ce procédé est le plus économique pour avoir de l'eau chaude en permanence, la consommation de combustible supplémentaire étant minime puisque, de toute façon, la chaudière (ou la cuisinière) chauffe le circuit d'eau des radiateurs.

AVANTAGES : Réserve d'eau chaude permanente.

Dépense pratiquement nulle.

INCONVÉNIENTS : Réservoir calorifugé encombrant lorsque la chaudière n'est pas placée au sous-sol.

Obligation d'allumer la chaudière ou la cuisinière en été pour le seul chauffage de l'eau.

● A NOTER : Dans les maisons de campagne où la cuisinière fonctionne en permanence été comme hiver, dans les installations de chauffage central à combustibles souples (gaz ou mazout), ce procédé classique de chauffage de l'eau est à recommander en raison de son économie.

2 LES TROIS CATEGORIES D'APPAREILS A GAZ

Les chauffe-eau instantanés

Le chauffe-eau instantané fournit en permanence de l'eau chaude à 45° environ, sans limitation de la consommation au fur et à mesure de son puisage, l'eau circulant dans des serpentins chauffés par le gaz.

Ce genre d'appareil, dont la capacité varie de 5 à 10 litres-minute, peut alimenter successivement trois postes d'eau, tels que : évier, lavabo, bidet ou douche et lavabo, à condition que la longueur de la tuyauterie entre les divers postes ne dépasse pas 5 mètres.

AVANTAGES : Installation facile par simple raccordement des conduites de gaz et d'eau.

Pas de nécessité de tuyau d'évacuation de gaz brûlés.

INCONVÉNIENTS : Utilisation restreinte.

● A NOTER : Les chauffe-eau instantanés modernes sont toujours munis d'un dispositif de sécurité et sont adaptables à tous gaz (de ville, butane, propane).

Quelques prix

Le prix d'un chauffe-eau instantané varie de 15.000 à 30.000 francs en fonction de son débit, des perfectionnements des dispositifs de sécurité et de la hotte absorbante vendue (ou non) avec l'appareil (Vésugaz, 5 litres-minute à 40° : 16.300 francs, équipé au gaz de ville. — Le Bayard, 8 litres-minute à 50° : 27.800 francs. — Le Régent, 4 litres-minute à 50°, équipé d'une valve automatique à régulateur de pression, 30.000 francs.)

Les chauffe-bain instantanés

Le chauffe-bain instantané n'est pas autre chose qu'un très puissant chauffe-eau dont il possède les mêmes caractéristiques.

AVANTAGES : Peut alimenter plusieurs postes dont une baignoire.

INCONVÉNIENTS : Installation difficile demandant des conduites de gaz suffisamment importantes pour alimenter 20 becs et la construction d'une évacuation obligatoire pour les gaz brûlés. (Prix : chauffe-bain de 45.000 à 55.000 francs environ.) —

Les chauffe-bain à accumulation au gaz

Les chauffe-bain à accumulation fonctionnant au gaz sont des réservoirs calorifugés dans lesquels le chauffage de l'eau et son maintien à la température voulue sont assurés par veilleuse et thermostat.

AVANTAGES : Réserve d'eau très chaude (en une heure 100 litres d'eau froide sont portés à 90°) pouvant alimenter un grand nombre de postes d'eau.

Existe en plusieurs capacités, avec brûleurs spéciaux pour tous gaz.

Conduite normale pour brûleur à 5 becs suffisante.

Possibilité d'alimentation par réservoirs de grenier à défaut d'eau sous pression (ce dernier avantage est précieux à la campagne).

INCONVÉNIENTS : La quantité d'eau est limitée à la capacité du réservoir. Un tuyau d'évacuation de gaz brûlés est nécessaire. (Prix : réservoir 100 litres, 78.000 fr. Chauffe accélérée. Thuel.)

A noter

Au Salon des Arts ménagers, qui ouvre ses portes, le Gaz de France a adopté pour son stand 1959 le thème de « l'Abondance et les débits illimités des appareils de production d'eau chaude par le gaz ». Tous les renseignements y sont donnés aux visiteurs intéressés par cette question.

LA NOUVEAUTÉ DU SALON : Un chauffe-eau instantané au gaz, existant en sept coloris différents.

Prix : 25.900 fr. + 1.800 fr. pour la couleur, modèle Perlia, stand D, 24 B, grande nef.

(La semaine prochaine : les appareils électriques.)

RECETTES

● CORDON BLANC

Pommes de terre meringuées

Préparation : 25 minutes.
Cuisson : environ 7 minutes.
6 pommes de terre moyennes.
2 œufs.
1 cuillerée à café de sel.
Poivre.
1 cuillerée à café de poudre à lever.
4 cuillerées à bouche de farine.
1 gousse d'ail.
Un peu d'huile.

Vous pelez les pommes de terre et vous les essuyez soigneusement. Puis vous les râpez ou vous les passez à la moulinette. Ensuite, vous les séchez le mieux possible dans un torchon.

Vous les mettez dans une terrine et vous ajoutez les jaunes d'œufs, la farine, le sel, le poivre, la gousse d'ail écrasée et la poudre à lever. Mélangez bien le tout.

D'autre part, vous battez les blancs d'œufs en neige très ferme, Et vous faites chauffer un peu d'huile dans la poêle.

Quand l'huile fume, vous laissez tomber dedans, par cuillerée à dessert, votre préparation, chaque cuillerée étant au préalable passée dans le blanc d'œuf.

Vous faites dorer sur toutes les faces à feu modéré, et vous servez chaud.

Ces boulettes peuvent être présentées seules, ou bien autour d'un rôti.

● CORDON BLEU

Porc mariné

Préparation : 25 minutes.
Cuisson : environ 1 heure.
600 *gr. de porc maigre.*
75 *gr. de beurre ou de saindoux.*
2 *cuillerées à bouche de farine.*
2 *cuillerées à bouche de crème.*
Environ 1/3 de litre de marinade : vin, vinaigre, eau, oignon, clous de girofle, herbes aromatiques, persil, thym, estragon, etc., une feuille de laurier, une carotte, du poivre en grains, quelques morceaux de céleri (facultatif).

Vous coupez la viande en morceaux et vous la mettez dans un plat creux (éviter les récipients en métal).

Vous faites une marinade : mélangez par tiers du vin, du vinaigre et de l'eau. Ajoutez l'oignon piqué de clous de girofle, du poivre en grains, du laurier, du persil, de l'estragon, une carotte coupée en rondelles, quelques morceaux de céleri (si vous en avez). Vous faites bouillir pendant une demi-heure, puis vous versez le liquide bouillant sur les morceaux de viande.

Le lendemain, vous égouttez la viande et vous la faites revenir à feu vif dans la poêle avec le beurre (ou le saindoux). Puis vous l'enlevez de la poêle.

Dans ce qui reste de beurre, vous faites brunir la farine. Cela fait, vous retirez du feu et vous mouillez peu à peu avec la marinade en remuant bien le tout.

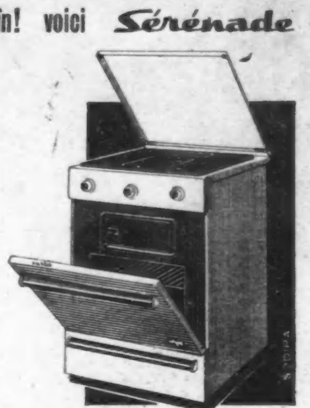
Vous remettez la poêle sur le feu et, quand la sauce va bouillir, vous y jetez les morceaux de viande. Alors vous couvrez, vous baissez la flamme et vous laissez mijoter très doucement jusqu'à ce que la viande soit cuite.

Avant de servir, salez et incorporez la crème à la sauce.

Excellent avec du riz.

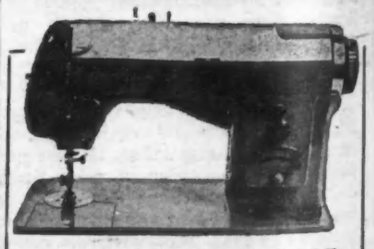
SUZANNE et HENRIETTE.

VOICI LE PREMIER COUVERT RATIONNEL EN ACIER INOXYDABLE, POLI SATINE
D'une grande pureté de lignes, il fera honneur à la table la plus élégante
COUTEAU DE TABLE : 950 F; FOURCHETTE : 515 F; CUILLER : 515 F; CUILLER A CAFE : 360 F
JEAN LUCE. 30, RUE LA BOÉTIE. PARIS
ARTS MÉNAGERS . SOUS-SOL HALL G STAND 10 a


enfin! voici Sérénade
le bloc charbon vedette du marché français
bloc charbon PAIN
avec tous ses avantages inédits :
• Four géant de 39 cm de large
• Tous réglages faciles par boutons
• Évacuation des fumées possible sur les 3 côtés et le dessus.
S. A. V. A. M. - LIPSHEIM (Bas-Rhin)
Magasin d'Exposition à Paris : 42, Bd Richard Lenoir-11°
ARTS MENAGERS - Stand E 16 B Allée du Gaz

Prenez garde à la peinture !
En prenant conseil chez BODY
Ce conseil vous rapportera en outre 20 % de réduction sur tous les achats de peinture de marques, vitrificateurs, vernis pour parquets, etc.
LES GRANDES MARQUES SEULEMENT
Vous, qui bricolez le dimanche
Vous, qui emménagez et désirez un appartement propre !
Vous, qui voulez rajeunir votre intérieur !
Vous, qui prévoyez de repeindre un jour une pièce, un couloir carrelé et craignez la hausse !
Si vous désirez un conseil, si vous connaissez déjà votre marque de peinture, adressez-vous à un expert qui ne triche pas !
BODY 2. r. Cler. PARIS-7° - INV. 22-71

LINGE de MAISON
PUR FIL DE LIN
De POLOGNE et de TCHÉCOSLOVAQUIE
SERVICES DE TABLE
DAMASSES GRAND LUXE
en blanc
160×200 - 8 couverts 50×50.... 7.900
160×250 - 12 — 50×50.... 8.900
160×300 - 12 — 55×55.... 9.900
en couleurs : jaune paille, vert nil ou rose
160×200 - 8 couverts 50×50.... 8.900
160×250 - 12 — 50×50.... 9.900
ENTIEREMENT OURLES JOUR ECHELLE
TORCHONS
DE TCHECOSLOVAQUIE
pur fil de lin, rayures multicolores, haute nouveauté, qualité exceptionnelle, garantis grand teint
Dimensions : 56×80. La douzaine : 3.800
QUANTITE LIMITEE
LIVRAISON IMMEDIATE
Franco contre remboursement
Si l'article est retourné dans un délai de huit jours après réception, même après lavage, il sera intégralement remboursé
ADRESSEZ VOS COMMANDES en précisant dimensions et coloris à
L'EXPRESS, service SX
29, rue de Marignan - PARIS (8°)


LA SENSATIONNELLE SUPER-AUTOMATIQUE BORLETTI
LA MACHINE A COUDRE QUI ECRIT ET DESSINE
BRODERIES A L'INFINI
Garantie 25 ans - Facilités de paiement
ARTS MENAGERS
Salle Jean-Goujon, stand 13 A
Agent régional : ARONOV
19, boulevard du Temple - PARIS (3°)
ARC. 67-29
Catalogue gratuit sur demande

SERVICE ACHATS-DIRECTS

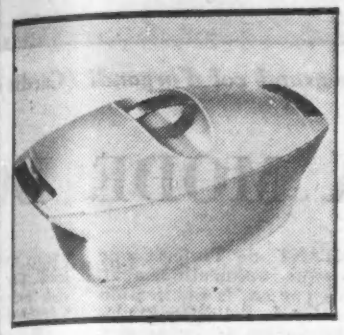
HUIT ACCESSOIRES MÉNAGERS

APRES le Service Achats Cadeaux lancé en décembre par Madame Express, le Service Achats Blancs, les exclusivités « Maison Lavable », qui ont confirmé l'intérêt très vif que nos lecteurs trouvent à cette organisation non commerciale créée dans le seul but de leur faciliter la vie, Madame Express a sélectionné, cette semaine, les huit meilleurs accessoires ménagers de l'année.

Toutes celles qui n'ont ni la possibilité, ni le temps de courir les expositions ou les magasins pourront recevoir ces objets à domicile sans se déranger.

Voici, dans le cadre du Salon des Arts Ménagers, les huit accessoires que Madame Express a choisi :

1 UNE COCOTTE



A la fois jolie et rationnelle, en fonte émaillée de couleur, La Coquelle fabriquée par le Creuset a été dessinée et mise au point par la Compagnie d'Esthétique Industrielle Raymond Loewy.

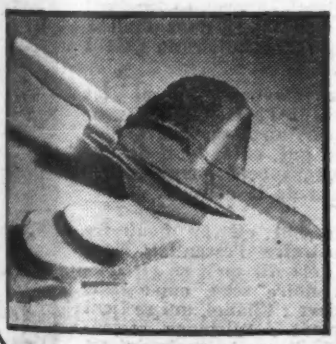
Sa forme, ni ovale ni ronde, permet, sous un volume restreint par rapport à celui des cocottes classiques, de cuire une pièce importante, telle que poulet ou canard.

Ses poignées noires, isolantes, en plastique spécial, résistent à de hautes températures.

Son fond cannelé évite au récipient de glisser sur la plaque chauffante. Robuste et d'un entretien facile, le gros avantage de La Coquelle réside dans sa faculté de répartir la chaleur dans toute sa masse et de l'y conserver longtemps. Faculté qui évite les points de surchauffe, d'où le risque d'attacher.

La Coquelle existe en deux dimensions : 3 l. 1/2 : 3.500 F ; 4 l. 1/2 : 3.750 F. Elle se fait en trois coloris : pamplemousse, turquoise et vert.

2 LE COUTEAU A PAIN



De fabrication suisse, en acier inoxydable de belle qualité, ce couteau est équipé d'un guide réglable qui sert à calibrer des tranches parfaitement régulières, épaisses de 1 mm à 15 mm.

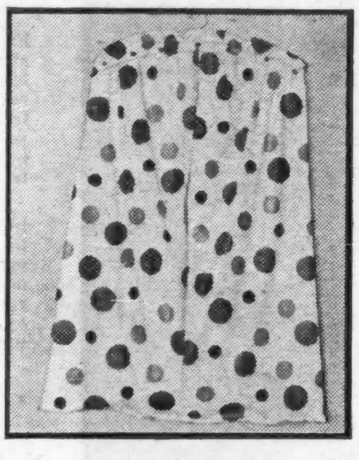
Il peut être utilisé pour le pain, la charcuterie, le fromage, les fruits et les légumes. Le guide une fois retiré, cet accessoire devient un couteau de cuisine normal. Couteau Dux. Prix : 2.020 F.

3 LE SAC A LINGE SALE

Le sac à linge sale se compose d'une grande poche en matière plastique montée sur un cintre gainé, qui permet de le suspendre et évite les déchirures inhérentes à un chargement mal réparti.

Le linge sale est introduit par l'ouverture centrale.

La base est fermée par une fermeture à glissière facilitant le re-



trait automatique du linge sale sans manipulation désagréable.

Il existe en plastique à pois, coloris : rouge, vert, noir ; en plastique Vichy à fins carreaux : bleu et blanc, rose et blanc ou vert et blanc ; en plastique rayé : bleu vif sur fond blanc.

Prix : grande taille, 1 990 F ; taille bébé, 1 790 F.

4 LE SAC A PROVISIONS ROULANT

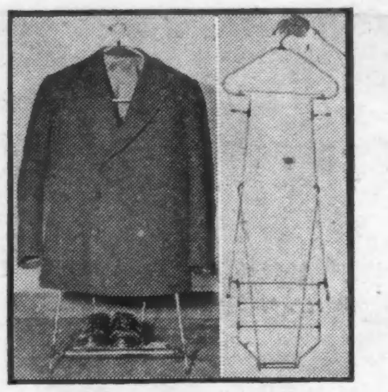
Ce sac à provisions amovible a la forme d'un grand sac à matelot en tissu écossais vert et rouge, parfaitement imperméabilisé. Une poche extérieure bien conçue évite d'emporter un sac à main ;

on y glisse porte-monnaie, mouchoir, etc.

Le sac s'adapte sur un support en tube laqué rouge, équipé de deux grosses roulettes caoutchoutées, ce qui évite de le porter. Il comporte à sa base un petit piètement en tube qui le rend parfaitement stable au repos.

Facile à manipuler, d'un encombrement particulièrement restreint, l'ensemble sac-support n'est pas plus encombrant qu'un sac à provisions ordinaire. La grande nouveauté réside dans le fait que le sac peut être facilement glissé hors du support, si besoin est, lorsqu'on veut monter les escaliers. Sulkisac. Prix : 5.720 F.

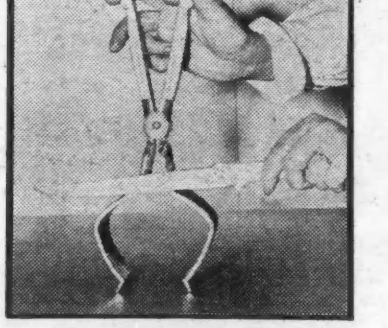
5 LE VALET DE NUIT



En fil plastifié à embouts et raccords de caoutchouc souple, ce valet de nuit, très léger, est conçu pour recevoir une veste, un pantalon, une paire de chaussures, une cravate et une ceinture d'homme. Il est stable et, malgré cette qualité, prend un minimum de place, car il se replie automatiquement quand on le soulève et peut être accroché à l'intérieur d'une porte de placard par exemple, son épaisseur ne dépassant pas 5 cm. Nic. Prix : 3 200 F.

6 LE COUPE-ROTI

Composé d'une grosse pince métallique à écartement réglable, monté sur un manche blanc, cet appareil permet de maintenir la



pièce à découper exactement comme le font les cuisiniers qui, eux, la prennent à pleine main. Un couteau en acier inoxydable à manche blanc glisse le long de cette pince et découpe des tranches parfaitement régulières. Manutranche. Prix : 1 625 F les deux pièces.

7 LE HACHOIR ELECTRIQUE

Le hachoir électrique Moulinex est un hachoir ménager d'une conception très nouvelle, sa large semelle et sa poignée évitant toute fixation. Il est rapide, hache un kilo de viande en trois minutes. Simple à monter et à démonter, par conséquent d'un nettoyage facile. Robuste, quoique léger, il est vendu avec trois grilles en acier trempé rectifié sur les deux faces, une grille à oreilles, un couteau rotatif à petits trous pour les viandes crues, un couteau rotatif à gros trous pour les viandes cuites.

Prix : 4 950 F (garantie un an). Attention : avant de nous passer commande, n'oubliez pas de spécifier le voltage que vous désirez : 110 ou 220 volts.

8 LE PRESSE - FRUIT ELECTRIQUE

Cet appareil permet une extraction totale du jus en un temps record. Il est élégant, en bakélite ivoire et noire, peu encombrant, très facile à démonter pour net-

toyer la grille, vendu avec deux capuchons (un pour les gros fruits, pamplemousses, oranges, etc., un pour les fruits plus petits, citrons, pêches, abricots et fruits rouges) qui évitent de se salir les mains. Prix : 3.500 F.

Attention : comme pour le hachoir, nous vous recommandons de bien spécifier votre voltage.

Pour vous les procurer

● SI VOUS HABITEZ PARIS, il vous suffira de téléphoner au Service Express « Achats directs » (ELY 88-61), de 15 à 17 heures, tous les jours, sauf le samedi et le dimanche, en précisant votre nom et votre adresse, l'objet ou les objets que vous désirez recevoir, la taille et les coloris s'il y a lieu.

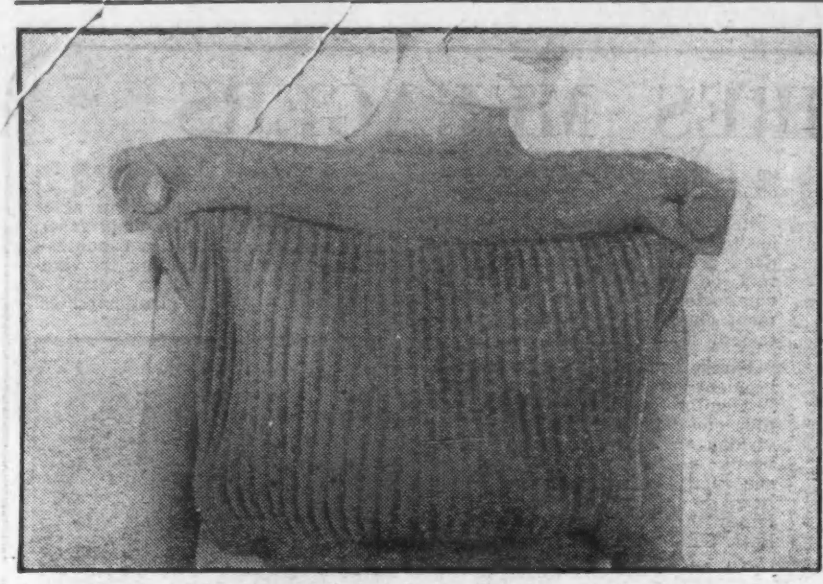
Les livraisons vous seront faites directement, sans supplément de prix, par les magasins qui ont pris accord avec Madame Express.

● SI VOUS HABITEZ HORS PARIS, écrivez au Service Express « Achats Directs », 29, rue de Marignan, Paris (8e), en donnant les mêmes précisions. L'expédition vous sera faite contre remboursement (frais de port et d'emballage en supplément).

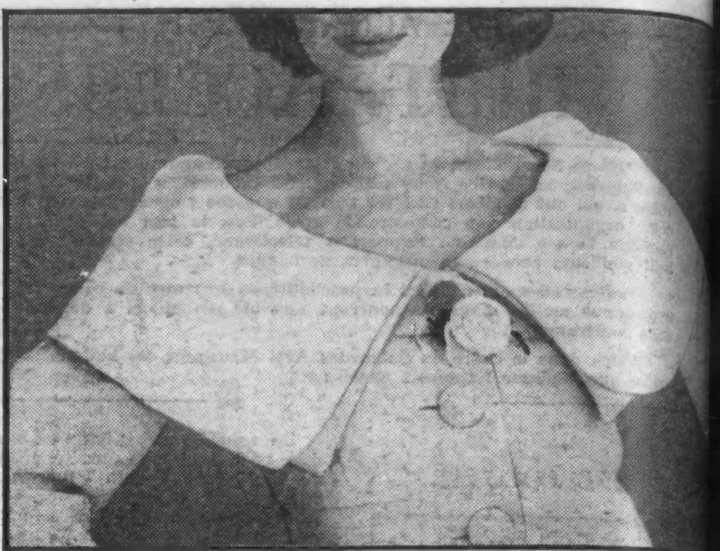
Ces objets ont été sélectionnés aux Printemps, Galeries Lafayette, Bazar de l'Hôtel-de-Ville, Samaritaine et Logis Moderne.

Le Service Achats-Directs peut encore vous procurer les voilages, le satin tergal et le plastique d'ameublement mis à votre disposition dans notre numéro 399 du 5 février.

Documentation gratuite L 3 sur demande



Sur une robe de fin lainage, la bande plate et haute (Cardin).



Sur un tailleur jaune, le grand col d'organdi (Cardin)

Sur une robe d'été en shantung imprimé, l'anneau drapé (Cardin).

LA MODE DO

PROFITANT de l'intérêt que provoque automatiquement, deux fois par an, la publication des modèles de collections, plusieurs magazines féminins augmentent, à partir de cette semaine, leur prix de vente. « Elle » passe de 50 à 70 fr. « Marie-Claire » de 70 à 90 fr. La diffusion d'un « numéro de collections » est en effet toujours supérieure (de 100.000 à 200.000 exemplaires) à celle des numéros courants.

Qu'attendent les millions de Françaises qui consultent ces albums d'images où des jeunes femmes (aux proportions si rares qu'elles sont payées 8.000 francs par heure de pose) leur présentent des robes qu'elles ne peuvent pas songer à acheter ?

Les unes veulent simplement humer l'air de la mode. A partir de quoi elles noueront autrement une écharpe, elles déplaceront une ceinture, elles enterreront définitivement une robe ou, au contraire, en exhumeront une qui retrouve son actualité.

Extraire l'essentiel

D'autres y cherchent le modèle qu'elles apporteront à leur couturière pour lui demander de s'en inspirer.

D'autres encore se mettent ainsi « la mode dans l'œil » avant d'aller choisir du prêt à porter.

Nous n'avons ici ni les moyens ni l'ambition de nous substituer aux magazines spécialisés qui entendent donner tous les aspects possibles des créations de la couture.

Notre but est au contraire d'en extraire l'essentiel. Nous avons déjà dit qu'il se circonscrit, à notre sens, entre trois couturiers : Chanel, qui se tient résolument à distance raisonnable de la mode, mais qui est l'expression même de l'élégance adaptée à l'époque (nous avons largement présenté ses modèles dans notre n° 399).

Cardin, qui se place en flèche, et dont il faut connaître les créations non seulement parce qu'elles se situent dans la tradition de la très grande couture française, mais parce qu'elles expriment le paroxysme de la mode.

Et entre eux, Dior-Saint-Laurent, chez qui l'on trouve, parfaitement exécuté, équilibré, mis au point, ce dont toutes les femmes auraient envie sur-le-champ si elles pouvaient l'acheter. (Dans le même esprit, un couturier effectue cette année une remontée remarquable : c'est Nina Ricci.)

C'est donc sur les modèles de Cardin et de Dior que nous

...e robe de plumetis à jupe large, la berthe **(N. Ricci).**

...UN COUP D'ÉPAULE

ceinture, parfois large, sur laquelle la robe blouse. Dans ce cas, les robes sont coupées à la taille et montées sur une « platitude » de deux à trois centimètres, qui sépare le blousant de la jupe, un peu gonflée.

...volant collerette autour ...e de mousseline rouge à ...les nœuds sur les épaules ...sseline vert d'eau au ...t carré sur une jupe ... **(Cardin)**

● La carrure qui s'élargit. Cardin va jusqu'aux manches montées à pinces-plis et se sert de tous les effets pour accentuer cette ligne. Saint-Laurent monte ses manches bas et cherche le plus souvent à obtenir l'impression d'élargissement par la coupe plutôt que par l'élément rapporté.

C'est un mouvement général que l'on retrouve partout.

Quelques points de détail seront caractéristiques du printemps 1959 :

● La collerette, le grand col largement décolleté, le cache-cœur, la berthe, etc. Et en mineur, le décolleté qui s'étire vers les épaules.

● Très peu d'imprimés. En soie : des shantungs et des alpagas unis. En laine, des lainages doux, mais pas mous.

● Le marine et le beige, comme couleurs classiques. Tous les roses (du shocking au sanguine en passant par le rose layette et le bois de rose) et le vert absinthe, comme couleurs osées.

En harmonie : le blanc et le marron.

Plus de gris, ni de chinés noir et blanc qui redeviennent des couleurs qui font « dame ».

Le noir pur reste, en shantung, en alpaga, en mousseline, la couleur de l'élégance dès que les lumières s'allument.

Pas de mode, mais...

Le tailleur s'appelle Chanel. Hors ce style particulier, et que vous connaissez bien :

● La veste courte, très courte, décolletée et cernée d'un grand col, est la vedette de la saison. Mais elle arrive, croyons-nous, au bout de sa course. A l'automne, on pourrait bien en avoir par-dessus la tête.

● La veste ceinturée, à revers nets, est la plus neuve. C'est celle qui donne le petit choc et dont on a envie. Attention ! Si elle est très au point chez Dior, c'est parce qu'elle est coupée à la taille, c'est-à-dire que l'ampleur du dos est reprise sous la ceinture. (*Voir pages suivantes*).

● La marinière, enfin, s'ouvrant sur une modestie, est également traitée de façon à élargir la carrure. (*Voir pages suivantes*).

C'est, dans la formule du deux-pièces, le contrepoint du boléro.

En bref... il n'y a pas de mode, mais plutôt :

1) Du démodé (taille haute, robe-blouse. Et si nos lectrices ont suivi nos conseils, elles n'ont rien de semblable dans leur armoire) ;

2) Une tendance à étoffer les épaules qui ira vraisemblablement en s'accentuant l'hiver prochain.

Mme Express vous signalera dans ses prochains numéros ce que le prêt à porter propose de meilleur pour le printemps, par rapport à ce que suggère la haute couture.

Sur une robe de grosse soie grège, la collerette rigide. Au centre, un bijou de jais. C'est le modèle où Dior-Saint-Laurent pousse au maximum la tendance vers la carrure large. A noter : la longueur maxima ne se situe jamais à la pointe de l'épaule, mais au rond du bras.

→

(Photos Georges Dambier)

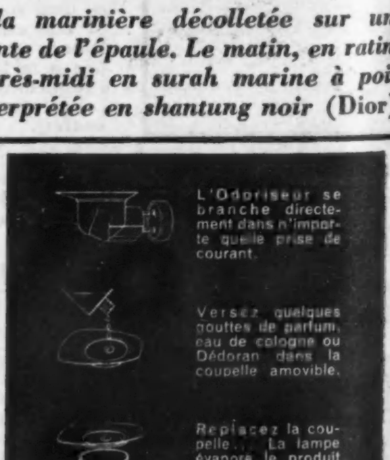
Pur : ***Le grand décolleté qui élargit la carrure, sur un fourreau strict de grosse soie noire. L'emmanchure échancrée haut sur l'épaule, pour une robe de grosse soie blanche montée souple sous sa haute ceinture et décolletée en pointe dans le dos*** **(Dior).**

Personnel : ***A toute heure, la marinière décolletée sur une modestie et accrochée à la pointe de l'épaule. Le matin, en ratine marine sur tricot blanc, l'après-midi en surah marine à pois. Pour le soir, elle est aussi interprétée en shantung noir*** **(Dior).**

C'est une lumière qui parfume. La lumière (rouge, jaune ou bleue) est diffusée par transparence, tandis que le parfum s'évapore. L'odoriseur crée ainsi, chez vous, une atmosphère de luxe personnalisé.

C'est une lumière qui désodorise. Avec du DEDORAN (produit spécial), l'Odoriseur anéantit les odeurs les plus tenaces. Branché d'avance, il empêche ces odeurs de se former. Aucun autre produit ne possède ce stupéfiant pouvoir désodorisant !

Essayez-le ! Prix 1.980 Frs.



oscar publicité

odoriseur

Séprot, 42, rue Le Peletier, Paris 9e

Typique : ***Les petites robes de lainage souple, blousant sur une haute ceinture. Pour donner de la carrure, un cerceau cerné de piqué blanc sur la robe marine. Des manches montées à pinces-plis, un décolleté bateau et des pinces de corsage se terminant sous le bras, pour la robe pied-de-poule. En se prolongeant sur la jupe, les pinces donnent la souplesse. Le blousé, très « carré », simule un boléro* (Cardin).**

(Photos G. Dambier)

Nouveau : ***Le tailleur à ceinture. Le col classique est monté loin du cou, mais à plat ; le dos, coupé à la taille, est souple. En lainage marine, moelleux, il est porté sur une robe sans manche, décolleté bateau, qui donne un effet de modestie* (Dior).**

Pierre

Clarence

Collection tous les mercredis à 15 h. 15

« BELLE DE JOUR »
Robe-tailleur aux mesures avec retouches : 35.000 francs

9, rue Saint-Florentin - OPE. 09-88

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

A voir, écouter, lire, savoir...

● théâtre

L'HURLUBERLU : Alceste 1959 ou le « Réactionnaire amoureux ». Un Anouilh drôle et douloureux. (*Comédie des Champs-Elysées.*).

LES POSSÉDÉS : Albert Camus a fait son « pèlerinage aux sources » en adaptant le roman de Dostoïevski. Travail fidèle et intelligent d'un excellent homme de théâtre. (*Antoine.*)

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR : René Clair rend sa jeunesse à Musset. (Voir la critique de Robert Kanters, page 33). (*T.N.P.*)

LE SOULIER DE SATIN : Une grand-messe claudélienne fort bien célébrée, sous les plafonds galants du Palais-Royal. (*Palais-Royal*)

LA VIE PARISIENNE : Le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. Une soirée qui chasse les plus solides idées noires. (*Palais-Royal.*)

ROSE DE NOEL : Le type de l'opérette à grand spectacle réussie sur une délicieuse musique de Franz Lehar. (*Châtelet.*)

DEUX SUR LA BALANÇOIRE : Les problèmes de ce mari américain ne passionnent pas les Français, mais Annie Girardot, dirigée par Visconti, vaut la soirée. (*Ambassadeurs.*)

● siné-sélection

● cinéma

LA LOI : Lollobrigida n'a jamais été plus belle. (*Marivaux*).

JOUR DE FÊTE : quand un facteur s'envole dans le premier film de Jacques Tati. (*Actua Champo*).

LES AMANTS : La plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Broadway*).

MOI ET LE COLONEL : dans l'esprit des bonnes petites histoires juives, l'exode spirituel et touchant de deux Polonais sur les routes de juin 40. Danny Kaye est remarquable. (*La Royale*).

LA CHAINE : un violent film américain de la nouvelle école. Humanisme et suspense. (*Plaza*).

QUAND PASSENT LES CIGOGNES : le souffle d'Eisenstein et de Poudovkine retrouvé. (*Acacias*).

LA CHEVAUCHÉE FANTASTIQUE : « Le » western inoubliable et inoublié de John Ford. (*Ranelagh*).

RÊVES DE FEMMES : Un univers féminin dans lequel Ingmar Bergman pénètre avec précision et tendresse. (*Cinéma d'essai Caumartin*).

LE CUIRASSÉ POTEMKINE : D'Eisenstein, le plus grand classique du cinéma russe. (*Hollywood*).

FAIBLES FEMMES : beaucoup de goût, d'entrain, et trois jolies (jeunes) femmes pas si faibles que cela (*Richelieu-Gaumont, Biarritz, Madeleine, Gaumont-Palace*).

LE BEAU SERGE : Le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (*Studio Publicis.*)

SUEURS FROIDES : Un nouvel Hitchcock moins humoristique et plus diabolique que les autres. (*Elysées Cinéma, Lord Byron.*)

LES RENDEZ-VOUS DU DIABLE : Dans les cratères des volcans « comme si vous y étiez ». (*Les Reflets*).

LE AMICHE : (Femmes entre elles) Antonioni adopte le style de Pavese pour pénétrer dans l'univers des femmes seules. (*La Pagode*).

UNE VIE : pour les amateurs de cinéma pur. (*Casino Saint-Martin*).

HELLZAPOPPIN : la quintessence du burlesque délirant, à voir, à revoir, à rerevoir, etc. (*Studio République*).

LE MIROIR A DEUX FACES : où Cayatte démontre que la beauté fait parfois le malheur. (*Monge, Lux, Saint-Martin*).

EN CAS DE MALHEUR : Bardot, Gabin dans une histoire assez sordide de Simenon. Du travail bien fait. (*Monge, Myrha*).

LE CRI : Dans une Italie d'hiver insolite, une histoire désespérée. (*Studio Ursulines*).

ARSENIC ET VIEILLES DENTELLES : Cary Grant et « les dames aux chapeaux verts » qui empoisonnent avec humour. (*Calypso*).

LES GRANDES FAMILLES : Les grands bourgeois français tels qu'ils sont, ni caricature ni complaisance. Gabin remarquable. Une plaisante soirée. (*Agriculteurs, Studio de l'Etoile*).

LES TRICHEURS : Surboums et Jaguar. Carné décrit le mal du siècle. Les tricheurs y viennent avec leurs parents. (*Rio Opéra, Ciné Panthéon, Pépinière, Raimu, Astor, Scarlett*).

● expositions

TOULOUSE-LAUTREC : les chefs-d'œuvre d'Albi, pour deux semaines encore au Musée Jacquemart-André, boulevard Haussmann.

LE STYLE ANGLAIS : le vrai, au Musée des Arts décoratifs.

UTRILLO : son œuvre à travers 100 tableaux. (*Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré*).

BUFFET : New York et ses gratte-ciel. Le style d'une ville complété par le style du peintre. (*David et Garnier, avenue Matignon*).

BOTT : le maître de la gouache. Il compte, aujourd'hui, parmi les « grands » de la peinture abstraite. (*Legendre, 31, rue Guénégaud*)

BAYEN : consécration. Un peintre de l'avant-garde quitte Saint-Germain-des-Prés pour exposer dans le musée de sa ville natale, à Nantes.

GILLET : un abstrait de tempérament classique. (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré*).

LAGAGE : des mosaïques de couleurs d'une rare intensité. (*Massol, 12, rue de La Boétie*).

LÉONOR FINI : élégance de l'insolite, talent du pervers, génie du bizarre. (*Rive droite, faubourg Saint-Honoré*).

LAZAR SEGALL : rétrospective du grand peintre brésilien. (*Musée d'Art moderne, vernissage vendredi*).

SAURA : la « révolution informelle » des jeunes peintres madrilènes envoie à Paris un de ses plus fougueux représentants. (*Stadler, 51, rue de Seine*).

GUY DE VOGUÉ : sur le point de retrouver, peut-être, une des voies fondamentales de la peinture. (*Galerie Saint-Germain, 202, boulevard Saint-Germain*).

(Pour les expositions de Bott, Gillet, Lagage, Saura et Guy de Voguë, voir page 33 l'article de Jean-François Chabrun.)

● occasions

Je propose

- POÊLE A MAZOUT marque Hy-Lo, excellent état, surface de chauffe 150 m3 à 200 m3. 15.000 fr. OBS. 37-85.
- COMBINÉ RADIO-PICK-UP Madison, importation américaine, 4 vitesses, 4 longueurs d'ondes, 3 haut-parleurs incorporés. Changement automatique. 48 cm. × 45 × 30 cm. Révision garantie. KLE. 25-07 le matin avant 10 h. 30.
- SCOOTER LAMBRETTA 1953 nombreux accessoires. Remis en état. 50.000 francs. Facilités de paiement. M. Boursault, 12, Villa Poirier, Paris (15e). SEG. 55-37.
- 403 1958, berline luxe, toit ouvrant, grise. 8.000 km. J. Fallet, 12, rue de la Combe, Desanoans par Arcey (Doubs).
- APPAREIL PHOTO 35 MM. Agfa Ambi-Silette avec téléobjectif et filtres. POI. 24-79, heures de bureau.
- 2 CV CITROEN 1957, bon état, 22.000 km. ODE. 16-73, heures des repas.

● livre pratique

ECHEC AU FISC ! par René Macart. Une très bonne enquête en 367 pages avec une série de conseils pratiques (mais pas toujours praticables) du genre :

— Comment séduire un fonctionnaire (et non pas le corrompre, ce qui est un délit).

— Les professions à éviter : salariés en tous genres.

— Celles à rechercher : n'importe quel métier à pourboires, devenir prête-nom, se faire Monégasque, voyante ou guérisseur, joueur professionnel aux courses. Moins recommandable mais encore plus privilégiée : la prostitution. Et, naturellement, les « affaires ».

En somme, un bon moyen de rire cette semaine, à propos de sa déclaration d'impôts. L'occasion est rare. (Gallimard. Collection « L'Air du temps ». 750 fr.).

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange avec la collaboration de : Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Suzanne et Henriette.

...Et pourquoi ne consacreriez-vous pas une soirée au

CHATELET

qui vous offre un merveilleux divertissement avec

ROSE DE NOËL

un grand spectacle musical

de FRANZ LEHAR

dans une mise en scène fastueuse

de MAURICE LEHMANN

avec ANDRÉ DASSARY

ENTOURE D'UNE TROUPE JEUNE QUI CHANTE, JOUE ET DANSE... A RAVIR !

GALERIE CHARPENTIER — CENT TABLEAUX PAR UTRILLO — 76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

Galerie MARCEL BERNHEIM — 35, rue La Boétie — Georgette NATHAN — PEINTURES RECENTES — 27 fév. au 12 mars inclus

Galerie ZAK — 16, rue de l'Abbaye - VIe — CZOBEL — Jusqu'au 14 mars

Galerie FURSTENBERG — 4, rue Furstenberg — NIMO — Du 18 février au 4 mars

LA HUNE - 170, bd St-Germain — MONORY — COLLAGES

GALERIE DE FRANCE, 3, Fg-St-Honoré — GILLET — Peintures

GALERIE BELLECHASSE — 266, boulevard Saint-Germain - INV. 20-39 — RICCARDO LICATA

Galerie MAEGHT — BRAQUE, LEGER, CHAGALL, KANDINSKY, MIRO, GIACOMETTI, CALDER, BAZAINE, TAL COAT, UBAC, PALAZUELO, CHILLIDA.

GALERIE SAINT-GERMAIN — 202, boulevard Saint-Germain - LIT. 01-87 — GUY DE VOGÜE — Du 25 février au 21 mars

DENISE RENE - 124, rue La Boétie — L I P S I — Sculptures — Vernissage 27 février à 21 heures

TÉLÉVISION — DEPANNAGES SUR PLACE DANS LA JOURNEE ● FORFAITS ANNUELS ● ECHANGES ET VENTES DES MEILLEURES MARQUES AUX MEILLEURES CONDITIONS ●

DIGECO — SPECIALISTE DE LA TELEVISION PROFESSIONNELLE ET COMMERCIALE - 9, BOULEVARD MALESHERBES — S.A. CAPITAL : 30.000.000 - R.C. Seine 54 B 2410 — PARIS-8e — ANJou 53-73

LA GRAVURE — S. LEPRI — Dessins - Lavis — 41, rue de Seine - Paris (6e) - Tél. DAN. 05-44 — Du 27 février au 18 mars 1959

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

LA RENCONTRE MACMILLAN-KROUTCHEV *vue par VICKY*

Vicky n'a pas reçu à temps son visa pour Moscou, où il comptait accompagner le premier ministre qui, avec M. Kroutchev, est sa victime favorite. Il assure quand même, chaque jour, dans l' « Evening Standard » de Londres, un reportage dessiné de la rencontre de Moscou.

« Bon ! Et si nous parlions aussi de ces petites difficultés, hum..., locales ? »

« Ouais, Mac', on connaît le business, comme ils disent en Amérique ! »

« ...Et vous, qu'est-ce que vous faites des ministres des Affaires étrangères qui se sont trompés ? »

(*Suite de la page* 14)

Les biens saisis comprenaient un château dans les Alpes bavaroises, un yacht de luxe maintenant utilisé sur le Rhin par la marine anglaise, une importante collection d'œuvres d'art dont beaucoup provenaient du pillage des territoires occupés.

Mme Gœring a déjà obtenu de divers tribunaux allemands la restitution de bijoux et de titres d'une valeur totale de 60 millions de francs.

LONDRES

● Une émission de science-fiction à la Télévision bouleverse l'Angleterre.

« *VOUS allez entendre un communiqué important : Un nouveau satellite aux proportions terrifiantes s'est immobilisé au-dessus de Londres.* »

En entendant cette information, les téléspectateurs anglais qui venaient de brancher leur poste sur le programme de l'Independent Television Network (compagnie privée) se raidirent dans leur fauteuil. Le speaker enchaîna :

« Il n'est pas exclu qu'il s'agisse d'une plate-forme spatiale à partir de laquelle un ennemi non identifié s'apprêterait à lancer une attaque contre la ville. »

Aussitôt après, il lut une déclaration du premier ministre, M. Harold Macmillan, invitant la nation à ne pas céder à la panique et à remettre son sort entre les mains de Dieu.

Quelques milliers de personnes ne comprirent pas tout de suite qu'il s'agissait d'un drame de science-fiction et, n'écoutant pas M. Macmillan, cédèrent à la panique. Des hommes descendirent dans la rue pour scruter le ciel. Des femmes s'évanouirent. Des centaines d'appels angoissés, puis indignés, parvinrent au siège de la compagnie émettrice.

Le lendemain, la presse dénonçait unanimement « cette plaisanterie stupide » et des députés parlaient de porter l'affaire devant le Parlement.

« S'il y eut jamais une preuve du mépris que certains magnats de la télévision ont pour leur public, écrivit le « Times », *elle nous a été donnée hier soir. »*

Le directeur de l'Independent Television Network a déclaré qu'il était « désolé » et qu'il ne comprenait pas ce qui avait pu se passer :

« Nous avions discuté des heures sur cette émission avant qu'elle ne passe, pour être sûrs qu'elle ne pouvait effrayer personne. Il y a eu une erreur de transmission quelque part et une enquête sera faite. »

(Agip)

M. MACMILLAN A MOSCOU
Une mauvaise nouvelle.

MOSCOU

● Déception pour M. Macmillan : pas de succès diplomatique dans l'immédiat.

M. MACMILLAN a eu droit cette semaine aux ovations des étudiants de Moscou, à leur chahut et à une course-poursuite dans les escaliers de l'Université.

Il a échangé de très cordiales banalités avec M. Kroutchev, lors de la réception à l'ambassade britannique. Il obtiendra aisément l'élargissement des échanges culturels et commerciaux. Mais pour ce qui est des grands problèmes, il rentrera à Londres les mains vides. M. Kroutchev l'en a prévenu sans façons :

« Je crois que vous voulez un accord, dit-il. *Mais tous les problèmes ne peuvent être résolus d'un coup. »*

Le lendemain, devant ses électeurs de la circonscription de Kalinine (Moscou), M. Kroutchev rejeta effectivement le principe et l'ordre du jour de la conférence des ministres des Affaires étrangères, proposée par les Occidentaux. Il demanda en échange une conférence des chefs de gouvernement dont l'ordre du jour vaut la peine d'être examiné. Il comprend trois chapitres :

1) Traité de paix avec l'Allemagne;

2) Sécurité européenne et retrait des troupes de l'O.T.A.N. et du pacte de Varsovie ;

3) Désarmement et interdiction des essais d'armes nucléaires.

Cet ordre du jour présente un parallélisme troublant avec les propositions qui viennent d'être faites au Sénat américain, au nom des deux partis, par les sénateurs Mansfield (démocrate) et Javits (républicain). En voici la substance :

1) Recherche d'un règlement de la question allemande ne comportant pas nécessairement des élections libres ;

2) Traité de non-agression entre les pays de l'O.T.A.N. et ceux du pacte de Varsovie, avec retrait des troupes et évacuation partielle ou totale de l'Allemagne ;

3) Recherche d'un accord de désarmement facilité par la faculté laissée aux signataires de le dénoncer si le fonctionnement des organes de contrôle ne les satisfait pas.

Ce programme vient en tous points à la rencontre des demandes soviétiques et va beaucoup plus loin que les positions officielles des Occidentaux.

En durcissant sa position, en refusant la conférence des ministres et en refusant à M. Macmillan tout succès diplomatique (qui assurerait aux conservateurs la victoire aux prochaines élections), M. Kroutchev montre que la diplomatie soviétique joue une partie à long terme dont les péripéties immédiates ne sont pas, pour les Russes, essentielles.

TEL-AVIV

● Problème n° 1 pour Israël : l'immigration des Juifs de l'Est.

DEPUIS un mois, près de 4.000 Juifs roumains arrivent chaque semaine en Israël. C'est la plus forte immigration en provenance des pays d'Europe centrale qui ait eu lieu depuis la guerre. Elle va se poursuivre à un rythme accéléré, le gouvernement de Bucarest ayant décidé d'accorder des visas de sortie aux 250.000 Juifs roumains.

Ces arrivées massives posent à Israël un grave problème financier. L'installation des nouveaux immigrants, s'ils continuent d'arriver au rythme actuel, exigera des investissements annuels de plus de 100 milliards de francs, alors que le budget de l'Etat n'est que de 300 milliards. Le gouvernement de Jérusalem devra donc tenter d'obtenir une aide étrangère accrue.

Dès le début de ce mouvement d'immigration, les Etats arabes ont lancé une violente campagne pour dénoncer *« le danger que faisait peser sur eux un tel renforcement de l'Etat juif ».* On craint, à Tel-Aviv, que les démarches que pourront faire les diplomates arabes auprès du gouvernement soviétique ne l'incitent à faire cesser le départ des Juifs roumains.

ROME

● La Bible en images n'a plus l'imprimatur.

LES prochaines parutions de la « Bible en images » publiée par une maison d'édition de Milan ne porteront plus sur la couverture « l'imprimatur » de l'archidiocèse de Milan. Devant les protestations soulevées par cette tentative de vulgarisation de l'histoire biblique, l'archidiocèse a décidé de ne plus la cautionner. Plusieurs évêques ont exprimé leur indignation devant le mauvais goût des fascicules déjà publiés et le Vatican lui-même est intervenu.

Le grand rabbin de Rome, après avoir constaté que les images présentées *« pouvaient exciter des sensations et éveiller des instincts qui n'étaient pas toujours chastes »*, a fait appel au gouvernement pour qu'il empêche *« la continuation d'un tel sacrilège qui offense Dieu et les hommes ».*

Réponse de l'éditeur : *« De nombreux prêtres nous ont manifesté leur approbation et nous vendons 100.000 exemplaires de chaque parution. Nous continuerons. »*

Un robot pour stencils

L'appareil électronique de report vous offre ces trois avantages :

1° REPRODUCTION AUTOMATIQUE... (travail manuel réduit à 30 secondes)

2° DE TOUT DOCUMENT... (même photographique)

3° SUR STENCIL EN MATIERE PLASTIQUE

La finesse de la perforation réalisée par étincelle électronique et la contexture spéciale du stencil vous garantissent l'obtention des spécimens d'une qualité nouvelle SUR VOTRE DUPLICATEUR. Exclusivité COLOS-REX-ROTARY 39, rue Miguel-Hidalgo (19e). BOT. 10-60.

Communiqué.

ÉCONOMIE

Trop d'énergie

● *L'Europe découvre soudain qu'elle produit, par exemple, trop de charbon. Que s'est-il passé ?*

LUNDI dernier, 250.000 travailleurs belges se mettaient en grève par solidarité avec leurs camarades mineurs du Borinage.

● Dix jours auparavant, 750.000 mineurs de la Ruhr avaient lancé une grève d'avertissement.

● Les stocks de charbon invendu croissent de 500.000 tonnes par mois en Allemagne, de 150.000 tonnes par mois en Belgique, de 100.000 tonnes par mois en France.

● 25 millions de tonnes de charbon s'accumulaient au début de l'année sur le carreau des mines de la C.E.C.A. Celle-ci prévoit un accroissement des stocks de 29 millions de tonnes pour mars prochain.

L'Europe, au traditionnel déficit énergétique, l'Europe à qui il manquera l'équivalent de 250 millions de tonnes de charbon dans dix ans, l'Europe a soudain trop de houille. Pourquoi ?

Réponse générale : « la récession ». Depuis deux ans, la production européenne, dans son ensemble, ne progresse plus ; elle recule dans plusieurs pays. Il y a 350.000 chômeurs en Belgique, 620.000 en Grande-Bretagne, plus de 200.000 en Hollande, sans parler de l'Italie et de l'Allemagne, où le chômage est structurel.

Le gouvernement américain, pour sa part, signalait lundi dernier 4.724.000 chômeurs pour janvier (7,5 % de la population active), le chiffre le plus élevé qu'on ait enregistré en pareille saison depuis 1942.

Après deux ans de « boom »

Mais pourquoi la récession ? Il y a cinq ans, un homme d'Etat britannique osa affirmer que 500.000 chômeurs permanents étaient nécessaires à la « santé » de l'économie. Le parti conservateur anglais démentit cette affirmation et l'imputa à la « propagande adverse ». Toutefois, les émules de cet homme d'Etat sont actuellement au pouvoir dans la plupart des pays occidentaux.

Dès le début de 1957, après deux années de « boom », la rapidité de l'expansion (plus de 7 % pour l'ensemble de l'Europe) leur causait des inquiétudes : l'expansion, en effet, s'effectuait dans l'inflation, elle en était même une conséquence.

Le plein emploi faisait monter les salaires plus vite que la production. L'excédent de la demande sur l'offre incitait les industries à investir, afin de développer leur production. Mais pour investir, il fallait ou bien réduire la consommation (par l'impôt et l'épargne), ou bien tirer des chèques sur l'avenir. On commença par cette dernière solution : les crédits d'investissement gonflèrent encore la demande solvable sans équivalent du côté de l'offre ; la monnaie se dégradait, les prix montaient.

Les gouvernements donnèrent alors un coup de frein : restrictions de crédit, réduction des investissements, d'où ralentissement de l'activité, fléchissement de la demande solvable. On passait d'un extrême à l'autre. Bientôt les industries ne purent plus écouler leur production. Les investissements se freinèrent net, d'où nouvelle baisse de la demande, nouveau ralentissement de l'activité, chômage. La monnaie, toutefois, était sauvée ; les prix restaient stables.

A quoi sert la C.E.C.A. ?

La pente qui fut si aisément descendue s'annonce difficile à remonter. La relance par l'investissement, facile en économie dirigée, ne l'est pas en économie libérale. Les entrepreneurs croient à ce qui existe : ils investissent quand la demande est forte et qu'ils sont assurés de pouvoir vendre. Lorsqu'on leur dit qu'il leur faut investir en dépit de leur capacité de production excédentaire, et afin de créer la demande future, ils hésitent.

(Reporters Associés)

M. JEAN MONNET, PREMIER PRÉSIDENT DE LA C.E.C.A.
Les frontières resteront ouvertes.

On en est là aujourd'hui. Les industries de base sont les premières à ressentir le marasme. En Allemagne et en Belgique, elles sont d'autant plus durement frappées que l'économie y est plus libérale. La Haute Autorité de la C.E.C.A., qui avait prévu la crise actuelle, avait étudié les mesures propres à l'atténuer. Mais les puissantes sociétés privées allemandes et belges, véritables Etats dans l'Etat, ne sont favorables à la C.E.C.A. que lorsqu'elle sert leurs intérêts. Elles rejetèrent les conseils des « technocrates » ; elles étaient « libres ».

Et les technocrates de Luxembourg n'osèrent pas protester : ils s'étaient faits, six années durant, les champions du libéralisme et avaient réservé leurs flèches au « dirigisme » administratif qui, en France, a su épargner aux houillères nationales les difficultés des pays voisins.

L'acuité de la crise du Borinage est une leçon pour les libéraux. Pour les Belges, c'est une catastrophe. Alfred Brochard, chef de la rubrique de politique étrangère du quotidien socialiste belge « Le Peuple », expose ci-contre les raisons intérieures de cette crise et ses répercussions politiques.

M. B.

BELGIQUE

L'exemple du Borinage

TOUT au long de la semaine dernière, le Borinage s'est trouvé en état d'insurrection. Le moindre incident eût mis le feu aux poudres. Et si l'explosion n'a pas eu lieu c'est uniquement parce que le gouvernement a affecté de ne pas voir à quel point son autorité était bravée. La gendarmerie avait reçu pour consigne de ne pas se heurter aux grévistes, même lorsque ceux-ci paralysaient les services publics. Car s'il y avait eu mort d'homme, la situation serait devenue irréparable dans cette terre aux vieilles traditions ouvrières.

Or elle est déjà assez grave comme cela. Non seulement le Borinage est menacé de mort, mais c'est tout l'avenir politique de la Belgique qui est en question.

Le problème des mines du Borinage n'est pas nouveau pour les Belges. Mais c'est la première fois qu'une décision de fermeture est prise avec une telle brutalité : onze puits sur quinze vont cesser toute activité.

On connaît les raisons officielles : la Belgique entre dans une unité économique où il faut être compétitif. Finis les subventions, les protectionnismes et les procédés de production artisanaux.

Donc, remède de cheval : fermeture. Le gouvernement ajoute que les industries nouvelles remplaceront les possibilités d'emploi perdues par ces suppressions. Mais personne n'y croit, car on voit mal quelles entreprises pourraient être implantées dans une région à laquelle on enlève son industrie de base. C'est tellement vrai que, dans son allocution maladroite, le ministre Vanderschueren promettait, juste avant la grève, 1.500 à 2.000 emplois nouveaux à la place de quelque 15.000 perdus. Et il se gardait bien de préciser en quoi ils consisteraient, ni si les salaires rejoindraient ceux qu'on touche dans les mines (1).

La récession

Mais si les emplois nouveaux ne sont qu'un alibi, c'est que le charbon est indispensable ; et alors pourquoi les mines sont-elles marginales ? Ici, les explications diffèrent. Pour les tenants de la thèse gouvernementale, il suffit qu'elles ne soient plus rentables, selon les canons de l'économie libérale. Pour les syndicalistes, elles sont marginales parce que mal gérées. En effet, relèvent-ils, il y a une prolifération de concessions qui se partagent l'exploitation des veines en dépit du bon sens. Et si les charbonnages sont déficitaires, les profits des actionnaires sont, eux, un des éléments qui viennent toujours grever le prix de revient.

En outre, la récession joue à plein dans un pays qui dépend intimement de ses exportations pour vivre. Le ralentissement de l'activité économique a frappé une industrie qui était déjà affectée par d'autres causes. De telle sorte qu'à fin décembre 1958, il y avait 7 millions de tonnes de charbon sur les carreaux des mines. La production avait bien baissé, de janvier à décembre, de 7 %, mais la consommation avait baissé de 23 %.

L'Europe capitaliste

Est-ce à dire que l'économie belge serait sauvée si les liens que le pays a contractés avec les autres partenaires européens n'existaient pas ? Evidemment non. Avec ou sans les accords européens, les grands complexes allemands et français auraient constitué des cartels qui auraient pris les Belges en tenaille. La vérité c'est que l'opération à laquelle se livre le grand capital, rendue possible par la faiblesse ou l'incompétence des mouvements ouvriers, affecte tout le monde. L'Europe de 1959 est capitaliste et ne voit de solutions que capitalistes. Quand les choses vont bien, on abandonne une partie du profit. Maintenant qu'elles vont mal, on ampute.

La Belgique est une belle illustration de ce que peuvent être les technocrates au pouvoir, car depuis longtemps l'économie de ce pays est contrôlée par une petite poignée d'hommes n'ayant aucune responsabilité sociale ou politique. Contrairement à ce qu'on croit généralement, une telle gestion ne se caractérise pas par l'efficacité, mais par la facilité. Ce pays avait à la libération toutes les chances pour lui. Son appareil industriel avait été épargné, la guerre ayant sauté d'un coup de la Normandie à la Hollande. Le port d'Anvers était intact. On avait du charbon, les ressources du Congo. On vendait tout ce qu'on voulait, à n'importe qui et à n'importe quel prix. La paix sociale étant nécessaire, on ne fut pas très regardant sur les salaires. C'était d'ailleurs tout bénéfice pour le patronat, car des gens bien payés consomment. Et chaque augmentation de salaires était assortie d'une augmentation de la productivité. On dépensa beaucoup. La Belgique est un vaste parc de voitures achetées à l'étranger. On mangea bien, on s'habilla bien, on se fit construire beaucoup de maisons.

(1) Ces salaires sont élevés, à condition que la production le soit aussi. Dans les meilleures conditions, un mineur peut toucher 9.000 à 10.000 francs belges (90.000 à 100.000 francs français, par mois. Mais en prenant des risques au sein d'un métier dangereux même quand toutes les précautions sont prises. On comprend qu'aient été ressenties comme outrageantes des considérations comme celle émise par une station de radio selon laquelle les mineurs ne veulent pas perdre « leurs 500 fr. b. par jour », soit 150.000 francs français par mois !

(*Suite en page 26*)

LE RECLASSEMENT DES MINEURS

vu par TIM

LORSQUE M. Robert Schuman (ci-contre) inventa le Pool Charbon-Acier en 1952, il affirma que c'était là une solution définitive à tous les problèmes que pouvaient poser le marché du charbon et celui de l'acier. Aujourd'hui, parce que quelques dizaines de milliers de mineurs sont menacés de chômage, on accuse les promoteurs de la C.E.C.A. (Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier) et M. Robert Schuman au premier chef, d'avoir pour le moins manqué de jugement. Les éternels sentimentaux au cœur tendre commencent à parler de techniciens glacés, monstres cybernétiques sans entrailles que leur culte de l'efficacité a amenés à oublier le détail le plus important : l'homme. On commence à dire que le mineur n'est pas seulement un outil. On le représente en père de famille baissant la tête, sa feuille de licenciement à la main devant ses enfants affamés.

Tout cela, c'est de la mauvaise littérature. Le reclassement professionnel des mineurs a été prévu et étudié depuis longtemps. Personne, parmi les sentimentaux d'aujourd'hui, ne s'est demandé pourquoi un homme comme Raymond Kopa est devenu un brillant footballeur international, étoile du Real de Madrid, pourquoi Charles Humez est devenu un champion de boxe de renommée internationale, pourquoi un homme comme Pignon (et comme Gromaire avant lui) a quitté la lampe et le pic du mineur pour les pinceaux et la toile du peintre.

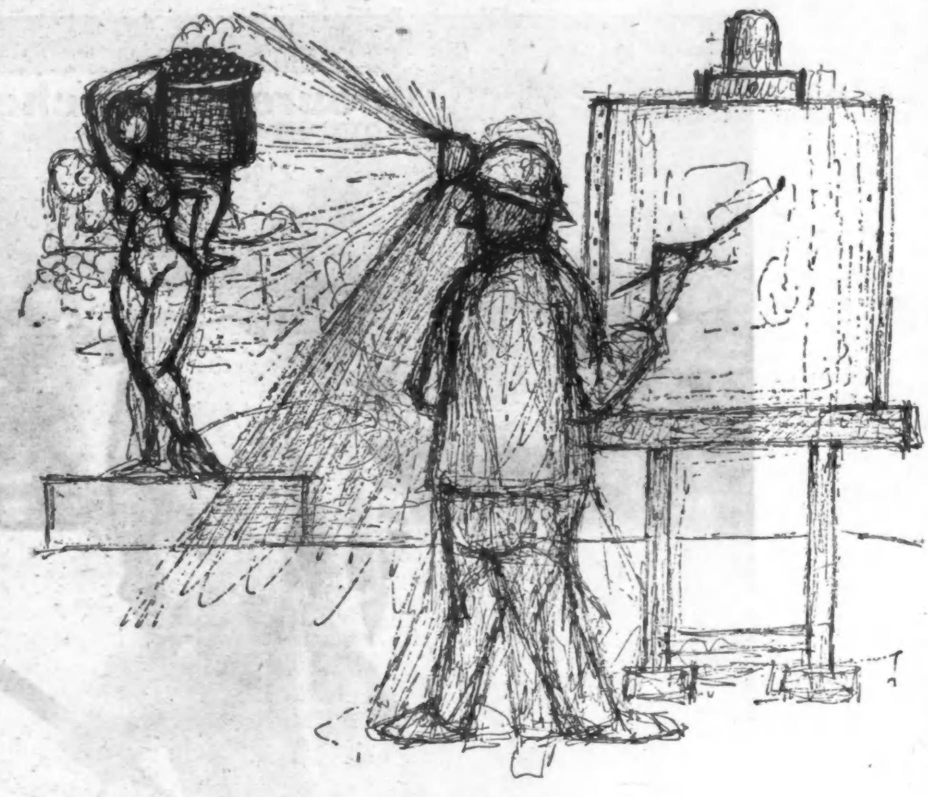
L'explication est simple : ces anciens mineurs ouvraient la voie à leurs camarades. Il s'agit actuellement de reclasser environ une centaine de milliers d'hommes; les plans prévus sont les suivants :

1° 30.000 deviendront boxeurs professionnels (comme il y a huit catégories en boxe, cela fait à peine 4.000 mineurs par catégorie).

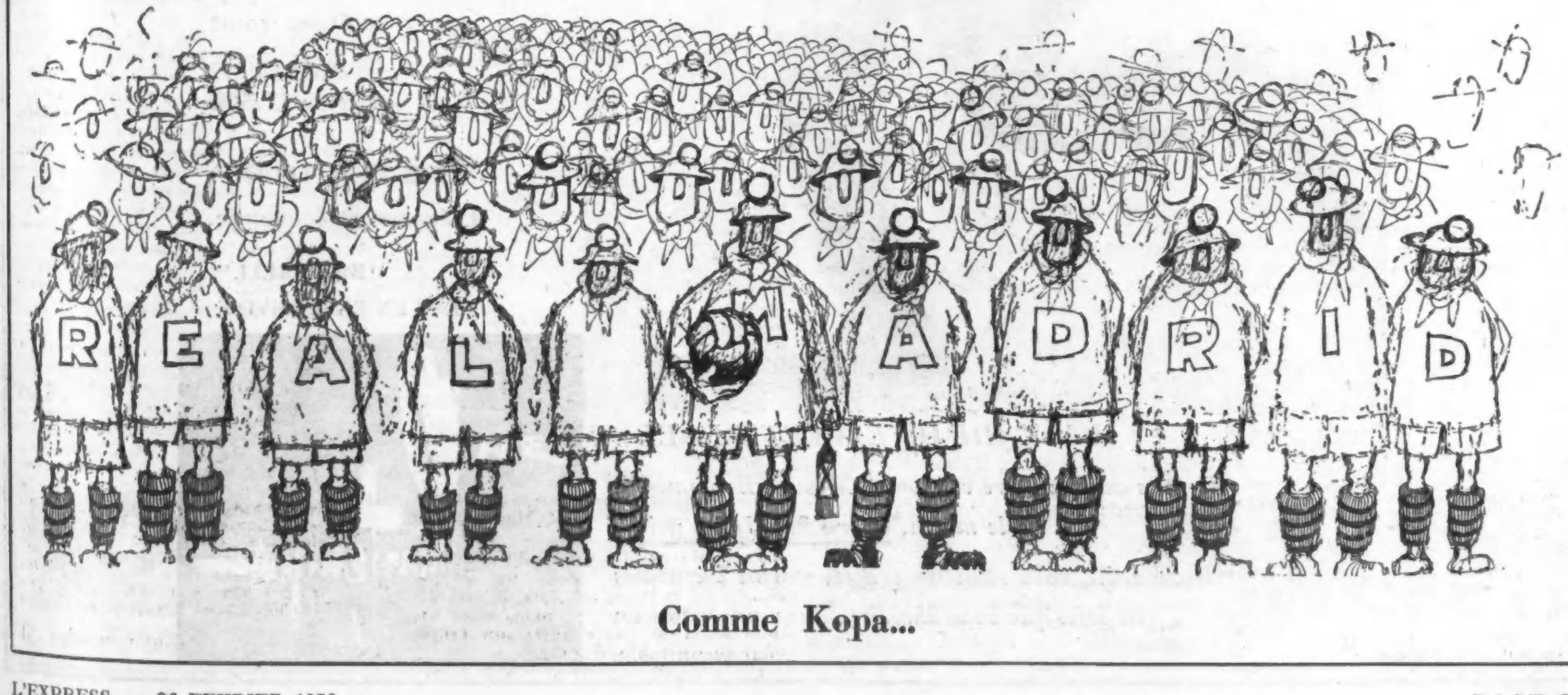
2° 10.000 deviendront artistes peintres (5.000 se consacreront à l'art figuratif et 5.000 à l'art abstrait).

3° Enfin, avec 60.000 d'entre eux, on formera des équipes de football (ce qui ne fera jamais qu'environ 6.000 équipes de 11 joueurs).

Comme Humez...



Comme Pignon...



Comme Kopa...

(*Suite de la page* 24)

Mais le patronat avait consolidé son emprise. Il dispose aujourd'hui d'une puissance à peine croyable : près de 80 % de l'activité industrielle de ce pays est contrôlée par environ 200 personnes plus efficacement que ne le firent jamais les 200 familles en France. Ces 200 personnes se retrouvent dans quatre ou cinq holdings, dont le plus important est de loin la *Société Générale,* véritable ministère parallèle aux départements officiels.

De la « Générale » dépendent aussi bien des charbonnages, usines sidérurgiques, verreries, cimenteries, entreprises de transport maritime que les produits chimiques et les mines du Congo. La « Générale » a sa banque et sa compagnie d'assurances. Elle contrôle aussi des journaux et a des antennes dans la future industrie atomique.

Qu'a-t-elle fait de ses puissants moyens ? Elle a fait vivre ses actionnaires. Elle prévoyait sans doute que la période des vaches grasses ne durerait pas toujours, qu'un pays ne peut pas se cantonner dans la production de produits semi-finis à une époque où maints pays sous-développés sont capables d'en faire autant. Mais tant que cela rapportait comme cela, on n'a rien fait d'autre. Si les choses vont mal, on placera les capitaux dans des pays plus rentables, tout simplement.

Maintenant, la Belgique n'a presque aucune industrie de ce siècle-ci, mais quelques personnes ont dans leurs portefeuilles des valeurs représentant oes milliards en une monnaie encore très forte.

C'est ce brutal réveil qui explique pourquoi s'il y a depuis le début de l'industrialisation une lutte des classes, ce n'est que maintenant que l'on parle avec décision de nationalisations en Belgique. La prospérité avait fait illusion sur la capacité du patronat à résoudre les problèmes de la communauté.

Elle avait permis aux conflits idéologiques de prendre le pas sur les conflits économiques. Sur la question royale, puis sur la question scolaire, la nation s'était divisée selon les critères ethniques et religieux, non selon les critères de classe : les socialistes se retrouvèrent dans le même camp que les libéraux, admirateurs de M. Pinay, et s'enlisèrent dans la politique parlementaire au jour le jour.

Une vraie droite et une vraie gauche

Le conflit du Borinage (qui n'est pas le seul : il y a également 365.000 chômeurs, la grève des frontaliers, les troubles du Congo) bouleverse ces combinaisons et remet les antagonismes politiques dans leur vraie perspective. Les syndicalistes chrétiens ont dû prendre position contre le parti auquel ils sont attachés ; les syndicalistes socialistes ont réclamé la nationalisation de l'ensemble du secteur de l'énergie. Les éléments qui, à l'intérieur du parti socialiste, défendent depuis longtemps cette position, seront sans doute bientôt majoritaires, s'ils ne le sont déjà.

Une vraie droite et une vraie gauche sont en train de se dessiner, en dépit du coup de Jarnac des dirigeants syndicaux chrétiens qui ont feint, lundi soir, de se considérer comme satisfaits par des promesses gouvernementales modifiant à peine le plan initial.

Ces chefs syndicaux étaient à une charnière : s'ils emboîtaient le pas aux syndicalistes socialistes, ils allaient à une rupture avec le parti social-chrétien, pour le compte duquel ils travaillent en dernière analyse. Ils préfèrent la rupture sur la gauche. Aux yeux de leurs propres troupes, toutefois, qui se sont battues avec beaucoup de cran, ils apparaîtront comme des tigres de papier.

C'est par-dessus l'appareil des syndicats chrétiens que se feront donc les rapprochements inévitables, après la prise de conscience de ces derniers jours. Vers qui cette nouvelle orientation du mouvement ouvrier belge tournera-t-elle les yeux ? Vers les travaillistes anglais, le socialisme régénéré d'Italie, et peut-être vers le S.P.D. allemand. Très peu vers la France, hélas !

ALFRED BROCHARD,
rédacteur diplomatique
au « Peuple » de Bruxelles.

Si vous êtes élégant... mais pressé,

"Brummell"

Vous serez sûr
d'y être habillé
selon les derniers impératifs
de la mode masculine,
grâce à la
"Mesure Brummell"

1.500 tissus sélectionnés.
400 conformations.
Essayage soigné,
retouches parfaites.

UNE QUALITÉ
(coupe et tissus)
qui a fait ses preuves.

DES PRIX
qui vous étonneront:
le costume
à partir de 17.500

UNE CERTITUDE :
Élégance et économie.

"BRUMMELL"
EST EN EXCLUSIVITÉ

UN CADEAU EXCEPTIONNEL !

Si vous achetez votre costume "Mesure Brummell",
le matin, entre 9 h. 15 et midi,
"Brummell" vous remettra gracieusement 2 cravates
en soie, que vous choisirez dans une sélection
incomparable.

CENSURE

Les Tripes au soleil

● *Dix contre dix : la parole est au ministre.*

LE mercredi 18 février, les vingt et un membres de la Commission de contrôle des films cinématographiques (c'est-à-dire de la censure) étaient conviés à voir le nouveau film écrit et réalisé par Claude Bernard-Aubert (« Patrouille de choc »), pour lequel était sollicité le visa régulier d'exploitation.

Etaient présents :

● Les neuf membres représentant les ministères (Information, Justice, Affaires étrangères, Intérieur, Défense nationale, Industrie et Commerce, Education nationale, etc.).

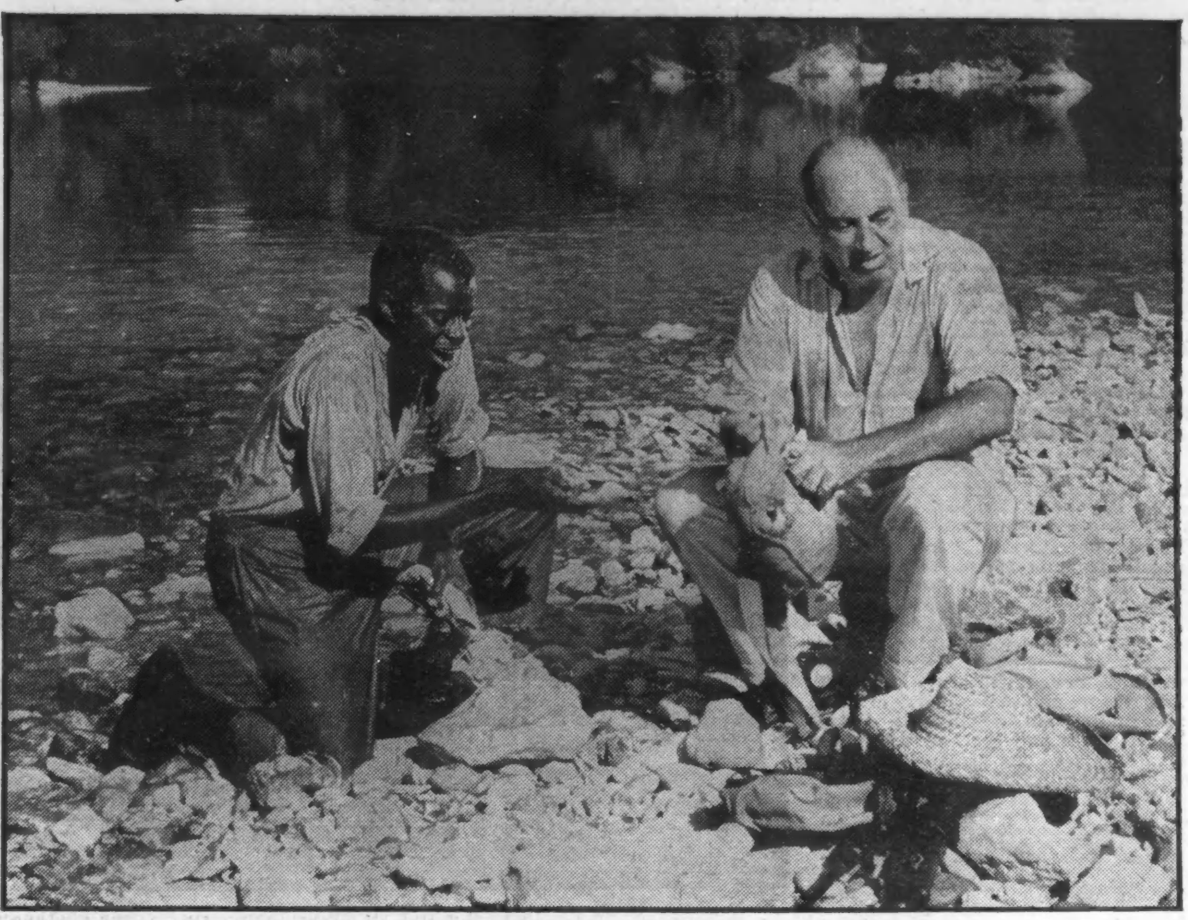
● Les neuf membres de la profession (un auteur, un réalisateur, un producteur, un distributeur, un exploitant, un critique, etc.).

● Un membre des associations familiales.

● Un représentant de la Pensée française (jugeant pour le prestige du film à l'étranger).

Aux termes du décret constituant cette « commission de contrôle auprès du président du Conseil », c'est un haut fonctionnaire en activité ou en retraite qui la préside. M. Frèche a été nommé à ce poste le 20 décembre 1954.

Il a voix prépondérante.



DOUTA SECK ET GRÉGOIRE ASLAN DANS « LES TRIPES AU SOLEIL »
Le Président était en retard.

Un précédent regrettable

Lorsque, à l'issue de la projection des « Tripes au soleil », on passa au vote, secret, les résultats furent les suivants : dix voix demandaient l'interdiction totale du film, dix voix se prononçaient pour l'autorisation sans condition.

Le président était arrivé en retard. Il demanda donc à revoir le film le samedi 21 février, afin de départager le vote, comme il est tenu de le faire.

Après cette nouvelle projection, il déclara qu'i. ferait part de son vote le lundi 23 février au ministre de l'Information en lui donnant, selon ses propres termes, une réponse motivée.

Cette situation n'a eu qu'un précédent. Il s'agissait du film d'Alain Resnais, « Les Statues ne meurent jamais », qui obtint également dix voix contre dix. Le président refusa de voter... Le film est interdit depuis quatre ans.

Le cinéma se trouvant aujourd'hui sous le contrôle de M. André Malraux, les responsables des « Tripes au soleil » reprirent espoir. A tort. La censure, elle, demeure sous le contrôle du ministère de l'Information.

Le ministre, M. Roger Frey, peut encore prendre une décision favorable. La prendra-t-il ?

Le blanc et le noir

Il n'est pas inutile de savoir de quel genre de film il s'agit.

« Les Tripes au soleil » se déroulent à Cicada, ville imaginaire, jadis florissante. La destruction d'un barrage l'a privée d'eau, et dans Cicada isolée au milieu du désert, une misérable communauté blanche écrase une communauté noire plus misérable encore.

Un garçon blanc invite une jeune noire à une soirée réservée aux blancs. Des scènes de violence se déroulent, qui vont jusqu'au lynch. Le père de la jeune noire traverse le désert pour chercher du secours, poursuivi par le père du jeune blanc.

Au moment de l'explication décisive, les deux hommes découvrent une source dans une oasis inconnue. Alors, ils oublient leur haine et songent à reconstruire une nouvelle Cicada.

Rentrés dans la ville, ils sont accueillis à coups de fusils. Comprenant que la violence s'est installée pour toujours au sein des deux communautés, les deux hommes, le blanc et le noir, quittent la ville avec leurs familles pour fonder, ensemble, une ville nouvelle où le bonheur sera possible.

Voilà.

Un curieux cambriolage

Quarante techniciens et acteurs ont travaillé à ce film sans rémunération et attendent, avec l'impatience que l'on comprend, les premières rentrées des « Tripes au soleil » pour toucher quelque argent. Le verront-ils jamais ?

Il faut ajouter que, sous un précédent gouvernement, Claude Bernard-Aubert avait déjà connu quelques difficultés avec la censure lorsqu'il présenta son premier film, « Patrouille de choc », admirable documentaire sur la guerre d'Indochine.

On avait été alors jusqu'à accuser son producteur de trafic de piastres, parce que le film avait été réalisé en Indochine. La censure finit par se contenter de quelques coupures et d'une modification apportée au titre. C'était « Patrouille sans espoir ». La commission voulait « Patrouille de l'espoir ». On transigea à « Patrouille de choc ».

A cette époque, la concierge de Claude Bernard-Aubert fut plusieurs fois interrogée et l'appartement du jeune réalisateur « visité ».

Cette fois, ce sont les bureaux de la production qui ont été cambriolés, samedi après-midi ou dimanche. Une armoire, un classeur métallique, un tiroir ont été fracturés ; un magnétophone volé, tous les dossiers se rapportant aux « Tripes au soleil » fouillés.

Une plainte a été déposée.

Avis aux producteurs français : cantonnez-vous donc aux ravissantes cuisses de Mlle Bardot et en prenant garde de ne pas les montrer trop haut.

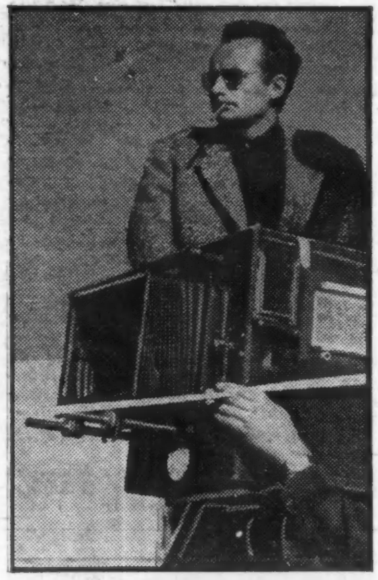
D. H.

TÉLÉVISION

Le statut

● *Mais le soir, les « élites » dînent en ville.*

LA T.V. est encore un domaine très neuf. On le défriche en même temps qu'on l'exploite. Elle aurait besoin de délimitations et d'articulations précises. La IVᵉ République ne pouvait ou ne désirait pas les lui donner. La Vᵉ République n'est pas ennemie du mystère et de l'ambiguïté. Retz, je le sais, l'en eût approuvée... Mais, enfin, elle ressemble moins à Marianne qu'à la Joconde ; elle n'a pas de bonnet et on glose sur ses sourires.



CLAUDE BERNARD-AUBERT
Une plainte déposée.

Aussi le statut de la Radio est-il moins un statut qu'une déclaration d'intentions. Il n'a pas institué une chaîne publicitaire, mais on ne peut pas dire qu'il l'ait formellement exclue.

Cependant, on vient de voir le public américain scandalisé de ce que Mme Roosevelt ait, dans une même allocution, expliqué aux téléspectateurs l'urgence de nourrir les peuples affamés et les mérites de la margarine.

Le plus grave, à mon idée, c'est que les Français ne se rendent pas encore bien compte de tout ce que la T.V. peut faire pour le bien et pour le mal. Les élites ne la regardent pas beaucoup : elles sortent le soir, dînent en ville et vont au spectacle. Et le peuple ne sait pas encore qu'on peut mentir avec des images et des sons tout comme avec des mots. Longtemps, il a cru qu'une chose était vraie, quand elle était imprimée. Il ne le croit plus. Mais il lui faudra du temps pour apprendre à se méfier de ce qu'il voit et de ce qu'il entend. Je m'excuse donc de répéter : avec des montages, on peut faire faire et dire n'importe quoi à n'importe qui.

Aussi voudrait-on que les devoirs et les droits de la T.V. envers le public soient plus nettement définis.

Des rapports confus

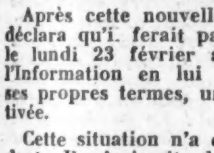
On voudrait aussi voir définir les droits et les devoirs du producteur. L'un d'eux a dit : « Le producteur est celui qui se fait engueuler quand une émission est mauvaise. » On souhaiterait que ce ne fût pas toujours vrai. Ne fût-ce que pour la tranquillité des critiques. J'écris ce que je pense, mais ne sais pas bien qui je blesse.

C'est que les rapports de la T.V. avec ses propres émissions demeurent très confus. Si deux émissions font double emploi, à qui la faute ? J'ai regretté que « L'affaire Steinheil » — fort intéressante — soit cinescopée, et donc floue. J'ose à peine le dire, l'analyse de l'affaire ayant été bonne...

J'ai suivi avec intérêt « A la recherche des Français ». Le projet des reporters me semblait excellent : ils ont filmé des familles d'ouvriers, de paysans, d'instituteurs et discuté avec ceux-ci des films dont ils avaient été les acteurs volontaires et involontaires. Mais il s'agissait principalement — comme de bien entendu — de leur situation économique. Or, on ne nous a pas fait connaître leurs budgets. C'était difficile, je le comprends bien. Les reporters devaient et voulaient ménager leurs « clients ». Mais la T.V. ne pouvait-elle intervenir — en marge de l'émission — et nous donner les renseignements que les intéressés ne nous donnaient pas ?

On pourrait multiplier les exemples... Il semble malheureusement douteux que le statut supprime et même atténue les inconvénients de cette sorte.

EMMANUEL BERL.



Dernier modèle - Magnétophone « ARIAS »
COURRIER - MUSIQUE
LIVRE COMPLET avec housse de voyage, compteur, télécommande du micro, pédale, etc.
POURVU DE TOUTES LES SECURITES MODERNES
REMISE TRES IMPORTANTE aux lecteurs de « L'Express » sur présentation de cette annonce
Essais Démonstration **TELEDICT** 33, rue Bergère - PARIS PRO. 31-64 et 65
Payable 8.750 fr. par mois
Recherchons agents et concessionnaires exclusifs

ENTRETIEN

● *Jean Cau, en homme de bonne volonté, s'est entretenu pendant deux heures avec Jules Romains.*

JULES ROMAINS EN CONVERSATION AVEC NOTRE COLLABORATEUR JEAN CAU (Kassing)
Mme Walter ? Je l'ai moins connue que Landru.

Les deux Jules Romains

« LA coquille, disait Balzac, *explique l'huître.* » La coquille, ici, est double. Le salon où j'attends est tout chargé d'ors, tapissé de miroirs, décoré de bustes, de chinoiseries, de tableaux. Des divans profonds comme des tombeaux. D'étranges fleurs (en fait, ce sont roses, œillets et lilas) sur des étagères. Nul doute : l'homme qui hante ces lieux est amoureux des biens et des conforts de ce monde. Or, un valet s'efface, et me voilà introduit dans un bureau-cellule : une table de bois, une bibliothèque-armoire, le silence, une lumière sourde. Nul doute : l'homme qui médite en ces lieux est détaché des biens et des conforts de ce monde. L'homme-du-salon et l'homme-du-bureau s'appellent l'un et l'autre M. Jules Romains et cette personnalité aux visages de Janus s'avance vers moi avec un très beau sourire de ses yeux bleus et me désigne un fauteuil. J'ai compris : M. Jules Romains a dû écrire une moitié de son œuvre dans le salon (« Knock », « Le Trouhadec », « La Douceur de la vie », les poèmes unanimistes, etc.) et l'autre moitié dans le bureau (ici, d'innombrables titres...).

Mme Chauverel et Mme Walter

D'ailleurs, le visage de M. Jules Romains est lui-même partagé en deux dans le sens de la largeur. En haut, il y a d'admirables yeux, très bleus, très doux et fort intelligents. S'y reflète le bonheur. Mieux même : une allégresse. En bas, par contre, il y a une bouche aux lèvres minces, aux coins affaissés. En bas, il y a les marques, les plis et les rides de la sécheresse et des indigérables amertumes. Entre ces deux parties du visage s'établit un va-et-vient incessant. Parfois, l'amertume fige tous les traits et les yeux durcissent ou s'éteignent. Parfois le regard — et le sourire — dégèle au contraire la masse « prise » du visage.

« Mais oui, Landru était un homme absolument cordial et charmant. Je l'ai très bien connu. Un homme fort aimable et très bien élevé. J'avais donc à l'époque une petite automobile et cherchais un garage du côté de la Porte de Châtillon où s'élevaient encore des fortifications. J'avisai un jour une sorte de remise-garage. Landru en était le locataire ou le propriétaire, et c'est ainsi que j'entrai en relations cordiales et courantes avec lui. Ce qui l'a perdu, vous le savez, c'est sa manie de l'ordre. Il notait tout. Une fois je lui achetai un bidon d'essence et n'avais pas de monnaie pour le payer. « Cela ne fait rien, voyons... Cela ne fait rien », me dit-il. Lorsque je payai ma dette, il sortit, à ma stupéfaction, tout un dossier où était consigné tout ce qui concernait nos rapports — menues réparations, factures, crédits et débits — avec une incroyable précision. Mme Walter ? Je l'ai moins connue que Landru et (sourire plus vif) *la comparaison serait d'ailleurs désobligeante. »*

On a dit, on a écrit que « Madame Chauverel », héroïne d'une « série » que publie M. Jules Romains et qui compte déjà trois volumes, serait, en pointillé, Mme Walter (de l'affaire Lacaze-Guillaume-Walter). Comme cette héroïne — dans le dernier volume paru : « *Mémoires de Mme Chauverel* » (1) — raconte avec sang-froid comment elle assassine et s'enrichit... Et comme M. Jules Romains, accusé d'outrances imaginatives, a triomphé dans un article paru dans un quotidien en déclarant que la réalité vécue (et il faisait allusion à l'affaire Lacaze) dépassait la fiction romanesque... Comme Mme Chauverel possède des relations et appuis politiques, règne sur le Tout-Paris, etc.

— Alors, Maître ?

L'argent et le pouvoir

— Eh bien ! mes personnages sont en certains cas des produits d'exploration du réel voulues et ménagées par moi. Dans d'autres cas, des produits de hasards que la vie m'apporte... « Quinette », des « Hommes de bonne volonté », reflète Landru... Je ne peux pas dire que Mme Walter est Mme Chauverel, je peux dire que je me sers des rencontres que j'ai eu la chance tantôt de ménager, tantôt de faire. Tenez, j'ai bien connu également Mme Bessarabo (?), femme de lettres et suffragette qui a coupé son mari en morceaux. Elle proclamait au nom d'un féminisme exalté la révolution des femmes. Moi je ne savais pas que son ultra-féminisme aurait pour conséquence le débit de son époux. Quant au cynisme de Mme Chauverel, il est normal : l'argent et le pouvoir sont les engrais naturels du crime et décuplent toutes les tendances. Il y a même plus fort, c'est que les criminels de cette sorte ont le sentiment qu'un certain droit, qu'un certain Dieu est de leur côté. »

L'argent, le pouvoir, la politique, le crime... Tout naturellement, le chroniqueur du réel cède la place à l'auteur des « Hommes de bonne volonté », dont les tomes s'alignent, juste dans le dos de M. Jules Romains, en une interminable rangée. J'ai une idée tout à fait saugrenue. J'imagine M. Jules Romains couché sur son bureau et mesurant sa taille à la file des ouvrages qu'il a écrits. Celle-ci, si j'en juge « de chic », serait plus longue que lui, mais il est vrai que M. Jules Romains n'a pas la taille du général de Gaulle, mais plutôt celle de Napoléon. Quoi qu'il en soit, il a beaucoup écrit :

« Il m'a fallu de la ténacité... En 40, j'avais encore neuf volumes à écrire, et, plutôt que de vivre dans l'atmosphère empoisonnée de la France de Vichy, j'ai choisi l'exil. J'ai passé la frontière espagnole la veille, très exactement, de l'armistice. »

Je remarque que M. Romains, *la veille de l'armistice*, fuyait déjà « la France de Vichy ». Il y va sans doute là de la divine prescience des romanciers. Maintenant, le bas envahit le haut. Je veux dire que l'amertume pose son masque sur le visage tout entier. Le regard traverse et ma personne et le mur et l'espace et le temps pour se poser, là-bas, sur ce qui fut réellement la gloire et l'histoire et — tout simplement — « l'époque-de-Jules-Romains ». Un homme, un vieil homme, soudain, se penche sur son passé. Tout s'immobilise. L'atmosphère du bureau se solidifie et M. Jules Romains se met à ressembler à son buste de bronze. Si je suis vivant, dans ce bureau, ce doit être par hasard.

Les éminences grises

« Entre 32 et 39, j'ai travaillé à éviter la guerre. J'ai éprouvé de très grandes déceptions compensées par l'acquisition d'expériences irremplaçables. Si bien qu'ayant acquis l'expérience des grands de ce monde, je n'avais aucun effort à faire, en écrivant mes livres, pour imaginer empereurs, souverains ou présidents de la République. Songez qu'en 1938, au cours d'un tour d'Europe, j'ai contacté officieusement, au nom du gouvernement français, quatorze chefs d'Etat ! En 35, j'avais eu un entretien avec Gœbbels pour essayer de régler au mieux des intérêts franco-allemands l'épineuse question de la Sarre. Toujours officieusement. Tout cela m'a laissé une expérience profonde des hommes et j'ai connu, en marge de la politique active, des gens très bien. Des éminences grises, en quelque sorte. J'ai toujours eu une prédilection pour les « éminences grises »... »

M. Jules Romains tourne et retourne un coupe-papier d'ivoire. Et rêve. Il rêve de ce qu'eût pu être le destin de Jules Romains, Père Joseph humaniste de quelque Richelieu, Talleyrand de quelque empereur. Las, les grands cardinaux s'appelaient Laval ou Daladier et Gamelin les Napoléon ! Bientôt, l'ambitieux normalien dut se contenter de porter au côté une épée pacifique et de défendre, au lieu de nos frontières, la pureté de notre langue.

« Mon idée à moi, c'est que la

(1) Jules Romains : « Mémoires de Mme Chauverel » (Flammarion), 294 pages, 675 fr.

VU

Par des économistes français et soviétiques, Professeur BETTELHEIM, MM. Jean BABY et Jean TRIOMPHE, Professeurs EFIMOV, NIEMTCHINOV et GOTOVSKI

● LE PLAN SEPTENNAL DE L'U.R.S.S.

et par les correspondants de la revue

● LES TRAVAUX DU 21e CONGRÈS

dans le dernier numéro de la revue

FRANCE - U.R.S.S.

En vente chez tous les marchands de journaux : 100 francs - Abonnement un an : 700 francs (tarif valable jusqu'au 1er mai) - C.C.P. Paris 2019-03

Vous pouvez recevoir ce numéro ainsi que le numéro spécial SPOUTNIK contre 150 francs en timbres à la revue FRANCE-U.R.S.S., service Y, 8, rue de la Vrillière, PARIS (1er)

VIENT DE PARAÎTRE

JOHAN FABRICIUS

NUIT MAUDITE

ROMAN TRADUIT DU NÉERLANDAIS

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

ou les nouveaux

MYSTÈRES DE LONDRES

guerre de 1914 aurait pu finir plus tôt sans que l'Europe soit disloquée, liquidée. L'empereur Charles (2), qui était un type épatant, en 17, était prêt à tout lâcher. Mais Clemenceau ne connaissait pas l'Europe et Painlevé, qui pourtant était également un type épatant, n'a rien pu faire. En 15, j'avais déjà écrit six articles : « Pour que l'Europe soit ! » Quels que soient les périls auxquels nous sommes sensibles, cette dislocation a été grosse de tout : la balkanisation de l'Europe, la révolution bolchevik qui aurait pu être évitée, etc, Ensuite... »

Ensuite, on a continué à ne pas suivre les conseils de M. Jules Romains. Il voyageait, il « contactait », mais on l'écoutait d'une oreille et on le renvoyait ensuite tailler ses plumes. Du coup, l'œuvre, immense, ne cessait de charger les rayons de bibliothèques et il n'est pas exclu que la fresque des « Hommes de bonne volonté » ne soit que la « décharge » d'une formidable ambition comprimée.

« Munich ? On ne pouvait pas faire autrement. Savez-vous qui est l'homme des occasions perdues ? Roosevelt ! En 36, en 40, à Yalta, il a manqué de cran et nous n'avons pas fini de payer le prix de ses faiblesses. »

J'ignore la jeunesse

Aujourd'hui, M. Jules Romains — peu à peu le regard cesse de scruter la brume des horizons perdus pour se poser à nouveau sur moi — est revenu au port de toutes les sagesses et, comme un orgueilleux vaisseau démâté, s'y balance.

« Pour ce qui est de l'écrivain, je crois à son rôle de sage. Il doit s'efforcer d'y voir clair et dire ce qu'il pense avec netteté. Une des misères de notre temps est que certains écrivains aient accepté d'être les prisonniers d'un parti. Moi, à 20 ans j'ai failli adhérer à la S.F.I.O. Je ne l'ai pas fait. Depuis lors, j'ai toujours refusé toute adhésion et suis resté libre. Si bien que lorsque je relis des essais ou des articles que j'ai écrits il y a plus de trente ans, j'ai la certitude que — les publiant aujourd'hui — je n'y changerais pas une ligne. »

Et voilà : nous avons voulu « de 32 à 39 » porter, comme Atlas, le monde sur nos épaules. En 40, l'Histoire, sans ménagement, nous a déchargé de notre fardeau et, aujourd'hui, nous tournons en rond en hochant doctement la tête, penché sur ce monde comme le chirurgien sur la plaie. Nous sommes devenu « Sage ».

« La jeunesse ? Je ne la connais guère. Je crois que les types de jeunes gens sont les mêmes, mais que les écarts sont plus grands. Le nombre des petits fripouillards a augmenté ; le nombre des petits jeunes gens très bien aussi. Ce que je crois, en littérature comme en peinture, c'est que les jeunes sont aujourd'hui pourris par des succès immérités. J'estime qu'une carrière doit être progressive et normale. En littérature, songez plutôt à l'exemple de Barrès ou d'Anatole France! Voilà des exemples de carrières ardues et patientes... »

M. Jules Romains se lève. Nous passons dans le salon.

« Oui, je crois aux vertus d'expérience. Surtout en cette matière terrible qu'est le pouvoir. »

Mais de nouveau les fleurs, les divans, les chinoiseries et les perroquets de porcelaine dans les cages ouvragées...

« C'est l'œuvre du plus grand sculpteur mexicain. »

Il s'agit de M. Jules Romains, menton dressé, bouche amère, immobile à jamais. En bronze.

J. C.

(2) Charles de Habsbourg, dernier empereur d'Autriche (1916-1918), successeur de François-Joseph.

(Kassing)

JULES ROMAINS DEVANT SON BUSTE
J'ai failli adhérer à la S.F.I.O.

SOUVENIR

● *Un poète réconcilie les deux Espagnes : celle de l'intérieur et celle qui est en exil.*

Antonio Machado

LES deux Espagnes, celle de l'intérieur représentée par le grand historien Menendez Pidal, président de l'Académie et par Gregorio Maranon, et celle de l'émigration répondant à l'appel de Picasso et de Pablo Casals, ont fraternisé, dimanche dernier, sur la tombe d'Antonio Machado, au cimetière de Collioure.

Une initiative française est à l'origine du rendez-vous de Collioure. En organisant un hommage à Machado, à l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort, le comité d'intellectuels français, dans lequel figurent notamment François Mauriac, Aragon, Tristan Tzara, S. de Beauvoir et J.-P. Sartre, était loin de prévoir l'enthousiasme que son initiative allait susciter en Espagne. Un manifeste signé par l'Académie d'Espagne presque unanime et par les représentants les plus célèbres de la culture espagnole de l'intérieur, depuis Menendez Pidal, Maranon et Perez de Ayala, jusqu'à Dionisio Ridruejo, C.-J. Cela, Sanchez Ferlosio et Bardem, invitait « tous les Espagnols de bonne volonté » à s'associer à l'hommage rendu à Machado, et, à travers lui « au silencieux peuple espagnol », en se rendant à Collioure *« où les cendres du poète attendent le jour où elles pourront se mêler à leur terre maternelle et recevoir en Espagne l'hommage que nous, les Espagnols, nous devons à notre poète, hommage d'hommes libres réunis autour de sa mémoire »*.

Pourquoi le nom de Machado rassemble-t-il aujourd'hui les « Espagnols de bonne volonté » ? Tout l'avait préparé à s'identifier au peuple silencieux et souffrant : sa vie — modeste et exemplaire, — son œuvre, sa mort. Chef de file de la « génération de 1898, aux côtés d'Unamuno, de Pio Baroja et d'Ortega y Gasset, il affirmait que l'écrivain doit accomplir une mission sociale, qu'il lui appartient de s'engager, de devenir le témoin de son temps et l'interprète de son peuple. Lorsque vint l'heure de la défaite, il se joignit à l'armée républicaine et à la foule des réfugiés qui, fuyant Barcelone occupée par l'armée franquiste, s'efforçaient de gagner la frontière française. Mais le long trajet à pied, dans la neige, avait réveillé la maladie pulmonaire dont il avait souffert dans sa jeunesse ; et il mourut à Collioure, le 22 février 1939.

La leçon contenue en son œuvre, en cette mort, suscite la même ferveur dans les couches populaires et dans la jeunesse intellectuelle. Aussi, dès samedi soir, un délégation d'étudiants de Madrid et les représentants des émigrés espagnols de Paris et de Genève, se rencontraient-ils à Collioure. Dimanche matin, une caravane d'autocars amenait les délégations populaires des grands centres de l'émigration : Toulouse, Béziers, Perpignan. Foule vibrante qui allait accueillir avec transport la délégation de Barcelone, arrivée quelques minutes avant la cérémonie. Ecrivains, poètes, grandes figures de la vie artistique, chefs de file de la jeune génération littéraire, étudiants, vedettes de cinéma, ministres du gouvernement de la République en exil et représentants du prétendant, tous confondus dans la foule anonyme, allaient se rendre sur la tombe du poète, unis dans le même espoir en écoutant les messages de Menendez Pidal au nom de l'Académie d'Espagne, de Pablo Casals au nom de l'émigration, courbés sous la même émotion, lorsqu'une délégation d'étudiants déposa sur la tombe de Machado un coffret contenant de la terre d'Espagne envoyée par les prisonniers politiques de Barcelone.

ELENA DE LA SOUCHERE.

DÉBUTS

● *Une bulle capitonnée*

L'ennui d'aimer

par Gilbert Albitre. Grasset, 140 pages, 510 F.

GILBERT ALBITRE a écrit un petit roman qui se passe dans un certain monde, comme « Madame de... », parmi des personnes secrètes et oisives, comme « Les Dames du Bois de Boulogne », et qui font exprès de pâlir, rougir, être en retard, oublier un objet, pour égarer les autres, comme dans « Le Bal du comte d'Orgel ».

Mais Gilbert Albitre, malheureusement, n'est pas encore Radiguet, ni même Bresson ou Louise de Vilmorin. Et « L'Ennui d'aimer », s'il en a les apparences pudiques et glacées, n'est pas le petit chef-d'œuvre de littérature formelle et psychologique qu'il voudrait être. La coquille sonne creux.

Pourtant l'argument est joli : deux femmes, Mme Raudiat et sa nièce, deux hommes, M. Drégord et son secrétaire, ont résolu de former deux couples, assortis selon l'âge. Combinaison très raisonnable qui, matériel-

→

VIENT DE PARAÎTRE
ROGER IKOR
CIEL OUVERT
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
Par l'auteur des
EAUX MÊLÉES
PRIX GONCOURT 1955
222.000 ex.

C.W. CERAM
L'AVENTURE DE L'ARCHEOLOGIE
Les grands mystères des civilisations passées, expliqués par une documentation remarquable, parfaitement synchronisée avec un texte d'une grande clarté.
Un magnifique ouvrage de 360 pages avec 326 illustrations en noir et en couleurs, relié pleine toile.
HACHETTE

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Pierre DAIX

La rivière profonde

1945. Retour des déportés. Il n'est pas trop tard pour parler de ce retour, surtout lorsqu'il se prolonge dans la vie jusqu'à nos jours. Nous découvrons les héros de ce récit, qui vient de sortir en librairie, au moment où ils s'arrachent à leurs bourreaux allemands, au moment où ils tentent à travers la bataille un retour incroyable et périlleux ; et c'est en France l'adaptation, la reconstruction de la vie ; chacun d'eux essaie de se reprendre, tous n'y parviennent pas. Le passé de certains des héros reste trouble et pourtant le livre se prolonge et s'achève sur une note d'espoir. Qu'y a-t-il de plus merveilleux que la vie ? C'est la conclusion du grand roman de Pierre Daix.

Jean RASPAIL

Le vent des pins

« Les sentiments et la pensée des Japonais sont pour nous un véritable labyrinthe, n'essayez pas d'y pénétrer sinon vous êtes perdu. » Tel est le conseil que le directeur d'une agence de tourisme de luxe donne à six touristes occidentaux à leur arrivée au Japon. Voilà le point de départ du roman de Jean Raspail paru il y a quelques mois en librairie. Cette peinture pénétrante et hardie du Japon moderne nous est faite sur le mode humoristique, et l'auteur se livre à un merveilleux exercice de virtuosité en nous dépeignant les inénarrables aventures de visages pâles qui tiennent leur rôle dans cette honorable partie de campagne d'un nouveau genre. C'est ainsi que Pierre Humbourg a pu écrire : « Ce livre l'emporte de loin sur la délicieuse « Honorable partie de campagne. » Après le sort qu'on a fait à cette dernière, « LE VENT DES PINS » devrait logiquement être un best-seller. »

JULLIARD

Entre la Bourse
et les Grands Boulevards
votre Librairie
LE NOUVEAU SIECLE
43, rue Vivienne - PARIS 2e
Librairie Générale Française
Livres d'Arts, Estampes
et livres en provenance
de Pékin
Livres en russe, espagnol
allemand

Vous y trouverez notamment
LA SALLE DES ARMURES DU KREMLIN DE MOSCOU
Magnifique album relié toile sous jaquette, gravures en noir et en couleurs
Texte en quatre langues : Français, anglais, allemand, russe

lement, sentimentalement, semble promettre le bonheur à tout le monde. C'était compter sans le diable : la passion. Tout chavire lorsque M. Drégord s'éprend violemment de celle qui, selon le projet, n'est pas pour lui ; Claude, la plus jeune. Il s'enfuit, abandonnant une triste Mme Raudiat. Mais Claude, également, ne voudra plus se marier. Découvrir la passion de M. Drégord l'a stupéfaite : puisque l'amour risque de donner à quelqu'un ce visage absurde et désordonné, elle n'en veut pas.

On voit le fil : la passion est l'ennemie de l'art d'aimer ; aussi, le bon goût, la délicatesse, pousseraient certaines âmes à renoncer d'elles-mêmes à tous ces dérangements. La proposition est élégante : mais est-elle très juste ? Il est à craindre que tout ceci ne vaille que pour un petit espace bien étroit, une bulle capitonnée par le luxe, où on a le temps et le loisir de songer à ne pas s'aimer.

M. C.

● ***Enfants terribles, version 1958.***

Les yeux secs

par Jean-Lang Dabadie
Ed. du Seuil, 208 p., 600 fr.

VOICI un roman écrit par un garçon de dix-neuf ans. Ce n'est pas sa moindre originalité que d'être écrit à la première personne, et d'avoir comme héroïne une jeune fille. Mais l'adolescence n'est-elle pas l'âge de toutes les ambiguïtés ?

Pour se venger de Guillaume, son premier amant, Annette, la fille aux yeux secs, le punit en le faisant témoin de sa vie intérieure et extérieure. Et c'est seulement à la fin, quand Guillaume meurt dans un accident de navire malencontreux, quand il cessera d'exister, que le rêve se brise, que la réalité frappe avec toute sa souffrance (quand Annette deviendra une, et seule), que ses yeux secs se remplissent de larmes.

Nous sommes bien dans un univers de l'adolescence, où les « enfants terribles » sont entièrement livrés à leurs sentiments. On ne les voit pas faire autre chose dans la vie, excepté s'astreindre à devenir hommes ou femmes, à surmonter l'incohérence de leur jeunesse. Or, l'économie du livre est telle que les grandes personnes sont tour à tour éliminées (la mère d'Annette s'en va avec son mari, la brave mère Touchal n'a pas d'influence sur les jeunes). Ce sera donc un monde des jeunes qui veulent tout savoir, ne reculer devant rien.

Cette soif de la connaissance fait que leur rêve se détruit. Ici il n'y a pas d'amitié cohérente, mais passion destructive, possessivité. Et c'est ici qu'on voit que cet auteur admirable de vingt ans est garçon. Cette possessivité qu'il attribue à la fille, elle n'est pas féminine mais virile. Posséder, pour Annette, c'est posséder physiquement, c'est briser la conscience de l'autre, détruire, comme le font les enfants. Toute preuve de « grandir » sera donc destruction des valeurs — que ce soit Annette qui veut se suicider, ou Fernand qui met le feu à la grange. Et à mesure qu'ils se dégrisent, cet univers d'enfants croule. Chaque tentative de le sauver viendra trop tard. Car, tels les enfants, ils ne prennent pas conscience du passage du Temps.

Voilà encore un côté adolescent du livre. C'est un monde qui a aboli le temps. Annette pense rester intacte devant ses actions. C'est seulement à la fin que viendra pour elle la réalisation d'une vie engagée, telle que la décrit Proust pour le petit Marcel dans « A l'ombre des jeunes filles en fleur ».

O.-E. M.

● ***De Tristan aux magazines féminins.***

Les Amants couronnés

par Claudine Chonez. 234 p., 690 fr.

« UN *rosier sans feuilles, nu, les fleurs à vif sur le bois dur : c'est ma femme* ». Habilement, Claudine Chonez a cédé la parole à un homme. Et à un homme artiste — ce qui permet à l'auteur de douer son narrateur d'une sensibilité trop exquise pour un homme ordinaire : il y a beaucoup de choses joliment dites sur les plages, les fleurs, les soleils couchants.

Cet homme raconte son tourment : il l'aime, elle ne l'aime plus, puis le re-aime ; amour et vie, amour et mort. Histoire vieille comme le monde. Ou plutôt, comme la littérature. On pense à la meilleure et à la pire : à « Tristan et Yseult », et aux magazines des kiosques à journaux. Mais le ton de Claudine Chonez est là, délicat et brûlant, qui nous évite la guimauve et la romance. Encore que « Les Amants couronnés » se place plus près du chant que du roman. Par le truchement de son héros, Claudine Chonez chante l'amour qui découvre, au terme de sa passion, que, non, les amoureux ne sont pas seuls au monde, que rien n'est moins égoïste qu'un grand amour puisqu'il rend attentif à tout. Cet amour absolu ne peut déboucher sur la mort. L'original est qu'il débouche aussi sur l'amour des autres. Double couronnement pathétique sur lequel se clôt le poème.

J.-L. B.

COLLECTION

● ***Un fils naturel fait carrière.***

Don Juan d'Autriche

par Edmonde Charles-Roux.
Ed. Del Duca. 215 pages. 600 fr.

APRES « Les Femmes célèbres », Del Duca inaugure une nouvelle collection dirigée par Robert Merle : « La Vie des bâtards illustres ».

Celui dont Edmonde Charles-Roux retrace la courte, mais fulgurante carrière, Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint et d'une aventurière flamande, devait mourir à 33 ans dans la misère et la solitude.

Son demi-frère, Philippe II d'Espagne, qui jalousait sa popularité, l'avait nommé gouverneur des Pays-Bas, où l'absurde et sanglante tyrannie du duc d'Albe avait semé la rébellion. Il l'y laissa sans subsides et sans troupes, entouré d'ennemis, s'éteindre dans le désespoir.

Rien pourtant ne présageait cette fin. Beau comme un archange, adoré des femmes, aimé du peuple, amiral à 24 ans de la plus grande flotte du monde, Don Juan d'Autriche, bâtard de Charles-Quint, était, en 1571, le héros de la chrétienté. Le Pape, pour le récompenser d'avoir vaincu les Barbares à Lépante, lui avait promis un royaume. Mais Philippe II s'y opposa. Des années d'inaction suivirent, on oublia ce glorieux et insouciant jeune homme qui fut vaincu par les conséquences de la politique du Grand Inquisiteur, par la jalousie de son demi-frère et par les bruits que l'on fit courir sur sa bâtardise.

(Cosmira)

PIERRE LOUYS
Mou comme une guimauve.

Edmonde Charles-Roux, avec une force d'évocation remarquable, a fait revivre en même temps que toute une époque la brève destinée de celui qui aurait pu être un autre Alexandre le Grand s'il avait été moins respectueux de la légitimité. Destin qui se mêle à l'un des plus grands bouleversements de l'histoire : l'écroulement du Saint-Empire sous la poussée « *des sentiments nationaux grandissants et d'une irréductible volonté de liberté religieuse, deux courants tumultueux nourris de toutes les misères, de toutes les insatisfactions, de toutes les colères du temps* ».

A.-M. V.

CONTRE-EXPERTISE

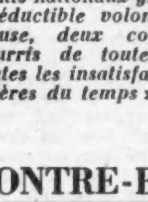
● ***L'enfant terrible du symbolisme est devenu, pour la jeunesse d'aujourd'hui, le scénariste de B. B.***

Pierre Louys ? Qui est-ce ?

C'EST sur son prénom que s'ouvre le Journal de Gide en 1889 (Gide a 20 ans, lui 19). C'est pour lui que Gide, un samedi de mai 1893, jouera au piano du Schumann et du Chopin. Les premiers chapitres de « Si

Un admirable récit
SAUF-CONDUIT
de
PASTERNAK
"Dans SAUF-CONDUIT j'ai analysé les circonstances qui ont fait de moi ce que je suis". PASTERNAK
"Ce livre est ce qui peut fournir de l'auteur de JIVAGO l'image la plus frappante ou harcelante... Les pages finales sont d'une extraordinaire beauté, vraiment superbes. Et elles contiennent des mots qui vous cinglent sur l'Etat russe pourtant aimé, adoré de PASTERNAK... Cette fin seule exige la lecture d'un tel livre". ROBERT KEMP, *de l'Académie française*
660
BUCHET-CHASTEL
CORREA

Le Terrain Vague
23-25, rue du Cherche-Midi - PARIS (VIe)
Catalogue franco en distribution
SCIENCE-FICTION - FANTASTIQUE
HUMOUR - SURREALISME
OCCULTISME


ELIANE
JACQUET
4 saisons en U.R.S.S.
JOURNAL D'UNE ÉTUDIANTE
en plongée libre dans la "nouvelle vague" soviétique
PIERRE HORAY

(Cossira)

Regina Badet (1910) (*)

Brigitte Bardot (1959) (*)

Perle fine entre les perles.

le grain ne meurt » sont pleins de sa présence : il est cet éblouissant condisciple de l'Ecole alsacienne, d'une « juvénilité exquise », à qui le petit André vouera une amitié « à la Gide », frileuse et passionnée, secrète, compliquée d'envie, d'admiration et d'agacement ; c'est lui qui, au jeune André, fera lire Keats, Gœthe, Zola ; l'André adolescent, c'est lui qui, très esthète et féru de Wagner, l'entraînera aux « samedis » de chez Heredia, aux « mardis » de chez Mallarmé, à fréquenter Maeterlinck, Verhaeren, E. Bourges, Gauguin, Villiers, Verlaine, Barrès, Henri de Régnier, les jeunes Valéry, Claudel et Fargue. C'est grâce à lui que Gide et Valéry se connaîtront. C'est lui qui « revoit » la « Salomé » d'Oscar Wilde. C'est à lui que Valéry, jusqu'aux années 20, consacre une grande partie de sa correspondance. C'est chez lui que Debussy composa l'acte Ier de « Pelléas et Mélisande ». C'est à lui, rompant avec Oscar Wilde devenu objet de scandale, qu'Oscar lancera cette phrase superbe : « *Adieu. Je voulais avoir un ami. Je n'aurai plus que des amants.* »

Valéry adorait ses vers

Cet homme est Pierre Louis, dit Pierre Chrysis (il signa de ce pseudonyme une courte préface à la première édition des « Cahiers d'André Walter »), dit Pierre Louys (1870-1925), d'un père petit-fils du baron Louis, haut fonctionnaire de l'Empire et pair de France, et d'une mère petite-fille d'une sœur du duc d'Abrantès. Belle famille, dont il ne reste rien ; Pierre Louys est élevé par son frère aîné. Quant au physique (et selon Gide), il était « *d'une rare élégance de gestes, de silhouettes, d'allure, mais gardait un air maladif. Il était mou, comme en guimauve ; sa main fondait dans celle qu'on lui tendait. Une sorte de génie respirait sur son front et dans ses regards, rachetant ce qu'il avait d'un peu bellâtre. Il bégayait à la moindre émotion, c'est-à-dire souvent, en ébullition pour un rien et calme seulement à ses moments perdus* ». (Journal, 1942.)

(*) Dans « La Femme et le Pantin ».

Pour nous, hommes de la deuxième moitié du XXe siècle, Pierre Louys est tout juste un nom, à peine une œuvre. A la façon de ces personnages de la « Comédie humaine » que Balzac n'a pas jugés dignes d'un livre, mais qui existent en marge des héros, dans l'entre-deux des romans, Pierre Louys existe dans les coulisses de la Comédie littéraire de la fin du XIXe siècle et du début du XXe. Plus que l'auteur de son œuvre propre, il est le condisciple de Gide, un personnage de « Si le grain ne meurt », un correspondant de Valéry, une silhouette dans le drame de Wilde. Il existe grâce aux autres.

Il fut pourtant d'une activité débordante. Catalogué « enfant terrible de la jeune génération symboliste », il collabora à tout ce à quoi on pouvait collaborer à l'époque, « Revue blanche », « Mercure de France », « Centaure », etc. (dans le « Centaure », par exemple, ses sonnets, les « Hamadryades », voisinent avec « La Soirée avec M. Teste »). Il publia bon nombre de contes d'un symbolisme bien tarabiscoté (« Léda », « Ariane », « Danaé », « Byblis », « La Maison sur le Nil ») et des vers que Gide commença par trouver excellents avant d'estimer que Louys, avec qui il venait de se brouiller, il est vrai, donnait dans les « *niaiseries calligraphiées* ». Quant à Valéry, il les adore (ses vers) « *parce qu'ils ont un charme étrange et magique. Un mystère les entoure qui me pénètre et me fait songer à celui d'une chapelle sombre et dorée où se croisent les versicolores rayons des vitraux et les fils d'azur de l'encens qui s'élève !... Vous me comblez quand vous louez mes épithètes, mais que dois-je dire alors devant vos « yeux sacrés », vos « cheveux tremblants », « fleurs humides », etc. C'est tout simplement beau, d'une beauté de rêve... Car vous êtes un fier décadent* (c'est-à-dire, précise Valéry dans cette même lettre (1) : *artiste, ultra-affiné, protégé par une langue savante contre l'assaut du vulgaire, encore vierge des sales baisers du professeur de littérature, glorieux du mépris du journaliste, mais élaborant pour lui-même et quelques dizaines de ses pairs, alambiquant de subtiles essences d'art, et surtout vivant la beauté, attentif à toutes ses manifestations* », etc. Nous voilà prévenus. Oh ! oui, la transformation du I de Louis en Y avec tréma obligatoire est tout un programme · celui de la « rareté décorative ».

Louys se fit connaître par un canular, adroit pastiche de poème grec prétendu composé par une poétesse du VIe siècle avant J.-C. : « Les Chansons de Bilitis » qui, reconnaissons-le, ne manque pas de charme — d'un charme fait d'une sensualité tendre, mélancolique et d'un humanisme curieusement érotique. Au printemps 1896, un roman de « mœurs antiques » le rendit célèbre : « Aphrodite », doux-amer, à la fois frivole, voluptueux et tourmenté, et qui, aujourd'hui, peut justement passer pour l'un des rares romans « parnassiens » possibles. Puis venaient « La Femme et le Pantin », où Louys s'engageait sur les traces de Mérimée ; et « Les Aventures du roi Pausole », badinage spirituel et gentiment scabreux. Et voilà. Ajoutons, pour être complet, un « Journal » posthume intéressant pour qui voudrait explorer le paysage littéraire des années 1887 à 1892.

Une apologie de la chair

C'est sans doute par ces dernières œuvres que Louys mérite de retrouver un peu de notre attention. « La Femme et le Pantin » surtout : espèce de « Carmen » moins sèche, moins amère que celle de Mérimée, mais où le thème de l'amour sensuel, compliqué du goût des créatures dangereuses, ne manque pas de force obsessionnelle. Quant au reste... Louys, un peu trop pour notre goût, rêve du bijou littéraire, de la « *perle fine entre les perles, sertie dans l'or vierge et parée des diamants que l'art lui prodiguera* ». Même dans ces romans, les personnages y ont un peu trop « *un regard excellent* » et un peu trop souvent, « *la chevelure se tourne sur elle-même, telle qu'un gros serpent de métal que trouaient comme des flèches les droites épingles d'or* »... à moins que cette chevelure, on ne la scuplte « *comme un rython d'argile torse* ». Mais, après tout, quand on compare avec les contemporains ! Quand on lit par exemple : « *Le navigium égratignait de ses rames cadencées la mer saphirée, vaporante, et sa voile rouge à peine se gonflait sous l'ambiant calme qui,* etc. » (Jean Lombard : « L'Agonie ») et même, soyons francs, quand on lit certaines pages de Gide (« Le Voyage d'Urien ») et même, soyons encore plus franc, certaines phrases des « Nourritures terrestres »... on finit par estimer que chez Louys, mon dieu, il y a un peu moins de « *lys éburnéens* » et de « *hyanilité du crépuscule* » qu'ailleurs et qu'on y mâche moins de pétales de rose. On comprend même que les contemporains aient été sensibles à la *simplicité* de Louys. Et l'on s'explique mieux la hargne de Gide « *consterné par la niaiserie* (*de Louys*), *sa puérilité, sa scurrilité* (2), *son insignifiance* », si l'on suppose qu'il y avait un Pierre Louys en Gide, un Pierre Louys que Gide a peut-être eu beaucoup de mal à étouffer.

Ecoutons Valéry qui, lui, resta fidèle à Louys : « *La plupart ne lisaient dans ces beaux livres que des apologies de la chair et de ses plaisirs. Ni des peines que demande un langage si admirable, ni les connaissances que supposent ces peintures, ni l'amertume et la désespérance qui s'y mêlent, n'éclairaient à leurs yeux le vrai visage de l'auteur... Quand on a mis tant d'énergie et de désir, tant de patience et tant de réflexion dans la préparation de son œuvre, on peut exiger après soi d'être longuement et studieusement regardé. L'heure viendra de ce regard pieux.* » Faisons, bien sûr, la part de l'amitié, mais tout de même... Est-ce aujourd'hui l'heure?

JEAN-LOUIS BORY.

(1) Lettre à Pierre Louys. 22 juin 1890.

(2) Scurrilité : plaisanterie basse et de mauvais goût (Larousse).

DOSTOÏEVSKI
Les Possédés
roman
1 vol. : 800
nrf

VU, LU, SU

● Maurice Druon a assisté à Londres à une représentation de « Un goût de miel », première pièce d'une jeune fille de vingt ans, Shelagh Delaney, dont nous parlions ici la semaine dernière en regrettant que la presse britannique nous informe davantage sur son « aventure » que sur son talent. Voici ce que nous écrit Maurice Druon : « C'est une pièce importante et je partage cette opinion avec mon ami Graham Greene, qui a écrit de cette œuvre qu'elle possédait « *toute la fraîcheur de « Look back in anger » d'Osborne et une plus grande maturité* ». Je dirai, pour ma part, qu'il existe dans la dramaturgie et le ton de Shelegh Delaney une violence qui n'est pas sans me rappeler par instants Garcia Lorca, un Garcia Lorca des faubourgs. L'identification qu'on veut faire avec Françoise Sagan n'a aucun sens, en tout cas littéraire. »

● Selon « Le Bulletin du Livre », le magazine sonore « Le Temps que nous vivons » avait demandé à Louis Aragon de dire quelques mots sur son dernier livre « La Semaine Sainte ». Il parla pendant une heure, expliquant comment il avait écrit son roman et ce qu'il avait voulu y mettre. L'éditeur trouva si passionnants ses propos qu'il décida de faire paraître un disque spécial intitulé « Le Dossier de la Semaine Sainte », dont l'audition durera une demi-heure.

● Une nouvelle édition de « La Divine Comédie » est publiée par « Le Livre Club du Libraire », en même temps qu'un album magnifique contenant tous les dessins faits par Botticelli pour illustrer l'œuvre de Dante. La plus grande partie de ces dessins, qui se trouvaient au musée de Berlin, a été détruite pendant la guerre.

Dessin de Botticelli pour « La Divine Comédie ».

● « Réflexions sur la question juive », que Jean-Paul Sartre écrivit après la guerre, vient d'être traduit en Israël.

Le livre d'Alfred Sauvy, « De Malthus à Mao Tsé-toung », est en cours de traduction en Espagne.

« Visa pour la Pologne », par K.-S. Karol, sort à Londres, et « La Nouvelle Vague », de Françoise Giroud, paraît en Italie.

● En 1958, la France a édité 11.725 titres de livres, l'Amérique 13.462, l'Angleterre 16.172.

Rééditions :

● « Un héros de notre temps », sorte de « Confession d'un enfant du siècle », de Michel Lermontov, l'un des romanciers les plus célèbres du romantisme russe, contemporain et ami de Pouchkine, est réédité chez Laffont.

● « La Cavalerie rouge », recueil de nouvelles sur la guerre civile par l'écrivain russe Isaac Babel, contemporain de Pasternak, victime de l'épuration stalinienne, est en cours de réimpression chez Gallimard.

● « Les Mauvais Coups », que Roger Vailland considère comme son meilleur roman, reparaît aux éditions du Sagittaire.

L'AFFAIRE

Une amie de la France

● ***Dernier nom prononcé dans l'affaire Lacaze : celui de Mrs Biddle. Tout Paris a parlé d'elle pendant six ans. Pourquoi ?***

Le 7 juin 1956, Mrs Margaret Thompson Biddle, 54 ans, rentrait chez elle, rue Las-Cases, après avoir passé la soirée à l'Opéra.

Le lendemain matin, on la trouvait morte.

Ce sont des choses qui arrivent.

Lorsqu'elles arrivent à une amie intime du groupe Walter-Lacaze-Lacour, elles peuvent provoquer une enquête tardive.

Encore que, selon toute vraisemblance, ce que l'on a appelé « L'affaire Lacaze », soit sur le point de tourner court.

Il n'y a plus « subornation de témoin », à partir du moment où la jeune amie de Jean-Pierre Guillaume, Maïté, déclare avoir été elle-même trouver Jean Lacaze, oncle du jeune homme.

Il n'y a pas eu « commencement d'exécution » dans l'assassinat de Jean-Pierre Guillaume, même s'il est prouvé qu'il y a eu projet.

A moins de retournements imprévus, que la courageuse obstination du juge Batigne ne doit pas exclure complètement des possibilités, l'affaire Lacaze sera, un jour ou l'autre, close par un non-lieu sans que soit jamais connue la vérité.

Le serait-elle qu'il n'y aurait pas, en droit français, délit. A moins que des découvertes inattendues...

150 milliards

Dans l'immédiat, c'était à la police et à la justice de vérifier le bien-fondé des rumeurs que souleva à l'époque la mort subite de l'amie des Walter-Lacaze-Lacour. La masseuse, qui avait vu la veille Mrs Biddle au mieux de sa forme, s'étonna fort.

Un homme d'affaires parisien se mit à déclarer dans tous les dîners :

« Quelqu'un a décidé de me tuer, et comme je ne veux pas mourir de la même façon que Mrs Biddle, je le raconte à tout le monde. C'est plus sûr que de prendre des gardes du corps... »

On raconta aussi que le secrétaire avait été forcé, que des papiers avaient disparu. On dit aujourd'hui que l'auteur de ce « cambriolage » a été identifié et aussi que, après enquête, Mrs Biddle serait morte tout bourgeoisement d'une hémorragie cérébrale.

Mais sur tout un milieu parisien, l'affaire Lacaze jette maintenant un coup de projecteur qui laisse bien des braves gens pantois.

De ce milieu, Mrs Biddle était l'un des plus beaux fleurons.

Elle avait hérité de son père une fortune estimée à 150 milliards de francs. C'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour régner à Paris, à condition que l'on en ait envie.

Or, c'était la suprême ambition de Margaret Biddle, qui continuait, selon la coutume américaine, à porter le nom de son second mari, Anthony Drexel Biddle, ambassadeur des Etats-Unis en Norvège, puis en Pologne, bien qu'elle fût divorcée.

L'énergie ne lui faisait pas défaut. Au cours du premier conseil d'administration de la New Mount Mining Corporation, qui suivit la mort de son père, priée de donner son accord sur les diverses mesures envisagées par le conseil, elle répondit :

« Non. Je ne suis d'accord sur aucun des points. Je vous communiquerai mes projets ultérieurement. Messieurs, la séance est levée. »

Elle était actionnaire majoritaire de la compagnie. C'est elle qui, peu après la Libération, apporta à Jean Walter les moyens matériels qui furent à l'origine du prodigieux essor des mines de Zellidja.

(Charbonnier-Réalités)

MRS MARGARET THOMPSON BIDDLE
« Qu'aurait fait Napoléon ? »

Energie, argent, volonté de puissance... Pourquoi tout cela s'exerça-t-il, à partir de 1949, à Paris ? Parce que Margaret Biddle était, disait-on, « une grande amie de la France ».

Le Tout-Paris

En fait, elle appartenait à cette société internationale parfaitement informée sur la meilleure façon de vivre : tirer ses revenus de l'étranger et les dépenser à Paris, à Cannes et à Deauville.

Le commerce de luxe n'aurait d'ailleurs qu'à s'en féliciter si ces « grands amis de la France » limitaient là leur activité.

Elle commandait les tailleurs d'Hermès dans toutes les couleurs de cuir. On lui connaissait soixante manteaux de fourrure et huit voitures.

Mais Mrs Margaret Biddle voulait jouer un rôle. Le plus étonnant est que, effectivement, elle le joua.

Elle commença, comme il convient, par « pendre un jambon à sa fenêtre ». C'est-à-dire à inviter, dans son hôtel particulier de la rue Las-Cases, parmi les sofas de satin jaune, tout ce qui avait un nom. Dans le monde de la politique, des affaires, des arts, de la presse, de la diplomatie. On y rencontrait pêle-mêle les Windsor et le peintre Carzou, le cardinal Spellman et M. René Mayer, le prince Bernhard de Hollande et Eve Curie, M. Antoine Pinay, le Glaoui, le peintre Lorjou et M. René Pleven.

Les intimes — les Windsor, M. Pinay — étaient également reçus à l'heure du thé.

Les soirs de réception, un immense lustre planté de vraies bougies éclairait les Gauguin (l'un d'eux fut acheté, après la mort de Mrs Biddle, 104 millions par l'armateur grec Goulandris), les Renoir, les Monet, les Cézanne, les Vlaminck.

Et on dînait dans le vermeil.

Elle pria un jour Mme René Coty. Mais celle-ci n'avait pas tellement apprécié la hauteur avec laquelle l'Américaine, invitée à un thé de dames à l'Elysée, avait entendu montrer à la femme du Président de la République que la puissance, à Paris, c'était Margaret Biddle.

Le fait est que l'Elysée avait tout de même jugé nécessaire d'inviter Mrs Biddle.

La France de Mrs Biddle

Pourquoi ? Parce qu'elle s'était elle-même instituée ambassadrice officieuse de son pays et que c'est sur la foi des rapports et des articles de Margaret Biddle que l'on vit longtemps la France de Washington.

Quelques extraits des éditoriaux qu'elle donnait à des magazines américains indiquent assez clairement ce qu'était son jugement politique.

SUR L'INDOCHINE, en décembre 1953 :

« Certaines personnes disent que la France se bat pour protéger ses intérêts privés en Indochine. Cela n'est pas vrai (this is not correct). *Le montant des investissements privés là-bas est égal à la somme dépensée pour faire la guerre pendant seize mois. Par conséquent, la France ne continuerait pas à faire une guerre aussi coûteuse, si elle se battait seulement pour préserver ses intérêts privés. La France se bat pour sauver l'Asie méridionale du communisme, exactement comme nous l'avons fait en Corée... »*

SUR LA CONFÉRENCE DE MESSINE (nomination de René Mayer, président de la C.E.C.A., août 1955) :

« René Mayer s'est opposé à la politique de Pierre Mendès-France et ce fut lui qui provoqua la chute de son gouvernement. Sa nomination a été accueillie avec un enthousiasme particulier par tous ceux qui croient en une Europe unifiée. »

SUR L'EURATOM (avril 1956) :

« Euratom est de loin le plus important mouvement à l'heure actuelle... Les pays concernés renonceront-ils au droit de fabriquer des armes atomiques ? Il est extrêmement peu probable qu'aucun de ces pays ait le désir ou la possibilité de fabriquer ces armes. Je pense personnellement que ce renoncement augmenterait les tendances neutralistes de ces pays européens et rendrait plus difficile la réalisation d'une Europe unie. »

SUR L'ALGÉRIE (mai 1956) :

« ... Mes amis français estiment que Robert Lacoste devrait continuer sa tâche en Algérie et user pleinement des pleins pouvoirs que le Parlement français a accordés au gouvernement et ils espèrent que le parti socialiste ne lui liera pas les mains en exigeant des demi-mesures qui, selon eux, seraient fatales.

« Je pense que la France a le sentiment de n'avoir pas reçu un appui suffisant des Anglais et des Américains en ce qui concerne l'Afrique du Nord... »

SUR SOUSTELLE :

« ... Pendant l'année où il fut gouverneur général d'Algérie, l'attitude de la population française, d'abord méfiante, s'est transformée en un enthousiasme délirant.

« Après avoir étudié le problème pendant neuf mois, il a présenté à l'Assemblée un programme extrêmement clair et bien documenté au cours d'un des discours le plus courageux de la vie politique française... »

SUR LACOSTE :

« ... C'est un socialiste modéré qui a la confiance des employeurs et des patrons.

« Le discours qu'il fit au cours du débat sur les pouvoirs spéciaux en Algérie était semblable à celui de Soustelle... Bien que l'arrivée de Lacoste en Algérie n'ait pas été acclamée, sa position sur le problème algérien a fait maintenant une excellente impression... »

Les « bien bâtis »

Les « portraits » que Margaret Biddle consacre à ceux qu'elle « pousse » en Amérique sont presque toujours truffés d'appréciations de ce genre : M. Pflimlin est « *bien bâti et il a l'air jeune...* ». M. Jacquinot est « *extrêmement bien bâti et bien de sa personne* ». M. René Mayer est « *grand, bien bâti et toujours impeccablement habillé* ».

M. Roger Duchet, lui, est seulement « *très dynamique et plein de tact* ».

Pour mieux les soutenir, elle note également à l'actif de ses amis : « *Adversaire de Mendès-France* » qu'elle décrit ainsi : « *Orateur consciencieux, obstiné, avec une propension marquée à la dramatisation...* »

Quant à l'échec de M. Joseph Laniel aux élections présidentielles de 1954, son explication est simple : « *Les conditions sociales en France sont si mauvaises qu'un riche patron ne peut être populaire.* »

Douce Mrs Biddle... Elle s'est bien amusée, elle a généreusement distribué les bijoux de Cartier dont elle farcissait ses gâteaux lorsqu'elle célébrait l'anniversaire de tel ou tel de ses invités, et elle a trouvé le moyen d'être prise au sérieux, pendant six ans, par les gens présumés sérieux.

Il est vrai qu'elle leur donna l'exemple en déclarant : « *Chaque fois que j'ai une décision à prendre, j'essaye de m'imaginer ce qu'aurait fait Napoléon.* »

Sa mort prématurée — naturelle ou non — fut en tout cas une grande perte pour Balenciaga. Il lui arrivait de commander toute la collection du célèbre couturier.

ANNE-MARIE DE VILAINE.

PORTO
BARROS
OPORTO

EXPOSITIONS

Sous une forme ou sous une autre

● *Dans la « drôle de guerre » des tendances, des jeunes jouent les francs-tireurs. Ils seront peut-être gagnants.*

PREMIER trimestre calme. Beaucoup moins d'expositions que l'an dernier. Pas de réelles surprises. C'est le moment de faire le point de la guerre que se livrent, de galerie à galerie, les représentants des tendances les plus contradictoires de la jeune peinture.

● Venant de Madrid, arrivée d'un important renfort pour les « informels » à leur quartier général, Galerie Stadler, rue de Seine. Il s'agit du peintre Saura, presque aussi lyrique que Manuel Viola, presque aussi dépouillé que Tapiès, Espagnol de moins de 40 ans comme eux et, comme eux, membre du groupe « El Paso » qui, depuis trois ou quatre ans, a pris la tête du mouvement révolutionnaire de la peinture en Espagne. Ce groupe s'inspire largement de « l'Ecole de New York » et de Jackson Pollock.

● Venant de Yougoslavie, une équipe de peintres et de sculpteurs occupe, pour quelques jours encore, à quelques pas des Champs-Elysées, la Galerie Denise René, rue La Boétie, bastion de l'orthodoxie abstraite. La recherche de la forme pure n'est donc pas abandonnée. Mondrian, Kandinsky, Brancusi, Pevzner ont encore des « partisans » actifs et capables, à partir de leurs lointaines montagnes, de pousser des pointes jusqu'à Paris.

Absences regrettables

● Faubourg Saint-Honoré, à la Galerie de France, citadelle de « l'abstraction de bon ton », c'est Gillet, peintre français et même typiquement français, qui défend, ce mois-ci, les positions « classiques ». Il prouve qu'on peut faire de la bonne composition tout en ayant — comme Chardin — horreur de la nature. Ses compositions ressemblent d'ailleurs étrangement à des natures mortes.

● Rue Guénégaud (rive gauche) et rue La Boétie (secteur Saint-Augustin), les « abstraits chauds » marquent des points importants : Francis Bott expose des gouaches d'une exceptionnelle maîtrise chez Legendre ; et Lagage, de fascinantes mosaïques chez Massol.

● Mais les jeunes « réalistes » ? L'absence d'expositions de deux au moins d'entre eux est particulièrement regrettable : Philippe Bonnet pour la grandeur, Lesieur pour la grâce.

● Reste une catégorie de jeunes peintres tentés par le réalisme, mais aussi par l'abstraction. Ce sont des francs-tireurs et ils s'efforcent, tout en reprenant le dialogue avec le monde extérieur, de ne pas perdre le bénéfice d'une aventure picturale qui représente un enrichissement certain. Exemple type : Guy de Vogüé, dont les toiles sont accrochées en ce moment à la Galerie Saint-Germain (1). C'est un peintre qui doit encore perfectionner le maniement de ses couleurs. Mais qui en sait assez pour nous apprendre beaucoup sur la peinture.

Comme les meilleurs éléments de cette jeune génération de francs-tireurs — Geneviève Asse, Olivier Debré, J.-P. Jouffroy et quelques autres — Guy de Vogüé est peut-être en train de retrouver à sa manière une des voies fondamentales oubliées dans le tumulte des vocations novatrices et de la « drôle de guerre » des tendances. Parce qu'au terme d'un demi-siècle d'expériences forcenées dont l'art informel est l'aboutissement logique, on commence à s'apercevoir que la peinture des meilleures époques, la peinture de toujours, n'a jamais été qu'un moyen « abstrait » d'expression, mais à partir d'une réalité concrète qu'on doit, en fin de compte, pouvoir retrouver sous une forme ou sous une autre.

J.-F. CHABRUN.

(1) 202, boulevard Saint-Germain.

« FEMME D'ISCHIA », PAR GUY DE VOGUÉ
Reprendre le dialogue.

AUTO-INTERVIEW

Eugène interroge Ionesco

● *Que faut-il penser de la nouvelle pièce d'Eugène Ionesco, « Tueurs sans gages » ? Ionesco répond à Eugène.*

EUGENE. — Pourquoi « tueurs », pourquoi « sans gages » ? Racontez votre sujet.

IONESCO. — Je préfère que les lecteurs de « L'Express » viennent voir la pièce. D'ailleurs, c'est une pièce à « suspense », on ne peut pas la raconter. On la joue déjà depuis plusieurs jours. De cette façon, le soir de la générale, le spectacle sera bien rodé. Je dois vous déclarer que nous avons un public excellent. Ce sont les amis du T.N.P., la T.E.C., les amis du club du Théâtre des Nations, les Jeunesses musicales et toutes sortes d'autres groupements et associations qui constituent notre public. C'est un public jeune ou neuf, frais, vivant : un public formé, en grande partie, par Jean Vilar. On doit beaucoup à Jean Vilar. Il a créé un style nouveau de théâtre, il a créé un public nouveau aussi. Il a créé des spectateurs très avertis, véritables amateurs de théâtre, et je suis heureux que, jusqu'à présent, ce public ait l'air d'aimer notre spectacle. Les acteurs sont très applaudis. C'est un grand risque de monter une pièce. Cela revient très cher.

EUGENE. — Vous vous entendez bien avec vos « commanditaires » ?

IONESCO. — Oh ! oui... c'est-à-dire... oui, oui, tout de même. Je leur reproche seulement d'avoir le complexe de la castration.

EUGENE. — Comment cela ?

IONESCO. — Ils veulent trop que je coupe dans la pièce. Ils s'imaginent toujours que c'est trop long. Comme le public ne s'ennuie pas, comme il réagit, applaudit, participe, je ne comprends pas la crainte des producteurs. Là est d'ailleurs l'ennui de la production privée : être tenté de vouloir « plaire » au public, avoir peur de le heurter. En réalité, il faut en quelque sorte *lutter contre le public*. L'auteur ne doit pas le suivre dans sa facilité. C'est le public qui doit suivre. Autrement, il n'y aurait jamais de progrès artistique et nous ferions du travail de confection. D'ailleurs, le public a l'air de suivre. Ça ne le dérange pas d'être heurté et surpris. C'est la raison pour laquelle les authentiques amateurs viennent au théâtre. Ils détestent qu'on leur fasse des concessions. Tous les théâtres devraient être, comme dans d'autres pays, subventionnés par l'Etat.

Encore faut-il que ce soit un Etat très, très libéral. Autrement, les dangers du dirigisme pourraient aussi tuer le théâtre.

EUGENE. — C'est une autre question.

IONESCO. — « Tueurs sans gages » a été retenu par Orson Welles qui va jouer cette pièce et la monter l'hiver prochain à New York. Et en Angleterre ensuite. De toute façon, la carrière mondiale de la pièce me semble assurée.

EUGENE. — Vous êtes d'une fatuité ! Ah ! ces auteurs...

IONESCO. — Je suis joué à la Huchette... dans quelques jours, Mauclair reprend « Victimes du devoir » au Studio des Champs-Elysées, chez Jacquemart. On me joue donc sur trois scènes différentes en même temps, hein, qu'est-ce que vous en dites ? Vous vous étonnez que j'en sois fier !

EUGENE. — Vous êtes le boulevardier de l'avant-garde !...

IONESCO. — Ce n'est pas gentil de me dire cela !... Dites encore que Nicot a un rôle énorme, qu'il s'en tire admirablement, que Jean-Marie Serreau, dans...

EUGENE. — C'est à la critique d'apprécier. Vous vous étendez trop. Je coupe.

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● *Le T.N.P. rend Musset à la jeunesse et sa jeunesse à Musset.*

APRES « Lorenzaccio » et « Les Caprices de Marianne », le T.N.P. achève son année Musset en jouant et en gagnant la partie la plus difficile, celle de « On ne badine pas avec l'amour » (1). Décapé par la mise en scène de M. René Clair, revécu sous nos yeux par Mlle Suzanne Flon et M. Gérard Philipe, le proverbe de Musset apparaît comme ce qu'il est, un des plus hauts chefs-d'œuvre du théâtre, et des plus vivants.

Ecrite à chaud par un amant de 23 ans que sa maîtresse vient de trahir, faite de pièces et de morceaux, de fragments joyeux écrits au temps du bonheur, de pages douloureuses recopiées dans des lettres, l'œuvre apparaît comme parfaitement équilibrée, avec son contrepoint comique et sa tragédie à trois personnages. Pièce d'amour, où l'obstacle entre les amants n'est plus une question de famille ou de classe sociale, de politique ou de religion, même pas une question de fidélité ou de point d'honneur, mais une question d'orgueil. C'est en cela qu'elle est moderne, que sous ses habits d'un XVIII[e] siècle de fantaisie, elle est d'une société égalitaire, sans religion et sans préjugés, mais où l'individu, d'autant plus jaloux de lui-même, se masque aux yeux des autres et ruse avec son propre cœur. Et c'est en cela qu'elle est difficile.

M. René Clair a fort bien noté dans une interview que les deux personnages principaux expriment à chaque instant trois sentiments à la fois, un qu'ils manifestent, un qu'ils cachent, un qu'ils ressentent sans le voir.

C'est-à-dire que comme Carné avec ses tricheurs, Musset doit amener ses personnages à jouer au jeu de la vérité, à mentir si fort et si haut, par orgueil, qu'il faut enfin que le cœur se brise sous la pression d'une vérité qu'il ignorait ou qu'il voulait ignorer.

Par rapport aux « Caprices », Camille est une femme de la même race que Marianne (comme si George Sand était venue se mouler sur l'image de la maîtresse inconnue qui avait inspiré « Les Caprices » à Musset, ou comme si la forme de notre cœur prédéterminait la forme et l'histoire de toutes nos amours), mais infiniment

(1) T.N.P.

→

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Lundi 2	21 h.	Soirée réservée aux Jeunesses Musicales de France
Mercr. 4	20 h. 45	DEFILE DU CORPS DE BALLET SYMPHONIE (création) GISELLE
Vendr. 6	20 h.	OTHELLO Hans Beirer (en reprexcl.), Régine Crespin, René Bianco, Alain Vanzo
Samedi 7	20 h.	LE CHEVALIER A LA ROSE
Dim. 8	20 h.	LE BAL MASQUE

OPERA-COMIQUE

Mercr. 4	20 h.	LA BOHEME LA VOIX HUMAINE
Jeudi 5	20 h. 15	MANON
Vendr. 6	20 h.	LES PECHEURS DE PERLES LA VERIDIQUE HISTOIRE DU DOCTEUR
Samedi 7	20 h. 30	CARMEN
Dim. 8	14 h. 30	LE BARBIER DE SEVILLE
Dim. 8	20 h. 30	MIREILLE

POCHE MONTPARNASSE
75, boulevard Montparnasse
Un grand succès
TCHIN-TCHIN
Loc. par tél. LIT. 92-97

UNE RÉVÉLATION
LA PUNAISE
A L'ATELIER

plus complexe. Et Perdican réunit des traits de Coelio et d'Octave, les approfondit, incarne à la fois l'homme et son double (« un étranger vêtu de noir qui me ressemblait comme un frère »). La distanciation est à l'intérieur.

Jeune, beau, de la chaleur dans la voix, de la lumière dans le regard, M. Gérard Philipe incarne Perdican d'une manière excellente. Peut-être, comme c'était déjà le cas pour son Octave des « Caprices », souligne-t-il mieux les aspects graves du personnage que les aspects légers, donnant un peu trop le pas au sentiment caché sur le sentiment manifeste, dans les scènes avec Rosette en particulier. Mlle Suzanne Flon ne me paraît pas lui être inférieure : elle n'a plus 18 ans, c'est entendu, mais avec beaucoup d'élégance, elle a choisi de vaincre le handicap de l'âge non par le maquillage, mais par l'intelligence. Elle est toujours présente, toujours attentive à faire sentir tous les aspects de Camille, cuirassée par son éducation cléricale et sa méfiance, désireuse de se faire aimer comme on désire gagner un pari, puis blessée au défaut de la cuirasse. Mlle Flon sait très bien écouter en scène, et elle a dit avec une émotion et une justesse admirables tous les moments importants du rôle. Si on a parfois cru sentir un décalage entre les deux protagonistes, cela ne tient pas à la qualité, me semble-t-il, mais à la manière, Mlle Flon jouant davantage « théâtre » au bon, au grand sens du terme, M. Philipe à la fois retenu, expressif, soucieux d'un éclairage intérieur un peu appuyé, jouant davantage « cinéma ».

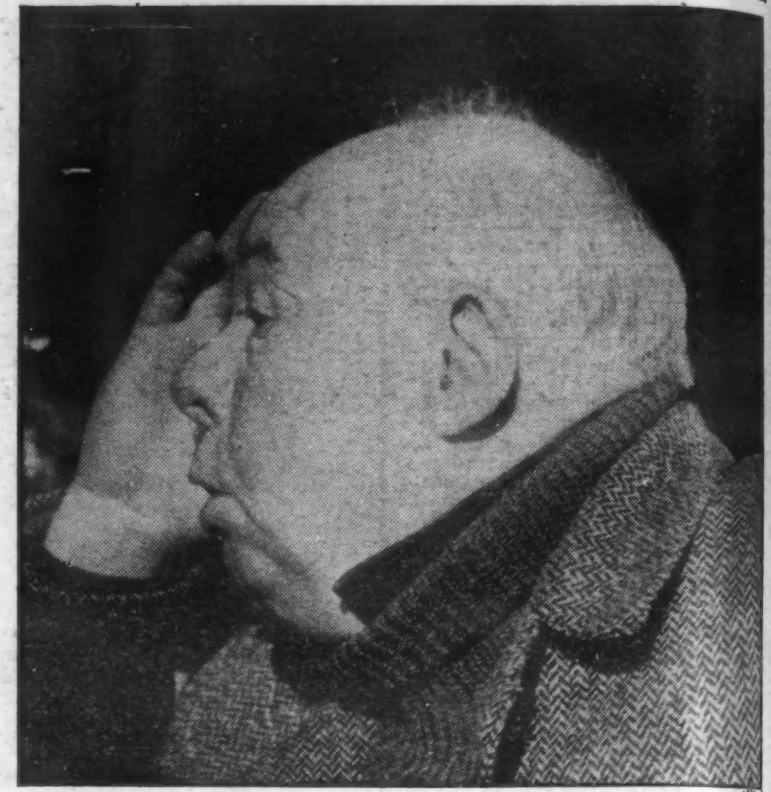
Mlle Christiane Lasquin n'est pas une moins bonne Rosette, elle a su mettre le personnage très exactement en place dans la pièce et par rapport au poids de ses deux partenaires. Les rôles bouffons sont fort bien tenus (Sylvie, Georges Wilson, Robert Arnoux, etc.), la musique de scène de M. Maurice Jarre a cette grande qualité d'une musique de scène, qu'on ne l'entend pas trop, alors qu'au contraire les grandes toiles de fond de M. Pignon tirent l'œil à l'excès, sans grand profit pour le climat scénique ou psychologique de la pièce. Bref, René Clair, Gérard Philipe, Suzanne Flon, le T.N.P. ont rendu Musset à la jeunesse et sa jeunesse à Musset.

● Connaissez-vous la voie lactée ?

Deux grands acteurs contribuent ainsi au succès de « On ne badine pas ». Deux bons comédiens suffisent-ils à nous retenir toute une soirée ? Un homme qui a perdu ses papiers, qui est considéré officiellement comme mort, cherche à se retrouver et à se survivre et ne peut finalement y parvenir qu'en s'aliénant, en devenant un autre, en changeant de planète comme il dit : c'est le thème, qui pourrait être pirandellien, de « Connaissez-vous la voie lactée ? », la pièce allemande de M. Karl Wittlinger adaptée par M. Herbert Le Porrier (2). Mais la présentation est trop astucieuse : dans l'asile où il est interné, le héros joue sa propre histoire avec un médecin pour partenaire, devant un public (dont nous tenons le rôle) composé par les médecins, les infirmiers et les autres pensionnaires. Cela pourrait être le psychodrame, c'est le psychosketch, puis le psychomélodrame et l'œuvre s'effrite en quelque sorte entre les doigts des acteurs. Mais la présentation est amusante, et les scènes sont des prétextes à transformations ébouriffantes pour M. Christian Allers et surtout pour M. Michel Piccoli qui joue avec virtuosité cinq rôles différents. Cinq personnages en quête d'auteur, si vous voulez, mais cette fois-ci ils ne l'ont vraiment pas trouvé.

R. K.

(2) Mathurins.



(Pic)

JEAN RENOIR
Comme si c'était facile...

(Agnès Varda)

SUZANE FLON DANS « ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR »
Comme si la forme de notre cœur prédéterminait toutes nos amours.

DANSE

Tcherina Totale

● *Et elle peut même gagner de l'argent.*

TRENTE-CINQ MILLIONS dépensés par Raymond Roy, mari de Monique Tchermerzine, autrement dit Ludmila Tchérina, ont permis à cette belle danseuse de réaliser son rêve de femme-orchestre (elle a dansé, récité, écrit un argument, brossé des décors, dessiné des costumes). A part l'intervention de Vadim dans « Le Rendez-Vous manqué », jamais encore des metteurs en scène n'avaient réglé des ballets. Bien que Jean Renoir ait voulu que l'on retire son nom de l'affiche en disant : « La seule chose qui reste de moi dans ce ballet, c'est mon nom. On aurait pu aussi bien en choisir un autre », l'opération « théâtre-total », qui paraissait risquée au départ, se solde par une réussite. M. Roy peut même gagner de l'argent. Avant la première, le spectacle était vendu en Angleterre, en Espagne et au Portugal. Cet homme d'affaires averti, entrepreneur de travaux publics, explique ainsi le problème des ballets : « Il existe à travers le monde un très vaste public amateur de ballets ; mais aucune entreprise, si ce n'est l'Opéra, ne peut entretenir une troupe. Pour rentabiliser une compagnie de ballets, il faut la faire voyager, et à bon escient. Je viens de refuser un contrat avec l'Amérique du Sud, parce que le change est défavorable, et même avec un triomphe là-bas, on ne peut pas gagner d'argent. En revanche, un spectacle de ballets se vend trois à quatre millions pour un festival et fait salle comble neuf fois sur dix à Londres. La danse, c'est peut-être toujours du mécénat, mais, bien organisé, cela peut rapporter. » C'est aussi l'avis de Roland Petit qui présentera à l'Alhambra, le 10 avril, un grand ballet en trois actes avec 40 danseurs : « Cyrano », et celui de Maurice Béjart, qui, après une tournée de plusieurs mois en Allemagne, occupera le 9 mars le Théâtre des Champs-Elysées avec sa compagnie « le Ballet-Théâtre de Paris ». Pendant ce temps, George Balanchine, directeur du « New York City Ballet », règle à l'Opéra « La Symphonie en ré » de Gounod.

L'expérience de Ludmila Tchérina est-elle réussie ? Voici l'opinion de Claude Samuel :

En trois temps

Démonstration en trois temps : un ballet-fantaisie réglé par Jean-Marc Thibault, un ballet-drame mis en scène par Raymond Rouleau, un ballet philosophico-érotique dirigé par Jean Renoir. Le premier ballet s'appelle « Atout cœur » : de charmantes catherinettes et de fort séduisants garçons jouent... au jeu de l'amour sur le rythme alerte d'une partition de Maurice Thiriet ; des couleurs vives, une chorégraphie plaisante de Don Lurio et mille détails amusants

Cabarets Dancings

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO ELY. 11-61 ELY. 11-62 UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P. Louis-Guérin & Frédy

MOCAMBO RENATO ★★★ 12, rue Marignan ELY. 58-64 Diners spectacle

THEATRE RECAMIER 3, RUE RECAMIER 7e - LIT. 63-81 la nouvelle pièce de IONESCO TUEUR SANS GAGES LOCATION OUVERTE

UBU

PETIT MARIGNY JACQUES DOUAI LA FRAIRIE

CRAZY HORSE SALOON La Cie Georges LAFAYE présente INTERMEZZO TEMPO JOHN and MARSHA à minuit précise

(Pic)

LUDMILA TCHÉRINA ET RAYMOND ROULEAU
...de monter un « spectacle-total »...

signés Jean-Marc Thibault, voilà l'introduction rêvée à un spectacle de ballets.

Le petit bar d' « Atout cœur » laisse maintenant la place au décor très « cinématographique » d'une banlieue ouvrière ; un immense décor gris d'où jaillissent seulement des signaux lumineux rouge-vert, une toile de fond de Jacques Dupont qui sert puissamment à créer l'atmosphère extraordinaire des « Amants de Teruel » ; ce ballet est certainement la meilleure réussite de la soirée, grâce à l'ingénieuse mise en scène de Raymond Rouleau, la chorégraphie poignante de Milko Sparemblek, la fascinante beauté de Ludmila Tchérina, la partition dramatique de Mikis Théodorakis (1).

Raymond Rouleau a délibérément orienté son ballet vers une conception « théâtrale » ; ainsi, pendant la scène ultime où Tchérina mime la folie, il a osé laisser son héroïne immobile face au public pendant cinq bonnes minutes au mépris des règles traditionnelles de la danse. Le spectacle ici est véritablement total ; la légende moyenâgeuse des « Amants de Teruel » a trouvé une traduction saisissante.

Avec « Le Feu aux poudres », Jean Renoir est resté l'auteur de « La Grande Illusion » ; illusion d'une paix possible entre les Strongoliens guidés par d'austères vertus et les Meliviens adonnés aux plaisirs de l'amour ; la coexistence pacifique, la lutte acharnée, puis la merveilleuse défaite de Ludmila Tchérina, grande prêtresse des Strongoliens, ont permis au chorégraphe Paul Goubé d'imaginer de savoureuses variations ; la partition de Mikis Théodorakis est volontiers violente, durement rythmée et peut-être moins évocatrice que celle des « Amants de Teruel ».

Bref, trois metteurs en scène ont prouvé ce que le théâtre, le cinéma ou même le music-hall sont capables d'apporter à la danse. L'expérience est concluante : les chorégraphes stimulés par les metteurs en scène ont donné libre cours à leur invention et ont permis à l'ensemble de la troupe de faire valoir ses qualités techniques et plastiques.

CLAUDE SAMUEL.

(1) Théâtre Sarah-Bernhardt.

(Pic)

LUDMILA TCHÉRINA DANS « LES AMANTS DE TERUEL »
Comme si les règles habituelles de la danse ne déterminaient plus les ballets.

CINEMA D'ESSAI CAUMARTIN
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
POUR 15 JOURS SEULEMENT
RÊVES DE FEMMES
d'Ingmar Bergman

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
LA CHEVAUCHÉE FANTASTIQUE
avec Claire TREVOR, John WAYNE
Un film de John FORD - En v. o.

LA PAGODE
57bis, r. de Babylone - INV. 12-15
LE AMICHE
Femmes entre ELLES
d'ANTONIONI - v. o.

FOLIES-BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

CINÉMA

Michèle Manceaux vous raconte :

Les problèmes d'un vieil employé et de deux femmes fatales.

PAS de quoi devenir cinéphile avec les trois films qui sortent cette semaine. « Alphalte » (1), film français en noir et gris d'Hervé Bromberger, et « Crépuscule sur l'Océan » (2), film américain en couleurs des mers du Sud de Joseph Pevney, traitent d'ailleurs du même sujet très relativement passionnant : une femme cherche à dissimuler son lourd passé. L'homme découvre quand même la honte et l'infamie, mais pardonne, magnanime et plus amoureux que jamais.

En somme, deux films où le péché est plutôt payant. Le premier se déroule au milieu de javas d'atmosphère et de « surins vous trouant le ventre ». Javas-bidon et surins de carton. Françoise Arnoul, le regard trouble, essaye en vain de mettre un peu d'ambiguïté dans ce méli-mélo.

« Crépuscule sur l'Océan » se passe évidemment en pleine tempête sur un bateau commandé par le très appétissant Rock Hudson. Passagère : Cyd Charisse. Elle a justement de l'appétit, et aussi des appâts (style Ava Gardner) qui ont laissé des souvenirs un peu trop précis à la police des mœurs d'Honolulu. Elle dissuade donc le beau capitaine de mettre le cap sur Honolulu, mais le bateau fait eau de toutes parts. Suspense : Ira-t-on ? Ira-t-on pas ? Hélas ! Cyd Charisse ne danse même pas. Honolulu. Découverte du pot aux roses. Baisers. Inutile de se déranger.

La Pierre philosophale

Le film indien de Satyajit Roy, « La Pierre philosophale » (3), a plus de prétention et une morale dans le genre de « l'argent ne fait pas le bonheur ». Un vieil employé de banque trouve un beau soir la pierre miraculeuse qui transforme tout en or. Mais, avec la fortune, commencent sa perversion et ses ennuis. Juste au moment où il commence à rêver de puissance et d'honneurs, il est accusé d'escroquerie. Dans la production indienne qui s'exprime plutôt par des chiffres que par des qualités (trois cents films par an d'une durée moyenne de trois à cinq heures), Satyajit Roy, jeune réalisateur hindou de 38 ans, occupe une place particulière. Il a mis en scène un film encore inédit en France, « Pather Panchali », dont on a beaucoup parlé à Cannes en 1956. Son second film, « Apajito », a obtenu un « lion » à Venise en 1957. Cette fois, cependant, le rythme lent et l'humour quasi érotique de « La Pierre philosophale » dérouteront les spectateurs occidentaux, sauf peut-être s'ils pratiquent le yogi ou s'ils sont anciens officiers de l'armée des Indes. Une très petite élite, en vérité.

M. M.

(1) Triomphe, Gaumont-Théâtre, Aubert-Palace.
(2) Avenue.
(3) Agriculteurs.

STUDIO DES URSULINES
10, rue des Ursulines - ODE. 39-19
IL GRIDO (LE CRI)
DERNIERE SEMAINE

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

18 FEVRIER 1959.

J'AVANCE dans ces « 13 complots du 13 mai ». Merry et Serge Bromberger ne sont pas le cardinal de Retz. On peut le regretter pour le style; mais ils ne furent pas, comme le coadjuteur, mêlés à l'affaire et ne font en rien figure de partisans. Ce n'est pas qu'ils ne soient du côté de la Fronde algérienne; seulement ils se gardent bien de choisir entre les factions qui la divisent : toutes ces étoiles, tous ces uniformes peints, tous ces blousons composent un monde fort mêlé et fort ménagé de nos deux historiens. Ils amorcent des portraits. Une touche un peu vive indique parfois qu'ils ont été au bord de céder à la tentation; et puis un bienveillant badigeon a vite fait de recouvrir le tout.

N'empêche que les faits sont les faits et pour savoir à qui nous avons affaire, les plus éloquents ne sont pas les plus importants. Celui-ci par exemple : « La rivalité entre gaullistes et activistes prend parfois une tournure très vive. Un soir, le lieutenant Neuwirth, appelé hors de sa villa par des « amis », ne doit la vie qu'au fait de sortir son revolver le premier ». Eh bien ! quoi ? Une révolution même « très civilisée » comme fut celle-là, selon nos deux auteurs qui en sont tout attendris, n'est pas un jeu de boy-scout.

Mais un petit fait de cet ordre nous oblige à nous souvenir des bazookas, et aussi des milliers d'êtres humains volatilisés en Algérie durant ces dernières années, et dont nul ne sait quel fut le destin.

Nos bienveillants et optimistes historiens de ces 13 complots ne ferment pourtant pas les yeux sur les « ratonades » ni sur le bouillon de culture dans lequel ce petit monde bariolé de la tête aux pieds mijote. Ils ont l'air de croire, sans trop en jurer, que tout se fût passé le mieux du monde à Paris si les paras y avaient débarqué... Sauf peut-être pour MM. Mendès France et Pflimlin, et un autre encore que j'oublie : rien que trois œufs pour une si belle omelette! Il reste que le trait commun à quelques-uns de ces conjurés est qu'ils inclinent par nature à supprimer les gens qui les gênent ou seulement les scandalisent : tous ces « salopards » de Paris à portée de leurs escopettes, quelle tentation pour eux ! Une révolution, c'est d'abord un règlement de comptes. Celle du 13 mai, si les paras nous étaient tombés du ciel, eût été tout de même un peu moins « civilisée » qu'elle ne le fut en définitive pour la plus grande édification de nos benoîts historiens.

Que le général de Gaulle, qui a sauvé une seconde fois la République, ait d'abord sauvé la vie de plusieurs des « salopards » de gauche qui le combattent aujourd'hui, je le crois, et qu'il continue de les protéger. Dans la mesure où il restaure l'Etat républicain, il tend à rendre aux bas-fonds de la politique la faune qui s'agite encore à la surface. Mais il n'aura partie gagnée que lorsqu'il aura détruit en Algérie la guerre permanente, où de part et d'autre le tueur prospère et pullule.

LE 13 mai ou la journée des dupes. Nous devons convenir que certaines de ces dupes ont quelques raisons d'enrager. Or c'est bien assez que des loups soient des loups ; qu'ils aient la rage, en plus, cela fait froid. Le sage Joubert a dit : « En politique, il faut toujours laisser un os à ronger aux frondeurs. »

SUR l'effondrement de la gauche, tout a été dit. Mais qu'on est discret à droite sur la déconfiture communiste ! C'était pourtant une belle occasion de se congratuler. Car enfin le Parti Communiste est le seul chez nous qui soit ouvertement révolutionnaire, le seul que la conjoncture n'aurait pas dû surprendre et dont on aurait pu croire qu'il était en mesure d'opposer tueur à tueur. La gauche socialiste ou radicale, on savait que la mitraillette n'était pas son fort. Mais l'homme au couteau entre les dents, qu'attendait-il pour se manifester enfin ? On a été bien discret à droite sur cet incroyable dégonflement. C'est que l'épouvantail communiste devenu, au vu et au su de toute la France, un perchoir à moineaux, ne pourra plus servir de quelque temps.

J'ai pris conscience de ce renversement l'autre jeudi, à l'Académie, où l'un de mes confrères — et qui siège du côté droit de notre compagnie — cherchant avec moi des écrivains dont nous pourrions solliciter la candidature, a prononcé tout à coup (et le plus sérieusement du monde) ce nom : Aragon. Moi que rien n'étonne plus, la stupeur m'a changé en statue de sel. Je ne voudrais surtout pas donner à Aragon de fausses espérances. Mais peut-être recueillerait-il aujourd'hui chez nous plus de voix que Me Biaggi qui a pourtant, si nous en croyons MM. Bromberger, des côtés bucoliques dans sa nature, et qui récite volontiers du Virgile au dessert, les soirs de bataille.

21 FEVRIER.

JE me souviens qu'un religieux de mes amis m'avait demandé un jour en soupirant : « Si vous aviez à faire un sermon sur la pureté, à des jeunes gens, qui plus est, que leur diriez-vous ? » Je lui avais accordé que je préférais qu'il en fût chargé, et que je ne l'enviais pas. Or voilà qu'après des années, un religieux appartenant au même Ordre m'a demandé de traiter ce sujet devant des étudiants chrétiens. Ce que j'ai fait hier soir. Si je m'en suis tiré bien ou mal, eux seuls pourraient le dire. Du moins, n'ai-je ressenti aucune fausse honte à leur donner les raisons qu'ils ont de rester purs, ou d'y tendre, en dépit de cet immense appel à l'assouvissement dont le monde les assourdit.

Je suis convenu d'abord que mon âge m'enlevait quelque autorité pour parler de ces choses, moi qui ai passé le cap des tempêtes. Mais surtout je leur ai rappelé l'éducation que j'ai reçue, dans ces lointaines années d'avant Freud où ce que signifie refoulement et ce que signifie complexe, était la chose du monde la moins imaginable pour mes maîtres. J'ai, certes, été mal préparé à comprendre cette génération; même chrétienne, elle a baigné dès l'enfance dans une atmosphère qui tient dans deux mots : le sang et le sexe, la chair possédée et la chair torturée et assassinée; écoliers ils avançaient dans la rue, entre les panneaux-réclame des cinémas où ce n'est pas le corps humain qui est exalté mais le sexe, où ce n'est pas le courage ni même la force, mais la violence ou le crime. Ce qu'ensuite je leur ai dit, seuls des chrétiens pouvaient l'entendre et je n'oserais ici l'aborder.

23 FEVRIER.

LA télévision tend à nous réconcilier avec la nature humaine dont la politique nous donne l'horreur. J'aime qu'il existe en France des quincailliers (je crois que c'est sa profession) comme ce M. Humblot qui sait tout de Mozart et qui a certes le visage et le regard d'un homme dont Mozart emplit la vie. Mais à sa dernière épreuve, où il risquera toute sa mise, comme nous tremblerons pour lui !

F. M.

(Copyright L'Express : « Mondial Presse »).

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 08.51

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 10.68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)

59-21

Langelaan & Cerf